

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

# PHENIX

MAG

## NOUVELLES

N°6

**NADEGE DEBRAY**

**CATHERINE GARRY**

**GUDULE**

**HERVE MARTIN**

**VIRGINIA SCHILLI**

**JOEL VERBAUWHEDE**



PHENIX MAG NOUVELLES N°6  
AOÛT 2007 - 6 EUROS



# SOMMAIRE

**Hervé Martin**

**Le Voyageur Sublime**

Illustré par Annick de Clercq

5

**Catherine Garry**

**L'Ange aux entrailles**

Illustré par Catherine Garry

17

**Gudule**

**Vision du futur**

Illustré par Annick de Clercq

21

**Nadège Debray**

**L'Imperfection du bonheur**

Illustré par Sébastien Lhotel

27

**Joël Verbauwheide**

**Halloween chez Audrey 2**

Illustré par Annick de Clercq

35

**Virginia Schilli**

**Bilirubine**

Illustré par Isabelle Klançar

45

# EDITO

Des nouvelles,  
des nouvelles, des nou-  
velles et encore des nouvelles.

De la science-fiction, du fantastique,  
de la fantasy. Des auteurs connus ou des  
débutants. Voilà donc le principe de Phénix,  
un mélange des genres et des auteurs très diffé-  
rents.

Nous préparons encore de nombreux numéros  
*Nouvelles* avec plein de surprises.

Notre prochain numéro à thème sera consacré aux  
Jouets.

Je vous annonce déjà que ce sera un excellent nu-  
méro. Si si, je vous le promets!

Et puis nos autres thèmes sont déjà presque  
prêts.

Des news tout bientôt à ce sujet.

## LE PROCHAIN NUMERO

### **Les Jouets**

Matt Allard

Jean-Michel Calvez

Jean Effer

Franck Ferric

Claire Leger

Astrid Melite

Richard Mesplede

Christian Perrot

Guillaume Thiberge

+ un scénario de jeu de rôles

Phénix Mag Hors Série n°6, Août 2007. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - [bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be).

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Marc Bailly, Nadège Debray, Annick de Clercq, Véronique De Laet, Catherine Garry, Gudule,  
Isabelle Klançar, Sébastien Lhotel, Hervé Martin, Virginia Schilli, Joël Verbauwheide.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.



## HERVÉ MARTIN

Science-Fiction

## Le Voyageur Sublime



*Hervé Martin est vraiment « tombé » dans la SF à 14 ans avec « Le monde des A » de Van Vogt avant de devenir accro de cette grande famille des littératures de l'Imaginaire avec pour auteurs favoris : Van Vogt, Silverberg, Borgès, Vance, Pelot, Merritt, Lovecraft, Le Guin, Ballard, Herbert, Dick, Ayerdhal.*

*Son autre grande passion étant l'Image, en phase directe avec l'Imaginaire, il a ensuite tenté, par le biais du photomontage puis par celui de l'image de synthèse, de reproduire des « tableaux » évoquant ces mondes étranges.*

*Après quelques expos (Dreux, Chartres, Vernouillet, Montmorillon, Villennes s/Seine, Le Mesnil St Denis, SIPI 2000) et parutions dans divers magazines (Portfolio dans Pixel (26) et Objectif ; diverses repros dans Computer Art, Studio Multimedia, Chasseur d'Images, Photo & Video numérique, Photo), il se lance dans l'écriture en 97 pour aboutir en 2002 à ce bilan : quatre romans et une vingtaine de nouvelles (SF, Fantasy, fantastique).*

*Le monde de l'édition étant particulièrement sélectif, il délaisse alors l'écriture pour revenir à l'image : photomontages numériques, infographie et peinture, domaines beaucoup moins contraignants et dont la diffusion via expos ou le Web peut être immédiate.*

*Projet en cours : créer un site web présentant les quelques centaines d'images réalisées ces vingt dernières années accompagnées de quelques nouvelles illustrées.*

**Bibliographie :**

*Nouvelles : «Trois petites flammes » dans la revue belge Khimaira n°6, « Mascarade » dans le recueil « Rêves d'Altaïr » aux Editions de l'Oeil du Sphinx et « Mise à l'index » dans Géante Rouge 4 (2006)*

Un avant-goût de vacances, songeait sombremenent Vati Jos Hersan en caressant le grand hall d'un œil émoussé. Cà et là, des familles se pressaient, mais le trafic n'en souffrait pas vraiment. En revanche, dans deux sécades, ces silhouettes à la démarche hésitante se seraient reproduites à une telle allure que toute la patience et l'efficacité du service au sol suffiraient à peine à les contenir. La cohue !... La foutue cohue, devenue traditionnelle à force de répétition, dont chacun savait pertinemment qu'il fallait s'en accommoder. Il ne comprenait vraiment pas ce qui poussait cycliquement ces créatures à rechercher la proximité des plages !

Il expulsa un souffle désabusé et considéra la vaste structure métallique qui le dominait, se forçant - par acquit de conscience, car il connaissait déjà la conclusion - à évaluer les déficiences du système. Certes, le tableau actuel ne laissait rien filtrer des problèmes qui allaient bientôt se poser. Sur les cinq pistes d'envol, trois étaient actuellement désertes, quant aux deux autres, les colonnes humaines qui les parcouraient se résorbaient sans problème. Une trompeuse fluidité, cependant ! Deux fois déjà, on avait frôlé la catastrophe, et ses mises en garde répétées en haut lieu n'avaient contribué qu'à accentuer un peu plus son image d'administrateur frileux.

Par les tripes du grand Foez ! Que déboulent de manière impromptue deux transports de classe Han-Tor, et ce serait un vrai carnage ! Bien sûr, on rétorquerait qu'une cité aussi modeste que Joli-Vallon-bleu ne recevrait sûrement jamais un seul de ces mastodontes, mais quand même !

Un éclat lumineux capta soudain son attention. Le transporteur de la trois entamait la routine de pré-combustion, lâchant quelques jets nerveux à intervalles de plus en plus rapprochés. De sa position, Jos n'était en aucune façon incommodé par les vapeurs acides, à l'instar de la trentaine de passagers à l'abri dans la cabine. Mais au moment des grands départs ?

- Décompresse vieux ! La station ne va pas s'écrouler, retentit une voix gouailleuse dans son dos.

- D'accord ! Je te délègue mes responsabilités pour les deux prochaines sécades et je file prendre un peu de repos dans l'archipel de Croesq, répondit Jos sans se retourner.

Le persifleur vint le rejoindre le long de la rambarde.

- Enfin, Jos ! Ce n'est pas la première fois, fit-il en désignant les pistes en contrebas.

- Justement ! Il faut se méfier de la routine...

- Les choses évoluent. Moi aussi je préférerais le temps où...

- Ce n'est pas ça !

Inconsciemment, Jos avait accompagné sa tirade d'un mouvement sec, faisant vibrer la rambarde.

- Je m'inquiète réellement pour les passagers, reprit-il d'un ton plus mesuré. Hormz, tu sais comme moi que cette station ne correspond plus aux normes de sécurité.

- La faute à qui ?

- Nous sommes responsables, Hormz ! Peu importent les circonstances.

- Nous ne sommes pas allés les chercher, insista l'autre. Puisqu'ils sont assez stupides pour venir s'enterrer ici, ils doivent se contenter de ce que nous avons sur place.

- Humm ! fit Jos, peu désireux de poursuivre le débat sur un terrain laminé par la mauvaise foi.

Il suivit l'envol puissant du transporteur. Un sans-faute : décollage parfait aux deux tiers de la piste, souplesse et aisance au moment de s'élaner dans les airs. Il n'en irait pas de même avec la cohue qui se profilait...

- Des petits veinards ! commenta Hormz. Trajet d'une seule traite avec deux ravitaillements en vol.

- Tout est planifié pour les trois prochaines sécades ? l'interrogea Jos.

- Dans la mesure où ces cervelles pleines de vent se sont manifestées, oui. Mais je ne me fais pas trop d'illusion, il y aura des couacs ! Les relais sont de plus en plus saturés et quelques atterrissages inopinés sont à prévoir.

- Et cela ne te gêne pas ?

- Nous sommes des professionnels, pas des dieux. Ils le savent et nous font confiance. Un atterrissage forcé au sec n'a jamais tué personne.

- Jusqu'à maintenant. Tu sais très bien que nous forçons nos talents pour les épater et, qu'un jour ou l'autre, ce genre de procédé va se retourner contre nous. Jamais au cours de notre évolution, notre société n'a été agitée de la sorte. A vouloir préserver notre fierté à tout prix, nous risquons de verser dans l'irrévocable.

- Relax ! Va donc prendre un bain de boue brûlant et tu verras que tout ira bien mieux, s'entendit répondre Jos.

Il regarda son confrère s'éloigner avec une moue fataliste. Bien qu'il ne brigât point son poste, Hormz serait probablement désigné pour lui succéder en tant que superviseur lors du prochain Conseil, car il correspondait au profil idéal. Pas de vague, pas d'états d'âme... En attendant, il avait un problème sur le dos avec ce passager particulier qui n'allait pas tarder à débarquer. Toujours pas de consigne précise sur la conduite à tenir, bien que, d'évidence, sa présence constituât une violation flagrante du Traité !

\*

\*\*

- Maman ! Maman ! Regarde le dragon comme il est gros !

- Ne montre pas du doigt, c'est malpoli, gronda celle-ci en tirant sa fille pour la ramener dans la file. Et ne prononce pas ce mot !

- A Thive des Eaux Gazouillantes, celui-là ferait figure de nain, s'interposa un monsieur chauve à l'air anémique qui attendait son tour juste devant.

- Oh ! s'extasia la fillette. On va y aller, maman ?

- Non, Jerna ! Notre vol s'arrête à Grand-Mont, je te l'ai répété cent fois, soupira la femme. C'est déjà bien que nous puissions partir en vacances avec ce que ton père a récolté.

- La vie est dure pour tout le monde, approuva l'homme. Moi, j'ai eu la chance de tomber sur un filon dès le début, mais je sais que je suis un petit verni.

- C'est bien, fit la femme sans instiller une quelconque émotion dans sa réplique.

A dire vrai, la larve blanchâtre qui la précédait ne lui inspirait aucune sympathie. Ce type devait trimer depuis si longtemps dans les galeries qu'il en avait pris la couleur, et, songea-t-elle avec un frisson, l'odeur fongique et écœurante qui imprégnait de plus en plus profondément l'épiderme de son compagnon.

Combien de temps résisterait-elle à ces conditions ? Elle multipliait les prétextes pour éviter de faire l'amour, avec plus ou moins de bonheur, mais il arriverait un moment où la crise éclaterait.

« Encore trois saisons creuses et j'emmènerai Jerna loin d'ici », décida-t-elle en serrant le poignet de sa fille.

Le chauve s'apprêtait à dire quelque chose, mais, surprenant le masque dur de sa voisine, il se détourna sans émettre un son.

- Oh ! Regarde le... s'interrompit aussitôt la petite.

Le transporteur de la piste trois venait de s'élançer sur la rampe inclinée, éveillant des échos cavernaux sous le dôme. Un instant, les conversations se figèrent, le temps pour les badauds de suivre le décollage majestueux du colosse dans un concert de flammes.

- Wouah ! applaudit Jerna. Dommage que papa ne soit pas là.

- Oui, ma chérie, dommage, laissa tomber sa mère.

La fille se remettait déjà en branle. Elle réajusta le sac sur ses épaules et essaya de calmer ses angoisses. La proximité du départ la rendait de plus en plus nerveuse, c'était incontrôlable. Chaque fois qu'elle avait dû emprunter un transporteur, même de taille modeste, elle n'avait pu se départir d'un sentiment d'angoisse irraisonné – dans la mesure où, de mémoire d'homme, les relations interraciales s'étaient toujours déroulées dans un climat serein.

« Ce n'est quand même pas naturel », se répéta-t-elle, pour la énième fois. « Confier ainsi sa vie à une espèce aussi terrifiante, et, qui plus est, probablement détentrice d'un savoir supérieur. »

Non loin de là, quelqu'un d'autre agissait de semblables réflexions. Alven S. Huwatt, haut fonctionnaire de la CDU, la puissante Commission des Droits Universels, s'apprêtait à atterrir incognito à Joli-Vallon-bleu. Exceptionnellement, l'agent spécial de la Confédération ne disposait d'aucun mandat officiel – les termes du Traité étant particulièrement drastiques – et il espérait ne pas moisir dans le coin.

Il s'était présenté comme un investisseur désireux d'étudier le terrain en vue d'implanter une unité de façonnage au cœur même des régions gemmifères – les pierres étant, pour l'essentiel, exportées et taillées sur d'autres mondes - et comptait bien repartir avec une idée précise de la situation. Quelques inquiétudes, nourries en haut lieu, étaient à l'origine de cette étape officieuse. Non pas que le groupe humain fût soumis à une quelconque pression de la part de la communauté autochtone, mais le caractère particulier de cette dernière suscitait toujours nombre d'interrogations.

- Prospection ?

Le sourire en coin indiquait que le questionneur n'était pas dupe. L'agent de la CDU était trop bien mis de sa personne pour venir s'enterrer dans un coin aussi minable. Par ailleurs, son teint subtilement hâlé contrastait singulièrement avec les masques ternes qui l'environnaient.

- Des affaires..., répondit-il.

Ce qui fit pouffer son voisin.

- Joli-Vallon-bleu n'en mérite pas tant, en dépit de son nom charmant, ajouta-t-il. Le seul business qui rapporte ici, c'est le transport...

- Pourtant, vous êtes bien prospecteur ? lui renvoya Alven, à qui le profil anémié de l'homme n'avait pas échappé.

- Inchab, pour vous servir. En fait, je m'accroche, comme les copains. Une gemme par ci, une gemme par là, juste de quoi me conforter dans l'idée que, demain, je ferai peut-être fortune.

Une bourrasque fit tanguer leur monture, qui, d'un puissant coup d'aile, se remit dans l'axe.

- Je suppose que vous devez être habitué à des modes de déplacement plus confortables, reprit l'homme en réajustant une sangle. Hors monde ?

- En effet, Inchab. Je représente les intérêts d'un consortium. Je fais juste une étape sur Almavar pour voir si nous pourrions rentabiliser une unité de façonnage.

- Vous feriez bien mieux de poursuivre votre route, fit l'autre sombrement. D'ailleurs, si vous avez une place de libre...

Alven choisit d'ignorer son ton amer et lança :

- Curieux monde ! C'est la première fois qu'il m'est donné d'observer une telle organisation. Deux races évoluées vivant en bonne entente. Je crois avoir lu quelque part, qu'aucun incident n'a jamais eu lieu entre nous et les...euh...

- Vous pouvez les appeler dragons si vous voulez, confirma le prospecteur. Ici, ça n'a aucune importance.

- Merci, c'est plus pratique que le terme « Almavaam'shalsvqa », soupira l'agent de la CDU. Quand même, se déplacer de cette façon au ras des crêtes est un spectacle unique.

- Et vivifiant, grinça son voisin, en lui jetant un regard de biais. Dites donc ! C'est bien la première fois que j'entends quelqu'un prononcer leur nom sans l'écorcher.

Alven sentit le poids des soupçons s'attarder sur sa personne. En règle générale, il s'affichait au grand jour et cette enquête clandestine le mettait mal à l'aise.

- J'ai bénéficié d'une formation poussée, se justifia-t-il. Vous savez, quand on souhaite obtenir des autorisations spéciales, mieux vaut mettre toutes les chances de son côté.

- Hum... fit Inchab d'un air entendu. Puis en reniflant bruyamment : Ces foutues cabines sont de véritables nids à courants d'air. Dire que des équipages franchissent les étoiles pendant que nous sommes ballottés comme de vulgaires pantins !

- Ils étaient là avant nous. Au pire, ils auraient pu nous interdire toute implantation.

- Ce sont des petits malins... De sacrés petits malins. Euh..., comment m'avez vous dit ?

- Alven.

Le prospecteur semblait sur le point de s'épancher. Ses petits yeux injectés de sang, conséquence de forages sans masque, cillaient de manière saccadée, au rythme de ses hésitations. Alven choisit d'attendre, se composant un visage impassible.

- Ils nous pompent les trois quarts de nos récoltes avec leur monopole, lâcha enfin l'homme. C'est une véritable arnaque, ce traité ! Comment voulez-vous qu'on s'en sorte sur un monde couvert d'îles. Nous sommes à la merci de nos hôtes pour le moindre déplacement et tout changement est exclu.

- La charte a une durée de cinq siècles, n'est-ce pas ?

- C'est une honte, gronda Inhab. Ces gros lézards nous exploitent avec l'aval de la Confédération et personne n'ose élever la voix. Parfois, ils me font peur...

- Comment cela ?

- Humm... Ne me dites pas qu'une race évoluée a encore besoin de crocs aussi acérés.

- Ne leur faites pas un procès d'intention, le mit en garde Alven.

- Ouais... Pour moi, ce sont des faux jetons de première. Sous prétexte de vouloir préserver leur planète et leur culture, ils nous cantonnent dans des zones bien définies et nous baladent là où bon leur semble. Que savons-nous de leurs nids, hein ?! Il paraît que dans les grandes îles, une nouvelle race de dragon vient de naître, capable de transporter une cinquantaine de passagers... Et leur science, d'où vient-elle ?

- Personnellement, je n'accepterais pas que quelqu'un vienne visiter mon espace de repos, ou m'assiste dans mes moments intimes, sourit Alven. Mais votre deuxième remarque est pertinente.

Un nouveau coup de vent vint déséquilibrer l'équipage, suivi d'une série de soubresauts dus à des turbulences. Alven constata avec une pointe d'inquiétude qu'ils piquaient du nez vers les flots moutonneux.

- Rien de bien méchant, commenta le prospecteur. Nous franchissons la passe des rocs percés ; vous voyez ces machins tarabiscotés là-bas ? Ca fout les jetons, mais il n'y a jamais eu d'accident, vous pouvez me croire. Nous allons prendre de la vitesse puis nous passerons dans l'échancrure à droite avant de glisser en douceur vers Joli-Vallon-bleu. Il exhala un soupir résigné – retour au bain !

Bizarre, songea Alven. Les quelques rapports qu'il avait étudiés ne reflétaient pas ce malaise. Néanmoins, Inhab semblait sincère, les capacités d'analyse de l'agent de la CDU le confirmaient à 95 pour cent. Alors ?! Pouvait-il espérer mettre le doigt sur un élément probant dans le peu de temps qui lui était imparti ?

\*

\*\*

Bien que les deux silhouettes massives en faction devant l'entrée de son bureau lui fussent inconnues, Jos trouva immédiatement leur patronyme : « complications ! »

- Merci de vous être déplacé si vite, Vati Hersan, l'accueillit-on. Nous venons vous entretenir de cette affaire qui nous tient en haleine depuis l'arrivée de nos visiteurs...

Tout maître de lui qu'il pût être, l'interpellé ne put masquer un tressaillement. Ainsi, c'était arrivé ! Et justement au moment où cet hôte indésirable se pointait.

- Je vois que vous avez deviné l'essentiel, sourit le plus costaud. Que l'Oeuf Originel nous assiste !

- Que Son savoir nous éclaire, répondit Jos faiblement.

- Bien... Il est fort ennuyeux que nos amis d'outre ciel puissent surveiller nos moindres faits et gestes depuis ce qu'ils nomment des satellites, mais attendre ne ferait que compliquer les choses. Le jour est venu de leur montrer que notre race est aussi grande que la leur. Vous qui avez étudié leur langage, vous êtes tout naturellement chargé de transmettre l'annonce officielle auprès de la communauté humaine dont vous avez la charge.

- J'en suis honoré.

- Après cette démonstration, ces prétentieux daigneront peut-être nous traiter sur une base égalitaire, grogna le second personnage. Nous allons leur prouver que leur technologie ne nous intéresse pas et que nous sommes capables d'accomplir de grandes choses sans mendier auprès de cet organisme surnois qu'ils nomment Confédération.

- Nous sommes plus anciens, ils auraient dû en tenir compte, approuva Jos.

- Oui ! Et au lieu de cela, ces humains remplis de suffisance nous expédient un espion. Quelle dérision !

- A ce propos, quelle attitude dois-je adopter ? s'enquit Jos, fort heureux de ce rappel.

Les deux personnages se regardèrent, puis découvrirent leurs crocs en un rictus complice.

- Statu officiel, visite guidée, disponibilité immédiate, courtoisie ! lança celui à la voix caverneuse. Montrons à ces minables que nous ne les craignons pas et que leurs petites manigances sont d'une puérité affligeante, pour ne pas dire offensante. Ils veulent voir ? Eh bien, ils ne vont pas être déçus !

- Bien... ne put qu'articuler Jos en saisissant le communiqué qu'on lui tendait.

C'était vraiment trop pour une seule journée ! Et l'autre qui allait atterrir dans l'instant...

Il prit vivement congé de ses visiteurs et se hâta de regagner le hall. Il n'était que temps ! Dans un bruissement caractéristique, ailes retournées vers l'avant, membrure arquée, évents frontaux dilatés au maximum, tête rejetée vers l'arrière, pattes tendues en prévision de la réception, le Skorz arrivait sur la piste Un.

Jos devina plus qu'il ne vit la contraction des faisceaux de tendons, redoutable machinerie organique destinée à amortir le choc de l'atterrissage, puis tout le hall retentit du sifflement rageur des réservoirs d'air comprimé expulsant leur charge.

Allons accueillir ce Huwatt, fit-il en traînant la queue.

\*

\*\*

S'il s'attendait à ça ! Un moment, il avait cru qu'on se jouait de lui pour mieux le cueillir quand il baisserait sa garde, mais il devait reconnaître que ce scénario perdait de sa crédibilité au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Lui, Alven S. Huwatt, s'était fait prendre comme un débutant, preuve

que ces lézards débonnaires aux dents si effilées avaient bien quelque chose à cacher. Pour autant, leur stratégie lui échappait toujours. Puisqu'ils tenaient tant à leur quant-à-soi, il eut été logique que cet « accroc » au traité débouchât sur une avalanche de plaintes, au lieu de quoi, on avait fait comme si. « Votre présence nous honore, Sieur Huwatt », « Nous sommes à votre entière disposition, Monsieur l'Observateur », et ainsi de suite jusqu'à l'écoeurement. Cette manière de procéder, d'une onctuosité frisant l'insolence, démontrait l'esprit de condescendance qu'entretenaient les natifs vis-à-vis de leurs « découvreurs. »

Ce Jos Hersan, pour commencer. Vati Jos Hersan ! Bien que doté d'une morphologie très éloignée de l'humain, Alven avait quand même cru déceler chez lui des symptômes d'une fièvre qui n'était pas uniquement engendrée par sa seule présence. Des années d'entraînement destinées à renforcer et développer ses capacités cognitives et extra sensorielles – sans compter les dizaines de capteurs et mécanismes cellulaires évoluant en symbiose à l'intérieur de son organisme – avait fait de l'agent de la CDU, un être capable d'affronter les situations et les modèles comportementaux les plus divers avec un maximum d'efficacité. Oui, quelque chose de bien plus important préoccupait Vati Jos Hersan.

Lors de leurs contacts ultérieurs, il n'avait pas reçu l'émotion de son hôte avec autant de vigueur. Sans doute ce dernier s'était-il repris. En attendant, on le baladait selon son bon plaisir, le laissant libre de ses déplacements et respectant son intimité chaque fois qu'il désirait s'entretenir avec ses confrères au teint cendré, ce qui, malheureusement, ne débouchait toujours sur rien. Le soir, il retrouvait Jos qui s'était fait un devoir de le loger dans la meilleure hôtellerie de la cité, et ils abordaient – de biais – les problèmes en suspens.

- Les gemmes ne vous intéressent vraiment pas ? lui demanda Alven, le troisième soir après son arrivée. Suis-je bête ! Vous devez exploiter vos propres gisements ailleurs...

- Cher ami, la fatigue de la journée doit troubler votre pensée. Vous n'êtes pas sans savoir que vos compatriotes se sont fait un devoir de sonder la totalité de notre planète lorsqu'ils ont débarqué la première fois. Où donc cacherions-nous d'autres gisements ?!

Gros malin ! applaudit Alven, en opinant du chef. La qualité et la facilité d'élocution de son interlocuteur l'ébahissaient. Avoir ce faciès rude en face de lui ne le gênait guère, mais se voir contrer dans un langage universel frisant la perfection le déstabilisait un peu.

- C'est vrai, reconnut-il. Je pensais simplement que de nombreuses cultures – les races extra-humaines connues sont trop peu nombreuses pour se faire une idée – révèrent ce matériau en lui attribuant diverses vertus.

- Eh bien, pas nous ! Nous n'avons développé cette cité qu'en réponse à vos désirs. Si l'auto destruction est votre objectif, cela vous regarde. Nous, notre tâche est de veiller à votre sécurité sur cette partie de notre territoire.

- Vous considérez vraiment les hommes comme une espèce déraisonnable ? Sur l'exemple de ces pauvres individus !

- Chaque partie porte en elle un aspect du tout. Nous avons dépassé ce stade.

Le gros lézard se mettait maintenant à philosopher, s'émua Alven qui se risqua à répondre :

- Une race qui atteint une telle sagesse ne peut donc que tourner le dos aux étoiles, si je suis votre raisonnement ?!

Il vit la terrible mâchoire s'ouvrir et expulser un rire rauque. Enfer du vide ! Il allait peut-être un peu vite en besogne.

- Les choses qui doivent arriver, arrivent en leur temps, concéda Jos.

L'agent de la CDU nota que ses mains s'activaient de manière saccadée le long de ses flancs écailleux. Un poil de tension en trop... Le moment était venu de modifier l'orientation de la conversation. Il saisit le premier sujet qui lui vint alors à l'esprit, se promettant de revenir sur le précédent un peu plus tard et de façon plus subtile.

- Vos races porteuses sont vraiment étonnantes, releva-t-il. C'est un Skorz, je crois, celui qui m'a amené ?

- En effet. Une branche oubliée de notre longue évolution, mais dont nous apprécions la survivance.

- Hum... Je ne sais si je dois poser cette question, mais... Pardonnez d'avance ma maladresse : cela ne vous fait rien d'avoir renoncé à cette capacité si enivrante ?

- Voler ?!

Cette situation l'amusa, devina Alven. Il masque son impatience avec talent, mais cela n'a rien à voir avec mes questions. On dirait qu'il jouit de ma gaucherie.

- Oui, voler, confirma-t-il d'un ton neutre.

- Vous avez employé le terme « renoncer », qui me semble un peu brutal, souligna Jos. Comment pouvez-vous tirer des conclusions aussi tranchées à partir de si peu d'éléments ? Seriez-vous doués d'un sens supérieur, vous, les humains !

- Les mots ont dépassé ma pensée, s'excusa Alven.

Son interlocuteur balaya sa gêne d'un revers de patte, provoquant un mouvement de recul instinctif chez l'humain.

- Nous sommes comme nous estimons que nous devons être, voilà tout. Nous savons que vous nous affublez de ce surnom grotesque « dragons » par analogie avec certains de vos modèles. Vous êtes si transparents ! Ainsi, il suffit de se présenter à vous garni de crocs et recouvert d'une peau écailleuse pour figurer au rang des espèces inférieures. Non ! Ne dites rien. Je sais que pour vous, l'accession à la connaissance passe par l'abandon des caractères primitifs. Vous nous plaignez de la perte d'une faculté et, en parallèle, vous ne parvenez pas à expliquer la prééminence de cette mâchoire terrifiante.

Sa tirade achevée, Jos se laissa aller dans le siège rembourré avec un grognement de satisfaction. Il était temps qu'on rabaisse un peu le caquet de ces visiteurs à la suffisance outrée et, puisque celui-ci en particulier ne pouvait s'abriter derrière un paravent officiel, autant en profiter.

De son côté, l'Observateur de la CDU tentait de recoller les bribes du discours avec les éléments épars dont il disposait. Son vis-à-vis ne réagissait pas selon les normes établies, c'était un fait. Le ton était incisif, pas menaçant, plutôt ironique, une ironie teintée de condescendance. Certes, sa silhouette massive le dominait de deux têtes mais, jamais auparavant, les « dragons » n'avaient usé de leur physique pour impressionner les humains. Celui-là s'amusait à ses dépens, voilà tout. Mais l'exercice était-il gratuit ?

- Nous gagnerions à mieux nous connaître, réagit-il enfin. La plupart des frictions interraciales ou intercommunautaires naissent de quiproquos, je le sais par expérience. Pourquoi nous refuser l'accès à votre culture ? Les bénéfices d'un échange seraient réciproques sans pour autant mettre en

péril les structures de votre civilisation.

- Je n'ai pas autorité pour vous répondre, répondit Jos avec une ébauche de sourire (une affreuse grimace selon les critères de l'humain assis en face de lui). Les choses peuvent évoluer. Le jeu des circonstances fait que la situation d'hier peut soudain basculer vers de nouvelles opportunités. Nous sommes un très vieux peuple, souvenez-vous en...

Qu'il ressasse donc tout cela le restant de la nuit, se réjouit-il après leur séparation. Finalement, cette petite récréation le distraignait de ses responsabilités et constituait une excellente mise en appétit à l'approche du grand événement.

Plus que deux jours avant l'apothéose, grogna-t-il en se vautrant avec délice dans la piscine glougloutante. Encore un moment, le temps que la peau du dos se desquame sous l'effet du composé argileux, puis il irait rejoindre ses deux compagnes du moment pour une longue séance de corps à corps. De quoi évacuer la tension...

\*  
\* \*

Deux jours de plus... Alven était d'humeur maussade, chose qui ne lui arrivait que rarement. Physiologiquement, il pouvait se passer de sommeil pendant un laps de temps conséquent sans mettre en péril ses facultés cognitives, mais, dans le cas présent, cet avantage lui pesait. Maintenant que sa couverture était éventée – son accointance avec les responsables locaux n'avait pas échappé à la populace –, il ne pouvait faire un pas sans qu'on l'aborde pour le couvrir de doléances. Même à l'intérieur de la résidence, il était assailli de visites, en dépit des pourboires généreux versés aux deux réceptionnistes.

Comment sa déplorable prestation serait-elle accueillie au sein de la CDU ? La farce dont il faisait les frais allait-elle se transformer en incident diplomatique ? Devait-il abrégé sa visite ?

Toutes ces questions, et bien d'autres, perturbaient sa vision des éléments. Où ce Jos voulait-il en venir avec ses allusions ?

Une aube engluée dans la brume rosâtre propre à Almavar se profilait. Alven s'étira avec lassitude et décida de rompre avec la monotonie ambiante. Aujourd'hui, il allait fausser compagnie à tous ces gêneurs et s'offrir une petite virée en solitaire. Après tout, il n'était lié à aucun protocole !

Il ne s'attendait évidemment pas à déclencher un tel remue-ménage en agissant de la sorte. Avant même que Ghamenal, l'astre local, n'ait perforé de ses rayons les strates de brume, Vati Jos Hersan s'agitait comme un forcené pour découvrir la raison de cette absence inexplicable. C'était bien le moment ! Le jour du triomphe, il fallait que ce parasite de la Confédération se volatilise ! Il l'avait peaufiné son discours, mais maintenant que le principal intéressé lui faisait faux bond, la saveur de la victoire lui restait au fond de la gorge. Un point était acquis, le dénommé Huwatt ne figurait sur aucune liste de passagers en partance. Du reste, il n'y aurait aucun départ aujourd'hui. Quand même ! il devait le retrouver avant le moment crucial.

Calme-toi, se morigéna-t-il. Ne perds pas de vue que tu vas intervenir devant près de quinze mille humains, la onzième colonie de la planète. Que t'importe la présence de ce freluquet !

Ce qui ne l'empêcha nullement de jeter un grondement mauvais en direction de la file de passagers qui attendait près d'un guichet d'embarquement, provoquant un début de panique inopiné.

- Magnifique, applaudit un Hormz atterré. On dirait que tu cherches les ennuis. Franchement, est-ce bien le moment ?
- Va donc piquer une tête dans un bain bouillonnant, au lieu de me faire la morale, cracha son supérieur. Toujours rien ?
- On peut toujours faire décoller un Skorz, plaisanta l'autre.

Le regard ophidien de Jos se mit à luire d'un éclat sauvage.

- Excellente idée, camarade !

- Mais ! mais..., gargouilla Hormz. C'est insensé !

- Je plaisantais, l'apaisa Jos. Contentons-nous de faire décoller un Vélaz. Sa vélocité et sa portance sont de bien meilleurs atouts. Et...je tiens à le conduire moi-même.

L'autre ravala sa réplique et pivota lourdement. Après tout, c'était Jos le responsable ! S'il lui prenait l'envie de détourner un transporteur à seule fin d'assouvir un caprice, eh bien, tant mieux !

- Si je ne suis pas de retour à temps, charge-toi du discours, lui lança Jos, l'œil pétillant.

Quelques instants plus tard, il enfourchait le Vélaz, après lui avoir décrit le profil de la mission. Ces créatures à l'intellect moyennement développé constituaient le premier maillon de la longue chaîne qui devait connaître son accomplissement d'ici peu. Il avait confiance. Conçu pour supporter le poids de cinq de ses semblables, le Vélaz, qui répondait au doux nom de Kenoshaazminii, disposait d'un rapport poids/puissance hors pair, le rendant apte aux évolutions à très basse altitude.

A circonstances exceptionnelles, initiatives exceptionnelles, se convainquit-il en affermissant sa prise sur l'encolure de la monture. Puis il la lança sur la piste sous les regards médusés des curieux.

L'apparition du curieux équipage, surgissant de derrière une crête comme pour fondre sur lui, prit totalement l'homme de la CDU par surprise. Accompagnée d'un puissant sifflement, la masse musculeuse le survola en décrivant une courbe parfaite, avant d'amorcer un rétro-freinage stridulant à proximité d'une dépression voisine.

- Que le grand Foez me renvoie dans l'œuf ! s'exclama un Jos Hersan tout excité, en bondissant à terre. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur !

Pour le coup, c'était Alven qui avait peur. Voir surgir cette créature alors qu'il pensait trouver enfin un peu de calme, fissurait sa relative sérénité.

- Suis-je en danger ? s'étonna-t-il.

Jos comprit que son attitude indisposait l'humain, aussi se força-t-il à réfréner ses ardeurs.

- Nullement, nullement, l'apaisa-t-il. C'est seulement que... Je vous ai préparé une sorte de surprise et je craignais que...

- Une surprise ? Alven jeta un coup d'œil sur le Vélaz et considéra son interlocuteur. Elle doit être d'importance pour que vous soyez équipé



de la sorte, conclut-il.

- En effet, elle l'est. Je dois reconnaître que c'est la première fois que j'utilise un Vélaz pour mon propre agrément. Enfin, vous ne tarderez pas à comprendre. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous faire partager une expérience que vous n'oublierez pas de sitôt.

- C'est cela, la surprise ?

- Disons, un avant-goût, gloussa Jos en anticipant le spectacle.

Solidement sanglé à l'arrière de l'encolure, Alven s'employa à faire le tour des probables avant le décollage. Projetait-on de le larguer, une fois dans les airs ? Son hôte devait bien savoir qu'il était truffé de capteurs bioniques et, qu'au moindre incident, la Confédération réagirait avec virulence. Alors ? Les dirigeants d'Almavar s'étaient-ils enfin décidés à accéder aux requêtes des humains en lui permettant de voir ce qu'ils cachaient depuis si longtemps ? Les grandes cités de l'ouest, le centre nerveux d'Almavar, ces grandes créatures dont les satellites-relais avaient capté la signature en dépit du bruit de fond permanent qui polluait la couche atmosphérique...

Apparemment, il faisait fausse route, déduisit-il peu de temps après le décollage. Le dos caparaçonné de son hôte lui offrait une perspective à la fois rassurante et préoccupante. Rassurante lors des descentes en piqué, car il lui suffisait de baisser les yeux pour échapper à l'emprise du vide, et préoccupante lors des longues glissades ailes déployées, lorsqu'il reprenait le fil de ses pensées.

L'exercice de voltige s'interrompit enfin et le Vélaz s'en fut paisiblement en direction de Joli-Vallon-bleu.

- J'espère que cet intermède vous a plu, s'inquiéta Jos en se retournant.

- C'était vraiment grisant, mentit Alven. Quel prodige de l'évolution !

- Vous vous méprenez une fois de plus.

- Comment ?!

- Prodige, d'accord ! Mais oubliez le second terme, répliqua Jos sur un ton joyeux, en fouettant l'air avec sa queue.

A quel jeu joue-t-il ? se crispa Alven, en se rejetant à l'arrière du siège. Parlons-nous de la même chose ?

Il se mit à considérer leur monture avec circonspection. Une créature primitive, certes, mais dotée de capacités extraordinaires. Aucune réalisation mécanique ne pouvait rivaliser avec ce spécimen, compte tenu du niveau technologique atteint par cette race. Présumé atteint, se rembrunit-il. Car une aura de mystère continuait de planer sur l'état de cette civilisation. Les ailes membraneuses du Vélaz semblaient en mesure de supporter d'énormes pressions sans faiblir, d'encaisser de brusques changements de cap sans à-coup, alors que rien dans l'environnement ne justifiait de telles prouesses. Almavar était un monde relativement calme, les innombrables îles qui en parsemaient la surface ne permettant pas à l'élément liquide de se déchaîner. Jamais de tornades, jamais de vents violents... Se pouvait-il que... L'idée était en germe depuis un moment, mais quelque chose le gênait encore.

- Vous pratiquez la sélection des races ? jeta-t-il soudain à son guide.

Jos étouffa un ricanement. Pauvre naïf !

- Préparez-vous à la réception, se contenta-t-il de répondre. Les Vélaz ont une manière tonique d'atterrir.

\*

\*\*

La cité était en effervescence, événement rarissime car les deux communautés rivalisaient d'impatience. A leur décharge, les robustes habitants d'Almavar savaient à peu près de quoi il retournait, quant aux humains, ils s'interrogeaient plutôt sur la nature de l'événement, redoutant de faire les frais d'un mauvais tour. Dans cette perspective, les plus anxieux parmi ces derniers s'étaient retranchés dans les édifices publics, prêts à résister jusqu'au dernier en attendant l'arrivée des navettes armées.

Cependant, pour l'essentiel ils étaient là, tapissant les collines entourant Joli-Vallon-bleu dans l'attente du spectacle. Parmi les notables, on reconnaissait Gord Hanquist, maire délégué de la communauté humaine, Vati Luz Kivor, son homologue écailleux, Alven, dont l'esprit cogitait à plein régime et, enfin, Jos, dont la fausse impassibilité contrastait avec l'ensemble.

- Cette attente est infernale, se plaignit Gor Hanquist. Allons, Vati Kivor, libérez-nous de cette pression !

- Hélas, grimaça ce dernier, je n'en sais pas plus que vous. Adressez-vous à mon confrère, c'est lui le patron.

- Autant vouloir faire chanter un Skorz ! Et vous, Sieur Huwatt ? N'êtes-vous pas dans le secret des dieux ?

- Désolé de vous décevoir, mais il n'en est rien, se défendit Alven.

L'autre se détourna avec un soupir désabusé. Pourquoi avoir choisi les hauteurs, s'interrogea l'agent de la CDU. Peut-être pour renforcer la solennité du discours ? Il observa Jos à la dérobée. Non, c'était trop simpliste. L'annonce devait précéder ou accompagner quelque fait marquant.

- Je m'adresse tout d'abord à la communauté humaine, déclama soudain Jos en martelant son phrasé. Ce que vous allez voir, chacun des membres de votre communauté le verra. Dans chaque cité, les esprits sont en ce moment même tournés vers l'horizon, guettant l'apparition qui va propulser notre race vers les étoiles !

Alven ressentit aussitôt un grand vide l'envahir. Il n'était pas le seul. Autour, des milliers de gorges s'étaient contractées à l'énoncé du dernier mot.

- N'ayez aucune crainte, reprit la voix profonde. Ce jour est un grand jour pour nos deux races. Regardez, humains, et reconnaissez votre méprise.

Un grand silence tomba soudain sur l'assemblée, précédant de peu l'émergence d'un son étouffé, fort lointain, mais suggérant une puissance hors du commun.

Toutes les têtes étaient maintenant tournées dans la même direction, fixant la courbe incertaine de l'horizon. On eut dit que des centaines d'ailes frappaient l'air en cadence, chose terrifiante entre toutes.

- Ne craignez rien, répéta Jos, lui aussi captivé par le grondement.

Alven n'était plus parmi la foule. Momentanément coupée de l'environnement, sa pensée filait à la rencontre du phénomène, cherchant à percer le

rideau de brume qui gommait les lointains. Ce n'était pas un son mécanique ; ce n'était pas non plus un ensemble... Par le grand vide ! La silhouette floue d'un gigantesque Vélaz s'imposa soudainement. Impossible, le contra la part rationnelle de son esprit. C'est alors que les cris s'élevèrent.

Une forme incroyable s'élevait au-delà de la bande intangible reliant terre et ciel, une forme aux découpes trop familières.

- Impossible ! gémit Gor Hanquist. C'est une absurdité !

On percevait maintenant les gerbes d'écume provoquées par le déplacement du monstre. D'immenses colonnes grisâtres se soulevant avec majesté au fur et à mesure que s'abattaient les ailes démesurées.

- Nous allons être balayés comme des fétus, s'écria une voix terrorisée, aussitôt relayée par des dizaines d'autres.

- Il va passer au large avant d'entamer son ascension, les rassura Jos. Ce qui n'empêcha pas les groupes de se décomposer, un bon tiers de l'assistance – humaine s'entend – optant pour le repli.

- Pourquoi ?! ne put s'empêcher de demander Alven.

Le grondement provoqué les formidables gifles commençait à dominer les voix. Il crut que Jos n'avait pas entendu et se concentra sur le spectacle.

En mesurant l'importance de l'ombre portée, on pouvait facilement jauger les dimensions de la créature. Au bas mot, mille unités universelles d'envergure pour une longueur à peu près équivalente. De plus, avec l'effacement du voile brumeux, on constatait que les ailes, comme le corps, présentaient une brillance étonnante, peu en accord avec la coloration habituelle, une improbable texture d'apparence métallique.

Pourquoi ? s'interrogea une nouvelle fois Alven. Une masse pareille ne pourrait que provoquer des catastrophes quel que soit l'endroit où elle se rendrait. Il crut tout à coup discerner certaines bizarreries le long des flancs, au moment où le fracas atteignait son paroxysme. Il vire, comprit-il, en voyant l'immense rideau liquide se soulever. Le temps que la masse se désagrège, sa conviction était établie : il y avait bien des dizaines de bulbes accolés le long des flancs. Son intellect se mit alors à balayer tout ce qu'il avait collecté au cours de ses nombreuses missions, établissant connexions sur connexions pendant que le géant s'éloignait.

- Je vois qu'il reste les meilleurs, plaisanta Jos en parcourant rapidement les abords.

Sa queue fouettait convulsivement le sol, comme animée d'une conscience propre. En lui-même, il bouillait d'excitation, de fierté difficilement contenue. Ah ! ils avaient perdu de leur superbe, ces humains !

- Ce que nous venons de voir n'a pas sa place sur Almar, souligna Alven.

- Excellente déduction, le complimenta Jos. Une masse pareille détruirait une cité en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Que suggérez-vous ?

Quand même, se hérissa-t-il en surprenant les mimiques anéanties, ils sont vraiment coincés !

De son côté, l'agent de la CDU hésitait à formuler le fond de sa pensée. C'était un peu trop énorme ! Était-il confronté à un cas type de logique divergente ?

- Vous avez mentionné les... étoiles, Vati Jos Hersan, parvint-il à dire.

- C'est en effet un des points clé de mon intervention, se rengorgea Jos. Si vous patientez jusqu'à ce soir, vous assisterez à la phase ultime du processus : l'envol.

- Je ne saisis pas bien, s'interposa Gord Hanquist. L'envol de qui ? L'envol vers quoi ?

- L'envol vers les étoiles, murmura Alven, étonné de tenir des propos aussi incohérents. Cette créature va s'élever jusqu'au delà de l'atmosphère.

- Oumf ! Vous êtes sérieux ?!

- J'essaie...

- Cessez de vous torturer l'esprit avec des concepts qui vous échappent, leur jeta Jos. Nous l'avons fait, c'est tout !

- Mais, comment ? Comment ?!

- Sieur Huwatt, puisque j'ai la chance d'être en présence d'un éminent représentant de la Confédération, je vais vous livrer quelques sujets de réflexion. Que pensez-vous de nos transporteurs ? Comment expliquez-vous cette fiabilité à toute épreuve ? Connaissez-vous des exemples aussi aboutis d'évolution naturelle ?

- Ils ne sont pas issus de souches divergentes...

- Exact !

- Vous avez créé ces races.

- Excellent ! Sieur Huwatt. Je commençais à trouver les humains un peu limités.

Vati Luz Kivor profita du silence pour attirer l'attention de Jos. Ce dernier répliqua aussitôt.

- Non, non... Les instructions sont parfaitement claires là-dessus. Ils doivent être informés. Puis se retournant vers les humains : ce que vous nommez technologie ou bien encore science, n'a jamais constitué le fond de notre pensée. Nous sommes issus de la mer, comme vous, mais notre évolution a suivi une voie différente. Nous sentons notre environnement et nous nous y adaptons au lieu de le combattre. Certains d'entre nous sont dépositaires d'une forme ancestrale de pouvoir, un fluide qui les rend apte à modeler le matériau organique. Ceux-là sont à l'origine des transporteurs ; ceux-là sont à l'origine de ce que vous venez de voir.

- Mais, pourquoi maintenant ? fit Gord Hanquist.

- Et pourquoi pas ? lui retourna Jos. L'espace ne nous avait jamais attiré auparavant. Désirez-vous une autre explication ?

- Euh, non ! se défendit le questionneur, redoutant que son homologue ne livrât d'un coup d'autres vérités plus déplaisantes.

Comme le fait d'être friand de viande humaine, s'amusa Alven. Ou d'être à même de lire dans l'esprit d'autrui. Il surprit le regard acéré de Jos et sentit une sueur glacée lui chatouiller l'échine. Arrête ton délire, vieux, s'admonesta-t-il. Sois professionnel et ne te laisse pas prendre à ce jeu débile.

- Vous êtes bien silencieux, Sieur Huwatt, l'interpella Jos.

- Un Observateur doit savoir se taire aux moments opportuns, lui renvoya celui-ci. Ainsi, vous modelez la matière à votre convenance ?

- Dans les limites que la nature a fixées. Seulement dans ces limites.

- D'après le témoignage de mes sens, je constate que celles-ci sont fort confortables, releva Alven. Lancer un organisme de cette envergure à l'assaut des étoiles !

- Vous doutez encore..., l'aiguillonna Jos.

- Mes convictions sont bousculées, avoua Alven. Quel est son nom ?

- Voilà une question pertinente ! Cet être unique se nomme Jelzeaquizmiin, « le Voyageur Sublime. » Une fois tout là-haut, il veillera sur nos destinées.

Encore un fait nouveau, nota Alven. Le ton employé, ainsi que la dénomination, suggéraient une connotation sacrée. Peu à peu, les pièces du puzzle s'assemblaient.

- Il ne redescendra pas, déduisit-il à voix basse.

Celui-là a fini par comprendre, apprécia Jos. Il gratifia l'humain d'un hochement de tête et orienta ses pensées vers le géant qui poursuivait sa course au-dessus des archipels.

Comment expliquer à ces êtres limités, que tous ceux de sa race vivaient l'angoisse du colosse à l'approche de l'ultime ascension. Comment leur faire comprendre l'élan mystique qui animait son peuple ; la valeur que cette offrande représentait pour tous ceux qui avaient fait don de leur énergie afin que le miracle se produise... C'était un symbole, pas un achèvement. Le géant des airs ne franchirait jamais les espaces qui séparent les étoiles, il n'en possédait pas la capacité, mais il prouverait aux humains que les Almavaam'shalsvqa étaient bien plus que de simples « dragons. » Quatre cents de ses frères et sœurs avaient choisi d'accomplir la grande ascension, sans garantie de retour. L'hôte accepterait-il de se désolidariser de ses compagnons, une fois englué dans la nuit des étoiles ? Et ces derniers ? Auraient-ils le cœur d'abandonner le géant ?

L'être magnifique avait besoin de leur soutien, afin d'affronter le froid des espaces infinis, comme ces derniers avaient besoin du soutien de leurs semblables, mais comment affronteraient-ils ensemble l'inconnu ? Ces humains qui prétendaient tout savoir, affirmaient que, passé un certain seuil, les corps flottaient au-dessus du monde, pris entre deux forces opposées. L'aventure se terminerait-elle de cette façon ?

A l'approche du soir, le groupe était toujours au même endroit, chacun scrutant l'horizon pour ne rien manquer de la dernière apparition du colosse. Cette fois, le son leur parvint de manière plus étouffée, la créature évoluant à une altitude déjà fort respectueuse. Par chance, la couche de brume avait considérablement perdu de sa densité, favorisant ainsi l'observation.

- C'est une vision unique... Quelle beauté ! s'exclama Gord Hanquist. Pourtant, j'ai peine à croire que cette créature va pouvoir s'affranchir de l'atmosphère. Quelle catastrophe si elle piquait soudainement !

- J'ai confiance en ses capacités, lui répondit Alven. Elle a été conçue pour une œuvre unique, et je pense que ses géniteurs n'ont rien laissé au hasard. Elle réussira ; ils réussiront...

- En tous cas, je leur souhaite, approuva son voisin, frappé par la vivacité du ton. Franchement, qu'est-ce qui vous rend si confiant ?

- Une foule de petits détails qui, mis bout à bout, en disent long sur le degré de compétence de nos amis. Rien ne vous a frappé lorsque cette créature a viré au large cet après-midi ?

- Vous plaisantez, Sieur Huwatt ! Il mit sa main en visière pour mieux suivre la trajectoire du géant des airs – j'étais pétrifié de terreur, oui ! J'envie ma compagne d'avoir pu échapper à cette vision d'épouvante.

- Cette brillance sur tout le corps, cela ne vous évoque rien ?

- Hum, fit distraitement le délégué maire.

- Avez-vous déjà observé la surface d'un engin orbital ?

Un éclair de compréhension anima enfin la face poupine de l'homme.

- J'y suis ! Alors, comme ça, vous pensez que même la pigmentation de cette créature a été modifiée pour servir ce dessein ?

- C'est probablement plus complexe que cela, mais le fond me semble correct, acquiesça Alven. Cette créature va se satelliser et puiser le complément d'énergie qui lui manque en se plaçant face au rayonnement de l'étoile.

- Incroyable, siffla Gord Hanquist.

- Mais il y a un autre aspect, beaucoup plus préoccupant !

Il avait élevé la voix, afin d'être entendu de Jos.

- C'est fini, annonça ce dernier, confirmant ainsi la disparition de Jelzeaquizmiin dans les couches supérieures noyées de brume. A quel aspect préoccupant faites-vous donc allusion ?

- J'attends que vous nous en parliez, le défia Alven. Mais peut-être ne sommes-nous pas dignes de votre confiance, nous, les humains !

Le pari était risqué, mais il fallait saisir l'occasion sans tarder, car un moment pareil ne se reproduirait pas de sitôt. Tout autour, les conversations s'étaient tuées, chacun redoutant une réaction imprévisible de la masse écailleuse ainsi malmenée.

- Venant d'un autre de vos semblables, une telle remarque aurait fait figure d'affront, gronda Jos. Allons, Sieur Huwatt, précisez le fond de votre pensée !

L'invite ne souffrait aucune dérobade. L'agent de la CDU prit le temps de respirer avant de s'exécuter, sachant qu'il n'avait pas le droit à l'erreur, ne disposant de surcroît d'aucune couverture officielle.

- J'ai fait une observation singulière, cet après-midi, commença-t-il. Puis d'autres faits sont venus se greffer sur cette brève impression. Bien que disposant d'une conscience propre, aucune de vos créatures porteuses ne se déplace de son propre chef. C'est juste ?

- Continuez...

- Le libre arbitre ne fait donc pas partie de leurs compétences. Ce sont plus des machines organiques, hyper sophistiquées, que des créatures pensantes, n'est-ce pas ?

- Vous faites erreur en les qualifiant de machines, mais le reste est correct, confirma Jos. Poursuivez...

Aux yeux de l'assistance humaine, la posture ramassée de Vati Jos Hersan l'apparentait de plus en plus à un dragon, les ailes en moins. Le mufler

épais se plissait sous l'effet de la contrariété, du moins le supposaient-ils, et sa queue semblait en scander le rythme.

- Le lien est probablement fortuit, reprit Alven, mais lorsque j'ai décelé la présence d'une série de taches le long du flanc de votre « Voyageur Sublime », mon esprit a aussitôt établi un parallèle avec les hublots de nos navettes.

- Très intéressant ! Et donc ?

- Plusieurs de vos semblables sont en ce moment en train d'évoluer au-dessus de nos têtes, associés à cette créature qui s'en va pour un voyage sans retour. Ce sont elles qui la guident, ne le niez pas !

- Je ne le nie pas, confessa Jos avec lassitude. Cet aveu vous réjouit-il, humains ? Vous connaissez maintenant le prix que nous avons choisi de payer pour ne pas avoir à courber la tête devant votre Confédération.

- Vous faites erreur, Vati Jos Hersan. Aucun être intelligent ne pourrait se réjouir d'un tel sacrifice. Lorsque mes semblables connaîtront la vérité, c'est le respect qui prédominera.

Des murmures approbateurs vinrent confirmer les propos de l'agent de la CDU.

- Nous nous connaissons bien mal, poursuivit ce dernier. Le moment n'est-il pas venu de faire quelques concessions de part et d'autre. La mort de ces héros est-elle vraiment nécessaire ?

- Ils ne mourront pas, se renfrogna Jos. La créature les protégera.

- Est-elle immortelle ? Condamnés à flotter dans le vide pendant des saisons, isolés du monde... Triste fin ! Quel rapport avec votre grandiose projet ? L'essentiel n'est-il pas que vous soyez parvenus à atteindre votre objectif ?

- Je ne suis pas habilité à répondre, Sieur Huwatt, répliqua Jos.

- Pas plus que moi, intervint Vati Luz Kivor.

Alven se détendit légèrement. Ces dénégations en forme d'excuses constituaient déjà une avancée.

- Songez que nous pourrions porter assistance à vos compatriotes sans que vous soyez liés de quelque façon que ce soit à notre mode de fonctionnement, insista-t-il, sachant que ses paroles seraient répercutées en haut lieu. Ce genre d'intervention ne saurait mettre le Traité en péril.

- Nous prenons acte, Sieur Huwatt, lâcha Jos d'une voix plus rauque qu'à l'accoutumée. Vos paroles sont pleines de bon sens. Maintenant, nous devons nous retirer.

L'affaire se présentait bien. Alven esquissa un rapide salut et chercha une dernière fois à percer les secrets tapis dans la brume, mais l'instant magique était passé.

Oui, convint-il, des êtres capables de mener à bien une telle folie méritaient le respect. Finalement, son escapade se soldait par un bilan positif. Il ne restait plus qu'à vaincre les méandres de la bureaucratie et obtenir le plus rapidement possible un mandat officiel. Bah ! Maintenant qu'il avait tous les atouts dans sa manche, il pouvait utiliser le réseau protégé de la CDU pour transmettre ses doléances. On lui passerait bien cette dernière incartade !

## L'illustratrice : ANNICK de CLERCQ



J'ai fait mes études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique.

En fait, je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi l'illustration, c'est venu naturellement, j'ai toujours dessiné et petit à petit je me suis de plus en plus orientée dans ce sens, ça m'a paru logique.

J'ai participé à quelques expos et depuis quelques années, je suis régulièrement publiée dans le magazine Khimaira. J'ai participé et participe à divers projets allant de l'illustration de livres à celle de jeux vidéo, en passant par le fanzinat pour lequel je fais aussi bien du dessin que des articles et de la mise en page. Je fais aussi du webdesign à l'occasion.



## CATHERINE GARRY

Science-Fiction

## L'Ange aux entrailles



*Catherine Garry née en 1947 a vécu une grande partie de sa vie en Afrique de l'Ouest (Mauritanie, Sénégal, Côte d'Ivoire) puis en Algérie, au Maroc et en Tunisie et ensuite aux Antilles Françaises.*

*Elle habite aujourd'hui dans le Tarn et se consacre exclusivement à l'écriture et à l'illustration.*

*Fanatique de fantastique, elle a découvert dans les contrées lointaines de quoi nourrir son imagination.*

*Elle a rédigé des carnets de voyages mais également des poèmes et des récits d'aventure sur tous les pays qu'elle a connus.*

*A son grand regret, définitivement fixée en France, Catherine Garry illustre ses textes de collages et peintures abstraites qu'elle expose périodiquement à Albi.*

*Elle paraît également dans de petites revues en France (L'Encrier Renversé, La Plume, Les Hésitations d'une mouche) et enfin sort des romans souvent autobiographiques (Samsara, Pau ; L'Après-lui, Samoëns ; Odeur de parenté, et Pavillon de chasse à paraître en 2007).*

Mathilde, à califourchon sur la margelle du puits, tressait ses longs cheveux couleur fauve. Elle s'était abritée sous le petit toit de la citerne en ce début d'après-midi torride.

Tout le monde faisait la sieste. La touffeur écrasait jusqu'au plus petit insecte qui recherchait fiévreusement un caillou pour s'y dissimuler. Mathilde aimait la chaleur. Son père était Sicilien et sa mère Napolitaine. On ne découvrit jamais pourquoi elle naquit rousse, des taches de rousseur apparaissant rapidement sur ses pommettes, ses yeux virant au vert jade.

Elle était employée à « la ferme des Dukas », mais tout le monde avait admis que sa place n'était pas dans une basse-cour à nourrir les poules. Son port de tête en disait long. Elle était raffinée sans être hautaine, elle possédait une rare élégance et ne l'étalait pas ostensiblement.

L'entourage proche murmurait, sans jalousie, qu'elle était extrêmement intelligente. Julien, qui avait une tendre amitié pour la jeune fille, l'aidait à vivre le quotidien, au sein de la famille Dukas et l'avait toujours appelée « Ange ».

\*  
 \*\*

Le vent se leva, comme se lève la tramontane. Une bourrasque plus puissante, plus subite, plus imprévue, déstabilisa Mathilde. Sa jambe gauche qui se balançait dans le vide ne trouva l'appui escompté dans les infractuosités du mur. Tentant de saisir la corde du seau, Mathilde s'inclina au-dessus du vide. Elle bascula. Rien, ni personne à cet instant précis ne pouvait lui venir en aide. Mathilde tomba au fond du trou à peu près sec, sans un cri, sans un mouvement de révolte. Elle se sentait aspirée par le peu d'eau saumâtre qui suintait sous elle. Elle ne rechercha pas à rétablir un aplomb de toute façon devenu irréalisable. Elle ne lutta pas.

Comme sa tête heurtait durement les pierres du fond de la fosse, ses vertèbres se brisèrent net. Un bruit de cristal broyé lui résonna dans le crâne. Elle n'avait pas mal. Aucune souffrance. D'aucune sorte. Elle ferma les paupières et sentit un léger et délicieux sommeil l'envahir.

Son ultime pensée -avant de quitter sa vie- alla à la rencontre de son ami de toujours : Julien.

\*  
 \*\*

La disparition de Mathilde ne fut pas de suite remarquée. Il fallut le repas du soir et l'appel à la soupe pour que la famille Dukas s'interrogeât. En ses longues soirées d'été, il n'était pas rare que Mathilde s'en aille aux champs et y reste plus que de coutume, goûtant les premières fraîcheurs de la nuit tombante. Seul, Julien s'impatientait. Personne n'allait chercher de l'eau au puits tari. Personne ne songeait à examiner l'endroit où Mathilde n'aurait jamais dû tomber. C'est à la nuit noire, le repas ayant été abrégé, que tous les employés de la ferme des Dukas s'alarmèrent.

- Je vais chercher Joseph, dit Julien, je pars vers la droite ; il faudra qu'il aille vers la gauche. Je fais une petite battue avec Dominique. Toi, Roland, tu accompagnes Joseph !

\*  
 \*\*

Au petit matin, tous étaient exténués par une nuit blanche de fouilles infructueuses.

Il fallait prévenir les gendarmes. Au lever du soleil, Julien, frissonnant, scrutait les environs.

- Elle ne peut pas être loin... Mathilde ne serait pas partie loin sans me le dire, jugeait-il, elle ne peut être que là, et je ne la vois pas !

Champion, le chien de la ferme, attira son attention. Ce vieux cabot grattait frénétiquement la terre près du puits. Il reniflait un bout de ruban tombé sur le sol.

- Champion... apporte... apporte, Champion... apporte ! s'écria-t-il, mais déjà la monstrueuse idée que Mathilde soit tombée au fond du puits lui traversait l'esprit.

Dans sa gueule, Champion tenait le ruban vert de l'Ange....

\*  
 \*\*

C'est à cet instant que tout le monde conçut l'impensable. Julien se précipita. Joseph, Dominique et Roland empêchaient les femmes d'approcher.

- Ce ne doit pas être beau ! murmura Roland à l'oreille de Dominique. Julien, le premier se pencha au-dessus de la margelle et discerna la resplendissante chevelure rousse de Mathilde. Ses cheveux ébouriffés lui faisaient une couronne de blé trop mûr.

Elle dormait, alanguie, sur le dos. Ses bras reposaient contre son corps.

- Mathilde ! hurla Julien, Mathilde, j'arrive... j'arrive ! Déjà, Roland lui tendait le cordage auquel Julien s'accrochait. Il se laissa glisser, se brûlant les mains qu'il eut en sang lorsqu'il atteignit Mathilde.

- Mathilde... réponds... Mathilde... réponds-moi !

Au-dessus d'eux, les gens de la ferme questionnaient : Fallait-il de l'aide, fallait-il un docteur, fallait-il ... Que fallait-il ? Mathilde était morte. Il ne fallait plus rien. Les yeux de Julien se remplirent de larmes.

- Allez, remontez-nous ! rugit-il ... Remontez-nous... Mathilde n'est plus... Mathilde n'est plus... Mathilde n'est plus ! Julien ivre de colère, ôta sa chemise afin de ne pas entraver ses gestes, empoigna la taille de Mathilde et la serra contre sa hanche gauche. D'un tour de corde, il unit leurs corps de toutes ses forces et demanda qu'on les hisse lentement hors du funeste trou. Dominique, Roland et Joseph avaient compris. Julien guiderait le mouvement avec les pieds contre le mur. Les premiers rayons du soleil incendiaient la chevelure de Mathilde. Son visage était blême, étrangement serein. Julien, secoué de sanglots desserrait le lien qui les avait unis le temps de l'ascension macabre.

- Tu saignes, Julien, Viens... on va te soigner. Madame Dukas va s'occuper de Mathilde !

- Fichez-moi la paix ! Je vais là où ira Mathilde. Si Madame Dukas la prend chez elle, j'y vais aussi ! Personne n'osa le contredire. Julien porta dans ses bras la belle Mathilde jusqu'à la chambre mortuaire où elle fut habillée de vert. On lui laissa ses cheveux roux sur les épaules, tels qu'elle les portait lorsqu'elle était enfant. Présentée dans un cercueil de chêne, selon la volonté de Julien, tout le village pria trois jours et trois nuits. Mathilde fut ensevelie dans le caveau familial, au cimetière des « Girandoles ». Après son travail, Julien avait pris l'habitude de venir sur la tombe de Mathilde et la fleurissait de tournesols. Puis, les semaines passant, à l'entrée de l'hiver, il n'y eut plus de tournesols dans les champs, Julien se rendit les mains vides au cimetière et perdit peu à peu la parole.

\*  
 \*\*

Le Noël qui suivit la mort de Mathilde, Julien ne s'exprimait plus que par des gestes.

Les gars de la ferme le comprenaient, sans difficulté. Tout le monde trouva étrange cette façon de porter le deuil, mais personne n'osa réprimander le jeune homme qui travaillait d'arrache-pied, tant et plus et ne se plaignait jamais. Les Dukas, propriétaires des lieux, en avaient pris leur parti.



L'absence de Mathilde, bien que douloureuse, n'avait en rien bloqué les durs travaux de la ferme.

\*  
 \*\*

C'est au printemps que Roland remarqua chez Julien une tache blanche à la base du cou.

- Ta peau devient blanche... Juste, là, sous ton col... Qu'est-ce que c'est, Julien ? T'es plutôt un gars très brun, toi... le Sicilien !

Le jeune homme levait les épaules. Il ne répondait maintenant que par oui ou par non, mais en l'occurrence, il murmura :

- J'en sais rien !

- Tu n'as pas mal, au moins ? Fais moi voir ça...

- Non !

On ne revint pas sur le sujet.

Le soir même, Roland apostropha Julien, songeur.

- Ça ne va pas, Julien ? Tu es bien rêveur...

- Ça va. Ça va. Merci.

- Tu recommences à parler, dis-moi ? C'est bien. On reprend nos parties de cartes ?

- Non ! » rétorqua Julien descendant les manches de sa chemise jusqu'aux poignets.

- Tu trouves qu'il fait froid, Julien. Tu es malade ?

- Non.

Roland n'insista pas.

Dans sa chambre, Julien se plantait devant l'armoire à glace et examinait son cou, son épaule, tout son côté gauche : sa peau blanchissait, devenait laiteuse, douce, imberbe, lisse. La corde qui l'avait uni, très fort serré, à Mathilde, était entrée dans ses chairs. Elle y avait laissé une fine entaille brune. Julien la caressait souvent. Mathilde le hantait. Mathilde était dans sa tête, dans son cœur. Maintenant que l'été se faisait plus présent, Julien appréhendait l'anniversaire de la mort de son amie. Personne ne voulait chagriner Julien et lui faire revivre l'affreux événement de l'été d'avant, mais les gens sont bavards. Oui, on approchait du douze août, date à laquelle Mathilde avait disparu. Les ouvriers de la ferme d'à côté vinrent à en raconter un peu trop sur la belle Mathilde. Ce n'était pas bien méchant... on parlait de sa crinière un peu trop soyeuse, de ses dents un peu trop blanches et de sa mort, un peu trop mystérieuse... On alla même jusqu'à soupçonner un galant jaloux de l'avoir jetée dans le puits... Julien qui ne prêtait pas attention à ces bêtises ne se rendit pas au café comme d'habitude.

Il prit le chemin du cimetière et s'adossa au cyprès qui faisait de l'ombre à la belle Mathilde.

- Je te parle, à toi, Ange ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi je suis comme cela ? Dis ? Pourquoi je deviens comme cela ? » Certes Julien trouvait toujours réponses à ses questions en tendant l'oreille. Il comprenait le silence de Mathilde qui lui donnait la solution. Toujours. Toujours. Comment aurait-il pu expliquer cela aux autres ? Mais aujourd'hui, devant le caveau, resplendissant sous le soleil d'été, Julien n'avait rien entendu. Mathilde ne lui avait pas répondu. C'était la première fois que son amie l'abandonnait. Il en fut consterné.

Il se coucha immédiatement, mais ne trouva le sommeil :

- C'est demain, Ange, c'est demain que tu meurs ! C'est demain que je te découvre dans cet abominable puits. C'est demain que je t'arrache à ce maudit trou... mais tu n'es plus. Ange... Un ange ne meurt pas ! Ne peut pas mourir... jamais ! Regarde la cicatrice que tu m'as laissée en partant ! C'est cette corde qui nous unit à tout jamais.

Et Julien sortait de la table de nuit un bout de cordage usé qu'il tritura en pleurant. Une tempête se levait. Le vent d'autan rugissait. Julien se releva, barra solidement ses fenêtres et se regarda une fois encore dans le miroir : ses cheveux étaient pourpres, sa barbe était cuivrée, son visage était parsemé d'éphélides.

Le spectre de la belle Mathilde se tenait derrière lui :

- Tu vois, nous sommes vraiment ensemble maintenant... Je suis rousse, tu es roux...

Julien entraîna Mathilde vers le lit.

Ils s'étendirent côte à côte.

La tramontane qui soufflait fit claquer les volets.

La nuit noire survint tout à coup. Une insolite et magique paix occupa toute la modeste chambre.

Une silhouette argentée, qui ressemblait étrangement à un ange, s'étendit sur le corps de Julien.

Le jeune homme sentit Mathilde, telle une caresse profonde, se lover au creux de ses entrailles.

---

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «Le Temps des Noyaux» in n°4, «De la douleur de naître» in n°5.*

# Vision du Futur



*Née en 1945, Gudule/ Anne Duguël est un auteur protéiforme. Elle termine son premier roman à l'âge de douze ans, mais sa première publication dans le domaine littéraire arrive en 1987 avec «Prince charmant poils aux dents». Depuis, elle alterne les livres pour la jeunesse sous le nom de Gudule et ceux pour les adultes sous le nom de Anne Duguël.*

*Plus de 100 romans sont parus sous son nom. elle a reçu de nombreux prix, dont le Prix Bob Morane pour sa nouvelle «Journal d'un clone» dans l'anthologie «Les Visages de l'humain».*

*Elle vident encore de prendre une autre dimension, avec sa trilogie «La Ménopause des fées», une satire virulente du mythe de Merlin l'enchanteur et de la vie moderne.*

**T**a toile, arrivée ce matin même par la poste, me laisse, je l'avoue, fort perplexe. M'offrir un robinet comme cadeau d'adieu, c'est tout toi, ça ! L'allusion freudienne est lourde à pleurer.

Et comment as-tu intitulé cette croûte ?

*Vision du futur.*

Sincèrement, tu me vois placer cet accessoire de plomberie dans mon salon, et dire à mes invités : « Voici ce qui, pour ce cher Antoine, symbolise cinq ans de vie commune dont trois d'amour fou » ? J'entends d'ici leurs gloussements, leurs réflexions salaces, leur rires étouffés...

Merci, chéri ! Ce dernier camouflet me confirme, si j'en doutais encore, que j'ai eu raison de te quitter. Les mufles de génie, ça va un moment, mais là, je frise l'overdose. Durant trop d'années, éblouie par ton talent, j'ai supporté tes sautes d'humeur, tes extravagances, tes infidélités et le reste. J'ai vécu dans ton ombre - et Dieu sait si cette ombre me cachait le soleil ! -, te consacrant sans compter chaque heure de mon existence, me nourrissant de tes succès, me morfondant de tes échecs. Dépressif ou euphorique, je t'ai aimé comme personne ne t'aimera jamais.

Puis un jour, j'ai craqué.

La mort dans l'âme, j'ai claqué la porte.

J'étais lasse, entends-tu ? Si lasse de te porter à bout de bras. Tu me tuais à petits feux. Te quitter était un acte de survie.

D'ailleurs, je ne te laissais pas seul.

Oh, je sais, tu me l'as répété cent fois : Aurore n'est rien pour toi. N'empêche que, pour ce «rien», tu découchais une nuit sur deux...

Ça n'a pas été une décision facile, crois-moi. Les liens qui m'attachaient à toi - et que, sottement, je pensais éternels -, c'est avec les dents que je les ai sciés. Dans la douleur. Et dans les larmes.

Une rupture banale, en somme. Tragique, comme toutes les ruptures. Et toi, toi, au lieu de respecter ma douleur - à défaut de la partager -, tu y réponds par un pied de nez...

Ce tableau grotesque, vois-tu, c'est l'injure suprême. Par son intermédiaire, tu me craches au visage : « Tu me quittes pour une histoire de zizi ? De robinet ? Je te croyais au-dessus de ça ! »

Oui, Antoine, je te quitte pour une histoire de robinet. Une de plus. Une de trop. La dernière...

Et n'espère pas que j'expose dans mon studio cette facétie de mauvais goût ! Certes, je rêvais d'une œuvre créée tout spécialement pour moi, et celle-ci l'a été : je me suis laissé dire par des amis communs que, depuis mon départ, tu t'y consacrais avec frénésie. Mais, pour couronner cinq ans de bons et loyaux services, j'étais en droit d'attendre autre chose, admetts-le !

Ah, j'oubliais : c'est une *vision du futur*...

Est-ce à dire que, pour toi, désormais, l'amour ne sera plus qu'une affaire de *cul* ?!

À moins que ça ne l'ait toujours été, le nôtre y compris ?

Hors de moi, je range la toile dans un coin de la pièce, la face contre le mur.

Tiens ? Il y a quelque chose d'inscrit derrière. *Un peu de clairvoyance eût sauvé ce qui méritait de l'être*. Ben voyons ! Des reproches, à présent. Il ne manquait plus que ça... Clairvoyante, je le suis, et tu le sais très bien ! Je l'ai toujours été ! Une clairvoyance à la limite du masochisme. Oublies-tu tout ce que j'ai supporté sans moufter, pour ne pas te perdre ? Laurence, Adrienne, Mitsou... La petite Rose, qui m'a éhontément défiée lors de ton dernier vernissage... J'ai même fermé les yeux sur ta liaison avec Noémie, c'est dire ! Pourtant, elle voulait que tu l'épouses, la garce !

Pas clairvoyante, moi ? Moi qui ai tout sacrifié à notre relation, même ma fierté ? Moi, la plus grande cocue de tout Paris ?

Mais quand la coupe est pleine, elle déborde, figure-toi. On n'apprend pas ça, aux Beaux-Arts ?

Aurore, c'était la goutte qui a fait déborder... *le robinet* !

Ah non, je ne vais pas m'y mettre, moi aussi ! Je te laisse l'humour foireux, mon amour. Je lui préfère les larmes - ou, à défaut, l'indifférence. Ta toile rentre-t-elle dans ce placard ? À côté de la batterie de cuisine, elle sera parfaitement à sa place, fût-elle signée Antoine Léman, enfant gâté des galeries parisiennes !

Au fait...

En y regardant de plus près, ce robinet m'est familier : c'est celui de la baignoire de notre appartement. Tu l'as représenté avec une précision maniaque. Là, ce petit éclat dans la façade, je le reconnaîtrais entre mille. Et cette fine coulure de calcaire sur laquelle je m'acharnais, à coup de poudre à récurer, sans parvenir à l'effacer...

C'était un rituel incontournable, mes bains après l'amour. Durant des heures, je marinai dans l'eau chaude. Tu me menaçais en riant : « Un jour, tu vas fondre, comme un sucre dans une tasse de café - Que ferais-tu, si je me dissolvais ? » répondais-je du tac au tac. « Je boirais le contenu de la baignoire ». Je t'ai longtemps soupçonné d'être sincère.

Quelque part, la vue de ce robinet est liée, dans ma mémoire, à des instants de pur bien-être ...

Un bouffée de chaleur m'envahit. Et si j'avais mal interprété ton intention ? Si cette toile ne représentait pas un *symbole*, mais une *réminiscence* ? Si ce que j'ai pris, au premier abord, pour une bouffonnerie était, au contraire, un souvenir attendu ?

Ou bien l'espoir d'un renouveau possible - ce qui expliquerait le titre de l'œuvre ?

D'autant que...

Non, je ne me trompe pas : l'angle de vue du robinet est exactement celui du baigneur. Comme si, pour le représenter, tu t'étais allongé dans la baignoire, à l'emplacement exact où je me trouvais, jadis.

Bel effort, quand on sait que tu ne jures que par les douches !

Serait-ce ça, par hasard, que tu cherches à me transmettre ? Un message du genre : « Je me mets à ta place » ou, mieux : « Si tu reviens, je suis prêt, quoi qu'il m'en coûte, à toutes les concessions ? »

Dans ce cas, la *clairvoyance* à laquelle tu m'exhortes ne concernerait pas notre vie passée, mais le décodage de cette image précise...

Émue par ce que j'entrevois à la fois de candeur et de perversité dans ta démarche, j'observe l'œuvre avec plus d'attention. L'inox, parfaitement récuré, brille, et je ne puis m'empêcher d'admirer, une fois de plus, ta fulgurante maîtrise. L'objet semble littéralement jaillir de la toile, à la manière d'un hologramme, et l'illusion s'accroît encore si j'appuie le tableau contre une chaise et me couche sur le tapis, face à lui.

Saisissant mirage : là, je suis dans ma baignoire, le corps alangui par l'eau chaude.

Prise à mon propre jeu, je refais, malgré moi, les gestes de toujours : je bouge la tête, le bras, afin qu'en tout petit, mon geste se reflète sur la surface bombée du robinet...

Oh, ça alors !

Je me redresse d'un bond et colle mes yeux à la toile. Il me semble... mais oui ! *Tu as peint ce reflet* !

Impossible : tu es un hyperréaliste, pas un miniaturiste !

Ma loupe ! Où ai-je mis ma loupe ? Ah, ici, sur le bureau...

Armée de l'outil grossissant, je réexamine le troublant détail. Cette chevelure noire, bouclée, est sans conteste la mienne...

Nom d'un chien, *Vision du futur* est un portrait détourné ! Un portrait de moi - moi qui, durant cinq ans, ai rêvé de te servir de modèle. Ce que tu m'a toujours refusé, sous prétexte que tu ne peignais que des choses inanimées...

Si ce n'est pas une déclaration d'amour, ça ! Et une magnifique promesse d'avenir !

Éblouie par ma découverte, je me perds dans la contemplation du minuscule hommage quand un doute me saisit. Aurore possède, elle aussi, une crinière sombre, mais légèrement plus courte que la mienne. La sienne s'arrête sous la nuque, tandis que la mienne croule sur mes épaules. Or...

*Or, le épaules de cette femme-là sont bien visibles !*

Non, tu n'aurais pas fait ça ! Tu n'aurais pas osé me faire ça, à moi !

Pourquoi pas, après tout ? De toi, rien ne peut réellement m'étonner...

Cette *vision du futur* serait donc celle de ma remplaçante ? Si c'est le cas, tu es une belle ordure !

Pour en avoir confirmation, il faudrait que je puisse distinguer ses traits. Mais à ce stade-là, ma loupe déclare forfait...

Heureusement, il existe une solution de rechange : scanner le personnage et l'agrandir sur l'écran de mon ordinateur !

Ni une ni deux, je me mets à l'ouvrage.

Surprise ! La «femme» n'en est pas une, mais un homme coiffé d'une perruque. Qui est-il ? Mystère. La position de sa tête, rejetée vers l'arrière dans une attitude de volupté intense, le rend méconnaissable. En revanche, son buste est indéniablement masculin.

*Vision du futur.*

Eh, oh, tu m'avoues quoi, là ? Que tu as viré ta cuti ? Qu'après avoir usé et abusé des femme, tu te tournes à présent vers de nouveaux plaisirs ? Grand bien te fasse... Après tout, que ma baignoire soit squattée par un mec ou nana, pour moi, quelle différence ?

En plus, de toute évidence, l'éphèbe se branle. Et toi, avec ton cynisme coutumier, tu m'envoies ça au travers de la figure, comme une gifle. Quel sale connard tu fais, mon amour !

Dire que j'ai cru un instant qu'il s'agissait de moi, naïve que j'étais...

Allez, à la poubelle, l'image de merde ! Ça m'apprendra à me laisser embobiner, tiens ! À marcher dans tes jeux de dupe ! *Un peu de clairvoyance eût sauvé ce qui méritait de l'être...* Je commence à comprendre ce que tu as voulu dire : si j'avais détecté ton homosexualité latente, j'aurais relativisé tes aventures féminines, c'est ça ?

Eh bien, tu te trompes, Coco : filles ou garçons, dorénavant, tu peux baiser qui tu veux, je m'en tape ! Au diable, toi, ta toile, tes amants, et tout ce qui s'ensuit ! Et que je n'entende plus jamais parler de vous !

Quoique...

Attends, attends... Il y a quand même un truc qui me dérange, dans ce type. Je n'arrive pas à déterminer quoi, mais ça me dérange *vraiment* !

Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Ah, oui, je sais : cette marque bleue sur son bras, entre la pliure du coude et le biceps. On dirait... l'extrémité d'un tatouage.

Au même endroit que toi, exactement. Bizarre, non ?

J'ai bien envie de l'agrandir...

\*  
\* \*

Putain, c'est le tien ! Celui que tu m'as offert pour mon anniversaire, il y a deux ans : mon nom, imprimé sur ta peau en idéogrammes japonais. Mais alors...

Cet homme, c'est... toi !

Toi, te faisant reluire tout seul, dans MA baignoire.

Voilà qui change tout ! Ta *vision du futur* n'est qu'une poignante allégorie de la solitude.

C'était donc ça, mon amour, mon cher amour, le secret du robinet truqué ? Après moi, il n'y aura plus personne dans ta vie ? C'est vrai, c'est bien vrai ? Oh, j'en ai les larmes qui me montent...

Ma main tremble tandis que je tente encore d'agrandir l'image - qui, peu à peu, vire à l'abstrait.

Je m'éloigne de l'écran afin de déchiffrer l'assemblage de pixels qui de près, ne signifie plus rien. Avec le recul, ton corps étendu réapparaît, flou mais identifiable.

- Oh !

Tes doigts, posés sur ton entrejambes, ne tiennent pas ton sexe comme je le supposais, mais un microscopique rectangle blanc, coincé entre l'index et le médius. Rectangle sur lequel, j'en mettrais mon âme à couper, quelque chose est écrit...

Mais quoi ? *Quoi* !?!

La clé de l'énigme est là, j'en ai la certitude.

Je m'éloigne encore. Plisse les paupières. Aiguise mon regard autant que je le peux. Et soudain, frissonne. Une sorte d'intuition vient de me vriller le dos. De certitude, plutôt.

Cette tête rejetée vers l'arrière, ce corps abandonné, cette main molle. Se pourrait-il que... ?

Saisie d'une angoisse irrépressible, je me rue sur le téléphone et compose fiévreusement ton numéro.

- Allô ? fait une voix inconnue, au bout du fil.

J'avale ma salive avec difficulté.

- Je voudrais parler à Antoine Léman.

- Qui le demande ?

- Une amie. Enfin... *son* amie...

- Ne quittez pas.

Un silence, puis un autre timbre, plus autoritaire :

- Allô, vous êtes madame Lorrain ? Natacha Lorrain ?

- Euh... oui, je...

- Ici l'inspecteur Dubusc. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : monsieur Léman est mort.

- QUOI !?!

- Le décès remonte à une heure à peine. C'est la femme de ménage qui l'a trouvé, en venant prendre son service.

Je sens mes jambes se dérober sous moi.

- Co... comment est-ce arrivé ?

- Selon le rapport du médecin légiste, il s'agirait d'un suicide aux médicaments, mais l'autopsie confirmera.

Horreur, mon intuition ne m'avait pas menti : ta *vision du futur* en était bien une ! La plus atroce qui soit !

Dans un souffle, je demande :

- Il était dans sa baignoire, c'est ça ? Avec une perruque noire ? Et... il tenait un papier à la main ?

Un bref silence, puis la voix de l'inspecteur me parvient, altérée :

- D'où tenez-vous ces renseignements, madame ?

- Je vous expliquerai tout, mais avant, par pitié, répondez-moi : qu'était-il marqué, sur le papier ?

- C'était une enveloppe à votre nom. Nous nous sommes permis de l'ouvrir. Elle ne contenait que deux mots.

- Lesquels ?

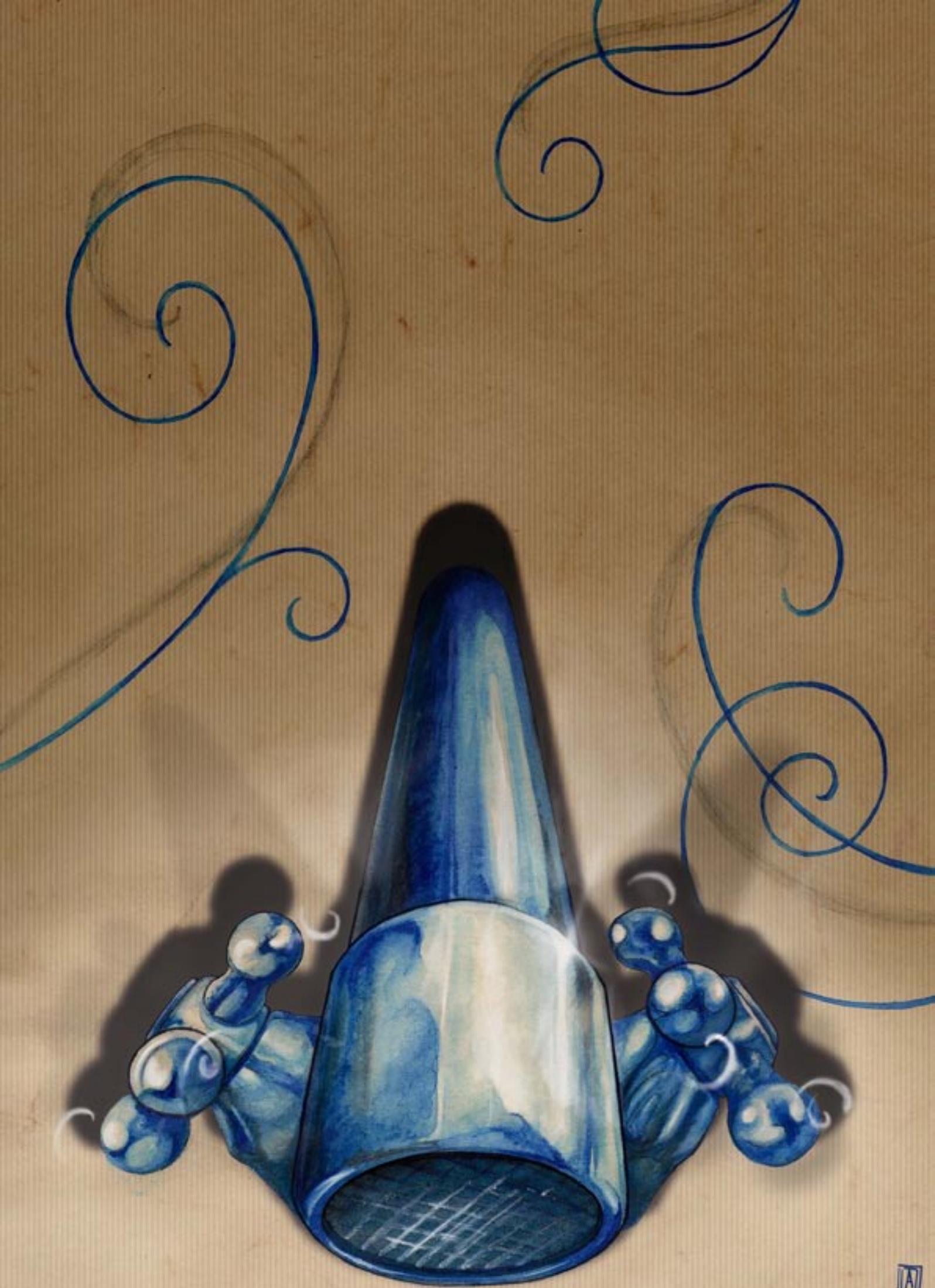
- *Trop tard.*

## L'illustratrice : ANNICK de CLERCQ



J'ai fait mes études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique. En fait, je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi l'illustration, c'est venu naturellement, j'ai toujours dessiné et petit à petit je me suis de plus en plus orientée dans ce sens, ça m'a paru logique.

J'ai participé à quelques expos et depuis quelques années, je suis régulièrement publiée dans le magazine Khimaira. J'ai participé et participe à divers projets allant de l'illustration de livres à celle de jeux vidéo, en passant par le fanzinat pour lequel je fais aussi bien du dessin que des articles et de la mise en page. Je fais aussi du webdesign à l'occasion.





## NADEGE DERRAY

Fantasy

## L'imperfection du bonheur

*Une chronique des îles fragmentées*

*Nadège et Miss Mopi. Deux faces d'une même pièce ! La première est une jeune femme rêveuse et passionnée, qui s'investit toujours à fond dans ses passions. La deuxième est un personnage étrange qui hante internet sur son site, sur celui de Phénix Web et bien d'autres sites encore.*

*Rôliste convaincue, elle écrit déjà pour des jeux de rôle depuis quelques années. C'est d'ailleurs l'écriture d'une nouvelle qui l'a entraînée du côté de la création et elle y revient maintenant sans pour autant abandonner le jeu de rôle.*

*La nouvelle que vous trouverez ici est la première qui sera publiée dans un univers totalement personnel, dans un univers qui ne résulte pas de plusieurs imaginaires.*

*Voguez maintenant !*

Hiver 1114, archipel de Normalie

Le port de Mérec, petite ville de l'archipel de Normalie, ressemble à ses habitants nocturnes, sales, dépenaillés, peu fréquentables. Les toits à la couleur ternie rendent les rues mélancoliques, derniers vestiges de temps glorieux où le port était l'escale incontournable des navires marchands en route pour l'archipel de Faunia. Cette prospérité avait signé le déclin de Mérec, attirant brigands et contrebandiers qui gangrenèrent la ville jusque dans ses fondations. Les cargaisons qui transitaient par ce lieu de perdition allaient de simples marchandises aux trafics les plus inavouables. En cette soirée hivernale, l'ambiance du port ne dérogeait pas à l'habitude malgré le froid qui sévissait depuis plusieurs jours. Les hommes qui se faufilaient dans les ombres inquiétaient les ivrognes affalés à même le sol tandis qu'au fond d'une ruelle s'attardaient les échos d'une dispute meurtrière.

Une silhouette menue se détachait de la faune locale, aussi visible qu'un chat au milieu d'une meute de chiens. Une jeune femme brune rasait les murs, indisposée par les regards qu'elle ne manquait pas d'attirer. Serrant son encombrant baluchon contre sa poitrine, elle avançait à petits pas rapides en jetant des regards furtifs autour d'elle. Elle s'arrêta devant plusieurs tavernes, sortant rapidement un papier de sa poche et vérifiant le nom inscrit sur les enseignes. La nervosité fit s'échapper le papier de ses mains plus d'une fois avant qu'elle ne trouve la bonne inscription.

« Au marin faisandé » n'était ni la plus fréquentable ni la pire des gargotes du port, mais la jeune femme n'avait visiblement pas l'habitude de ce genre d'établissement. Elle vérifia deux fois le nom inscrit sur l'enseigne en secouant la tête avant de franchir le pas de la porte. L'entrée donnait directement sur une grande pièce enfumée et empuantée par les nombreux ivrognes affalés sur les tables. Le bouge avait l'air plus mal famé que ne lui avait laissé entendre Jana. La boutique avait certainement occulté certains détails de peur que la jeune femme ne perde le peu de courage qui lui restait. Elle ne serait jamais venue si elle avait seulement pu imaginer que les quartiers de la ville étaient aussi mal fréquentés.

A vue d'œil, à peine une trentaine de pas la séparait du tenancier, mais ils lui semblaient plus ardues encore que son voyage jusqu'à Mérec. Tables branlantes, marins ivres et rustres gueulards étaient autant d'obstacles entre elle et le comptoir. Effleurant son ventre de la main, elle avança d'un pas gauche, évitant à grand peine les pochards et les débuts de bagarre, pour arriver enfin face au tavernier.

Il l'avait remarquée dès qu'elle était entrée dans la pièce et, à en juger par l'intérêt soudain de ses clients pour le comptoir, il n'était pas le seul. Il la toisait d'un air méfiant tout en essuyant un verre avec un torchon des plus douteux.

- Qu'est-ce qu'elle veut, la p'tite dame ? renâcla-t-il. Si elle veut s'occuper de mes clients, j'ai déjà des filles, mais on peut en discuter.

Avec un sourire malsain, il lorgnait sur son décolleté pourtant raisonnable. Ramenant son châle brodé sur sa gorge, la jeune femme jeta un rapide coup d'œil dans la salle et aperçut quelques filles de joie aguichant sans retenue les clients. Elle se tourna visiblement désorientée vers le tenancier.

- Non, non, ce n'est pas ça ! Je cherche le capitaine de l'Ecume Agile.

Des rires accueillirent sa réponse. Un marin s'approcha d'elle, encouragé par les sourires complices des autres clients et du tavernier. L'attrapant fermement par la taille, il commença à l'entraîner vers le fond de la pièce.

- Pas besoin d'un capitaine pour te faire ton affaire ma belle, lui grogna-t-il à l'oreille. Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi.

Il la tenait fermement contre lui et commençait déjà à se frotter contre ses cuisses. Elle se débattit, terrorisée. Elle n'avait jamais été très forte et les jours de fuite qu'elle venait de vivre avait émoussé sa combativité.

Le mensonge d'Arthur allait devenir vrai ici. Quelle ironie ! Peut-être était-ce la punition envoyée par Géorgus pour avoir frayé avec un déviant et pour l'avoir aimé. Elle cessa de lutter. Si tel était son destin, qui était-elle pour le refuser ? Son agresseur sentit qu'elle cédait et en poussant un grognement de victoire, il l'entraîna plus fermement vers les ombres tout en commençant à la déshabiller. Un sursaut de colère lui fit lâcher son baluchon et elle commença à frapper son agresseur. Alors qu'elle cherchait un moyen de lui échapper tout en repoussant la main répugnante qui se glissait dans son corsage, son assaillant la relâcha brusquement. Elle tomba à genoux sur le sol poisseux sans comprendre ce qui venait de se passer.

Elle se trouvait maintenant entre son agresseur qui saignait du nez et un homme d'une trentaine d'années qui le tenait en respect de son poing fermé. Ramassant son bagage, elle se releva précipitamment, cherchant un chemin pour s'enfuir, mais l'inconnu l'attrapa par le bras avant qu'elle ne puisse faire le moindre geste.

- Si la dame a dit qu'elle voulait me voir, c'est avec moi qu'elle partira.

Interloquée, elle regarda son improbable défenseur qui avait l'air à peine moins inquiétant que son assaillant. L'homme envoya une pièce au tavernier sans qu'elle ait le temps de réagir.

- Je prends la chambre habituelle.

Puis il l'attira vers un escalier qu'elle n'avait pas vu auparavant. Elle voulait réagir, dire quelque chose, mais ses idées se bousculaient tellement vite qu'elle était incapable de prononcer un seul mot ou d'avoir une seule pensée cohérente. Elle se laissa entraîner sans ménagement à travers le dédale de couloirs où le râle des hommes essayait de dominer les gémissements de plaisirs des femmes qu'elle ne pouvait qu'imaginer alanguies. Lorsqu'il referma la porte, ce fut comme s'il fermait une porte dans son esprit lui permettant de faire taire la tempête de pensées et de retrouver l'usage de la parole. Il s'était assis sur le lit et se délestait de ses bottes lorsqu'elle se décida à parler.

- Je ne suis pas venue pour ça, dit-elle en un souffle.

L'homme s'interrompit, une de ses bottes encore à moitié mise, et la regarda droit dans les yeux.

- Je m'en doute, mais je suis en quelque sorte ici chez moi. J'ai mes petites habitudes ici. Je pense que j'ai bien le droit de me mettre à l'aise, non ? Posez votre baluchon et asseyez-vous au lieu de rester plantée là.

Elle s'exécuta, se dirigeant vers la chaise qu'il lui désignait. Elle posa à ses pieds la couverture dans laquelle étaient emmaillottées ses maigres possessions : quelques vêtements, un livre et une épée. La possession de cette arme par une jeune femme aussi frêle en aurait intrigué plus d'un, aussi l'avait-elle soigneusement cachée. Elle luttait pour reprendre le contrôle de ses émotions mais se sentait trahie par les battements accélérés de son cœur.

- Vous êtes le capitaine de l'Ecume Agile ? demanda-t-elle, hésitante.

- C'est exact. Que désirez-vous ?

- Je suis Miranda-Abnégation, mais on m'appelle simplement Miranda. On m'a dit que vous appareilliez demain. Emmenez-moi avec vous !

Elle avait parlé dans un souffle, comme craignant que les mots n'arrivent pas à sortir et son ton était suppliant, mais le capitaine lui répondit sèchement.

- Ce n'est pas possible ! Je n'emmène pas de passagers, et encore moins de femmes. Les femmes sur des bateaux d'hommes n'amènent que des ennus.

- Mais...

Une déferlante de désespoir libéra les larmes si longtemps contenues. Elle cacha son visage entre ses mains. Des semaines de voyage, à fuir, à se cacher pour... ça ?

- Jana avait pourtant dit que vous accepteriez de m'aider.

La douleur était si perçante qu'elle n'avait pas su retenir ces paroles. Il avait été son seul espoir et elle était condamnée. Une main lui saisit délicatement le poignet tandis qu'une autre lui releva doucement le menton. Le capitaine la regardait droit dans les yeux, le visage à quelques centimètres de celui de la jeune femme.

- Vous êtes en danger.

Ce n'était pas une question, mais Miranda hocha timidement la tête pour confirmer. Poussant un soupir qui en disait plus long qu'un flot de paroles, il se mit à marcher de long en large dans la pièce.

- J'aurais du m'en douter. Sacrée Jana, tu savais que je serais incapable d'abandonner cette jeune femme à peine sortie de l'adolescence.

- Vous allez m'aider alors ?

C'était un véritable cri de soulagement. Miranda était prête à se raccrocher au moindre espoir. L'homme arrêta de déambuler et répondit avec brusquerie.

- Il semble que je n'ai pas le choix. Attendez ici !

Il remit ses bottes et sortit de la chambre. Miranda se demanda s'il était parti la dénoncer. La majorité des gens qu'elle connaissait penseraient sûrement que ce serait la meilleure aide à lui apporter. A commencer par sa mère et sa grand-mère. Elle-même, il y a un an seulement, en aurait été persuadée. Miranda n'avait plus le choix désormais. Qu'il la fasse quitter l'archipel de Normalie ou qu'il la vende aux prêtres de Géorgus, les déités avaient décidé de son sort. Essuyant péniblement ses larmes, elle attendit son retour.

Il revint seul ou du moins juste accompagné d'un gamin chargé d'un plateau de victuailles. La seule vue du ragoût de poisson lui fit prendre conscience à quel point elle avait faim. Elle aida le capitaine à improviser une table en rassemblant deux chevets instables où le garçon posa sa charge avant de recevoir une piécette du marin. Il détala sans demander son reste et Miranda approcha sa chaise suite au geste d'invite de son hôte.

Dans l'intimité de la chambre, et maintenant qu'il était détendu, le capitaine ne lui semblait plus aussi impressionnant. Miranda se risqua à lui faire un sourire qui fut accueilli chaleureusement. En galant homme, le capitaine servit une pleine assiette de ragoût à la jeune femme avant de s'en servir une équivalente.

- Alors racontez-moi ce qui vous arrive. En quel type de monstrueuse personne êtes-vous en train de vous transformer ?

Miranda sursauta à ces mots et leva vers lui un regard empreint de crainte avant qu'il ne se rende compte de l'impact que pouvaient avoir ces paroles sur une Normalienne qui découvrait seulement la magie.

- Non, non, je plaisantais, ce n'est pas monstrueux, pas du tout...

Préférant qu'elle parle, il lui redemanda doucement de lui raconter ce qui l'avait amenée à lui.

- Je ne me transforme pas. Je suis tout à fait *normale* !

Elle avait craché ce mot. Elle posa délicatement une main sur son ventre, et regarda tendrement dans cette direction.

- Mais lui, rien n'est moins sûr.

- Oh, oh ! Je vois. Vous avez des mages dans votre famille ?

Elle secoua la tête en gardant son regard bloqué sur sa fourchette.

- Non. La lignée de mon père est une des plus *pures* de l'archipel. La lignée de ma mère est également presque parfaite, si ce n'est une de mes tantes qui était peut-être déviante.

- Peut-être ?

- Oui. Une tâche est apparue sur son cou vers l'âge de 15 ans. La famille de ma mère est excessivement dévote. Ma tante eut peur de devenir l'un de ces *monstres* capables de se transformer... A sa demande, ma tante fut tuée par sa mère, pour éviter qu'elle ne connaisse la souillure. Elle préférait mourir saine sans savoir si elle était vraiment en train de changer que de vivre et de s'avérer déviante.

Il était stupéfait mais ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce genre d'histoire, et probablement pas la dernière.

- Et je suppose que vous avez été élevée dans sa vénération ?

- Oh oui ! Il y a peu de temps, je priais Géorgus d'être aussi forte qu'elle si l'occasion s'en présentait.

Miranda s'arrêta net. Elle semblait totalement perdue.

- Que s'est-il passé ? l'encouragea le capitaine.

- Vous avez entendu parler des espions de Faunia qui ont été capturés il y a deux mois ? Je suis tombée amoureuse de l'un d'entre eux sans savoir qui il était. Et voilà ! J'attends un enfant de lui.

Les yeux de Miranda se perdirent dans le vide. Elle raconta la capture de son amant. Elle était avec lui, ils venaient de passer la nuit ensemble. Il l'avait brutalement attrapée, attachée au pied du lit et frappée. Il n'avait jamais agi comme ça et elle avait pensé que son amant était devenu fou. Elle avait hurlé, il l'avait frappée encore plus fort. Elle avait fini par se taire. Plusieurs heures après, elle avait compris ce qui avait motivé son attitude.

Arthus n'était plus dans la pièce, elle n'entendait que l'écho d'un combat à l'extérieur du refuge où ils avaient abrité leur amour. Lorsque les rumeurs de la bataille s'étaient tuées, une foule poussa des cris de joie. Un milicien était entré dans la pièce où elle était prostrée et l'avait détachée avant de la conduire à l'extérieur. Les gens de son village étaient là et semblaient se réjouir. Une vieille femme qu'elle connaissait depuis son enfance s'était précipitée vers eux. Elle l'avait prise dans ses bras en lui murmurant que tout était fini et lui désigna quelque chose comme pour lui prouver qu'elle ne craignait plus rien. Au-dessus de la foule, un milicien brandissait la tête d'Arthus tandis qu'un de ses frères d'armes portait la tête du cheval de son amant. Elle avait vomi et s'était évanouie.

Lorsqu'elle s'était réveillée, elle était dans sa chambre et sa mère veillait sur elle. Aucune compassion ne se lisait dans son regard, sa mère lui reprochait d'avoir attiré la concupiscence du déviant et d'avoir été violée. Ce n'était pas dit dans ces termes, mais tel était le message que sa mère lui avait fait passer. Miranda avait alors compris, son amour ne l'avait frappée que pour la sauver.

Elle était folle de se confier ainsi à un inconnu, mais elle n'avait pu en parler à personne. Jana ne l'avait recueillie que quelques heures avant de lui permettre de s'échapper. Elle reprit son histoire d'un ton qu'elle espérait calme et posé.

- Je l'ai d'abord haï pour le déviant qu'il était. Puis cela m'a fait réfléchir, il avait été tellement bon, doux, et tendre, que je ne pouvais croire que c'était un monstre. C'est alors que je me suis aperçue que j'étais enceinte. Je crois que ma mère s'en doutait également. Elle m'aurait obligée à tuer l'enfant de mes propres mains à sa naissance. Mais cet enfant et son épée, que j'ai réclamée en dédommagement après sa mort, sont les seules choses qui me restent de lui, et je n'en ai pas supporté l'idée. Oh ! J'aurais pu changer d'île bien sûr, prétendre que mon mari était mort et accoucher sans que personne ne connaisse rien des origines de l'enfant. Mais le risque qu'il soit un déviant est trop grand, je ne désire pas qu'il se donne la mort ou qu'il soit tué s'il développe une quelconque malédiction.

Le capitaine était conscient que Miranda se parlait à elle-même, essayant de se convaincre d'avoir fait le bon choix. Elle avait certes fait un pas pour se sortir de l'influence de Géorgus et de ses prêtres maudits, mais sa vision de la magie était encore trop normalienne. Il espérait qu'elle arriverait à accepter la magie comme naturelle et bénéfique pour le bien de son enfant, surtout s'il se révélait mage. Il soupira, surprenant Miranda qui sursauta. Elle avait les nerfs à vif.

- Je suppose que vous voulez rejoindre l'archipel de Faunia ? demanda-t-il

Miranda hocha la tête.

- Jana a pu se renseigner sur Arthus. Sa famille vit près de la capitale de l'archipel de Faunia. Je vais aller les retrouver en espérant qu'ils m'ac-

cueillent mieux que ne le ferait ma propre famille si elle savait que je suis enceinte d'un déviant.

- D'un mage !
- Pardon ?
- Vous n'êtes pas enceinte d'un déviant, mais d'un mage. Il n'y a aucune déviance à être mage.

Miranda acquiesça, décontenancée. Remettre toutes ses croyances en cause était peut-être le plus dur des changements qui allaient intervenir dans sa vie.

- Oui, d'un mage, répéta-t-elle, vaincue.

La conversation mourut rapidement. Le capitaine expliqua à Miranda qu'elle devrait rester dans sa cabine pendant tout le trajet. L'Ecume Agile n'était pas des plus réputés et ses marins étaient à la hauteur de cette réputation. Il ne voulait ni avoir à se justifier ni avoir à se battre pour éviter que ses hommes ne touchent la jeune femme. Elle accepta ces conditions sans discuter, trop heureuse de pouvoir quitter l'archipel. Ils dormirent à la taverne, le lit échut à Miranda tandis que le capitaine s'était improvisé une couche sur le sol.

Ils rejoignirent l'Ecume Agile dès le lever du jour. C'était une petite frégate qui faisait la fierté de son capitaine. Il conduisit Miranda à sa cabine sans un mot pour ses hommes qui les suivaient du regard, intrigués. Ils débarrassèrent un petit réduit dans lequel Miranda pourrait s'improviser une chambre. Elle avait tout juste la place d'installer une paille et d'y entreposer ses affaires, mais c'était toujours mieux que de croupir dans les geôles d'un temple de Géorgus. Miranda n'y allait que pour dormir ou lorsqu'un marin venait voir le capitaine et passait le reste de son temps dans la cabine à regarder l'océan et les îles.

Ils passèrent à côté du Doigt de Géorgus, l'île node du dieu qui veille sur l'archipel de Normalie. C'était la première fois que Miranda voyait une île aérienne. Du bateau, on ne voyait que le dessous de l'île et la jeune femme trouva qu'elle ressemblait à une grosse motte de terre flottant dans les airs. On raconte qu'il existe des îles aériennes plus vastes que la plus grande île de l'archipel de Normalie, mais elle avait du mal à l'imaginer. Elle eut également l'occasion de voir des navires célestes, dont un en particulier qui se posa sur l'eau pour échanger des marchandises avec l'Ecume Agile. Miranda fut déçue, elle avait toujours imaginé les navires célestes comme des bateaux aux formes exotiques et aux couleurs chatoyantes. Mais une fois posé sur l'eau, rien ne le distinguait des bateaux.

Le capitaine Lucas, comme Miranda l'avait appris, se montra un hôte aussi parfait que les circonstances le permettaient. Ils dînaient régulièrement ensemble, même si Miranda mangeait souvent seule. Elle avait toujours été occupée à la maison ou aux champs et l'inactivité lui pesait plus que le confinement. Ne sachant quoi faire de ses journées, à part regarder l'océan, elle entreprit de ranger et de nettoyer la cabine. Lucas commença par grogner, puis apprécia de pouvoir retrouver rapidement ses affaires, redécouvrant des objets qu'il croyait perdus depuis longtemps.

Leurs repas communs permirent à Miranda de découvrir que Lucas était quelqu'un d'humain qui avait également souffert des exactions des prêtres de Géorgus. Sa sœur avait à peine treize ans lorsqu'un villageois s'aperçut qu'elle pouvait commander à la pierre. Il l'avait dénoncée aussitôt, la prime offerte pour une dénonciation pouvait convaincre de vendre père et mère. Elle fut torturée, probablement violée et brûlée vive sur un grand bûcher par les prêtres de Géorgus censés les protéger. Lucas n'avait pas supporté que sa petite sœur soit traitée ainsi et il s'était engagé comme moussaillon sur le premier bateau en partance. Bien que son cœur soit toujours attaché à l'archipel de Normalie, il vouait depuis une haine viscérale contre la théocratie normalienne.

Ses voyages lui permirent de rencontrer des mages et il s'aperçut que la magie était loin d'être démoniaque. Un contrebandier s'était pris d'affection pour lui et lui avait confié des responsabilités de plus en plus importantes. Il avait fini par hériter du commandement de ce navire. Outre les activités classiques de contrebandier, Lucas permettait à des hommes poursuivis par l'église normalienne de fuir l'archipel en les embauchant sur l'Ecume Agile. Le frère de Jana avait ainsi pu échapper aux foudres des fanatiques de Géorgus.

Une infinité de vagues avaient dû sécraser sur les côtes de l'archipel de Normalie avant qu'ils n'arrivent à destination. Miranda estimait que moins d'un mois s'était écoulé, mais elle avait rapidement perdu le compte des jours enfermée dans la cabine. Un mois de route vers la liberté, un mois d'éternité. Un soir, Lucas lui annonça enfin qu'ils allaient accoster le lendemain dans un port de Faunia.

- Vous savez comment rejoindre Aniralia ?

Miranda ignorait quelques jours auparavant le nom de la capitale de l'archipel de Faunia. Alors savoir la rejoindre !

- J'improviserai, en espérant que l'étoile qui m'a guidée jusqu'ici ne m'abandonne pas.
- Vous pouvez dire que vous avez eu beaucoup de chance, peu de personnes arrivent à quitter la Normalie. Les dénonciations sont fréquentes.
- Je sais. Mais ne vous inquiétez pas. Vous en avez déjà fait beaucoup pour moi, je ne voudrais pas que vous risquiez plus d'ennuis en continuant de m'aider.

Lucas continua comme s'il n'avait pas entendu.

- Je connais quelqu'un qui doit attendre une livraison au port. Il s'agit d'une marchande ambulante, Graziella. Je pense qu'être à son contact vous permettra également de vous préparer à la vie à Faunia.

Miranda sourit. L'homme s'était chargé de refaire son éducation, essayant de déraciner les croyances inculquées par les prêtres de Géorgus. Mais les hommes-oiseaux, les serveurs des plantes et autres êtres merveilleux dont il lui parlait étaient si éloignés des monstres de son enfance qu'elle avait parfois du mal à croire qu'il lui parlait des mêmes personnes. Pouvoir continuer sa route avec quelqu'un en qui Lucas avait confiance soulageait Miranda plus qu'elle n'aurait osé l'avouer.

Lorsque la cargaison fut déchargée et la frégate désertée par les hommes en permission, Lucas revint chercher Miranda qui put enfin quitter la cabine. Elle jeta un dernier et long regard mais Lucas ne lui laissa pas le temps de s'attarder et l'amena jusqu'à une rousse flamboyante et gironde d'une quarantaine d'années qui les attendait sur le quai. Lucas fit les présentations.

- Graziella, voici la petite chose dont je t'ai parlé au moment de la livraison. Miranda ! Miranda, voici mon amie faunienne, Graziella.

Avec une moue qui faisait ressortir ses traits enfantins, Miranda le regarda, vexée. Petite chose, petite chose... L'éclat de rire de Lucas était si communicatif qu'elle se détendit et rit de bon cœur avec lui. Le capitaine n'était pas un mauvais homme et elle était trop tendue. Souriant toujours, elle se tourna vers Graziella, et lui tendit la main.

- Enchantée de faire votre connaissance.

Dédaignant la main qu'elle lui tendait, Graziella la prit dans ses bras et lui planta deux gros bécots sur les joues.

- C'est également un plaisir pour moi. Lucas m'a dit que tu devais te rendre près de la capitale ? Je dois aller là-bas pour affaire, je pourrais te déposer en route ou à Aniralia. C'est comme tu veux.

- Comme cela vous arrange. Je ne voudrais pas être un poids.

- Déjà arrête de me vouvoyer, l'interrompit Graziella. Ça me fait sentir plus vieille que je ne le suis, ensuite, si tu deviens un poids, je te le dirais tout de suite. Allez, viens on va se prendre une petite chambre dans une auberge, et t'offrir un vrai bain. Connaissant ce rustaud de Lucas, il n'a pas dû beaucoup penser à ton confort pendant ce voyage.

Miranda s'appropriait la défense de Lucas, mais elle se dit que c'était vrai et qu'il était capable de se défendre tout seul. Ils rejoignirent la



ville, et Miranda put profiter d'un bon bain chaud avant de prendre un repas en compagnie de ses deux sauveurs. Elle passa la soirée à les écouter deviser, fascinée par leurs récits de voyage qui faisaient naître en elle un émerveillement continu. La vie en Normalie était décidément très étriquée.

Les deux femmes quittèrent la ville dès le lendemain tandis que Lucas restait quelque temps pour traiter des affaires. Elles voyagèrent pendant deux jours avant de rejoindre la caravane marchande dont faisait partie Graziella. La marchande présenta Miranda comme une cousine éloignée en visite. La jeune femme s'aperçut rapidement que Lucas était resté évasif à son sujet, elle se promit de l'en remercier si elle le revoyait un jour. Si cette femme, qu'elle commençait à apprécier, apprenait qu'elle attendait un enfant sans être mariée, elle allait sûrement la rejeter et l'abandonner au détour d'un chemin. Elle s'en voulait de lui mentir, mais elle fit passer ses nausées sur le compte de la nostalgie et du mal du voyage.

Le soir, lorsqu'elles dinaient seules près d'un feu, Graziella continuait le travail amorcé par Lucas en démystifiant la magie. Elle se faisait un plaisir de lui conter les coutumes de l'archipel de Faunia et de lui expliquer en quoi consistait l'Âme-meute, la magie du lien avec les animaux. Miranda se montrait curieuse, et ne cessait de harceler Graziella de questions.

- Tu veux dire qu'il suffit de se lier à un de ces animaux intelligents pour pouvoir gouverner un jour ?

- Non pas exactement. Mais toute personne qui se lie à un Aniré, si elle en exprime le désir et si elle en a les compétences peut faire partie de notre gouvernement.

- Mais comment se lie-t-on à un Aniré ?

- Tout le monde, y compris les étrangers, peut participer à la fête du Marquage. Il faut avoir plus de dix ans, mais moins de dix-huit. Je ne sais pas comment les Anirés choisissent leurs compagnons humains, les Aniraliés, mais certains d'entre nous reviennent avec un compagnon qu'ils gardent toute leur vie. La majorité revient aussi seul qu'avant, mais cela n'est pas pour autant source d'accablement. La forêt de l'Épreuve est unique et se trouve sur l'archipel, ce qui explique que la majorité des Aniraliés y soient aussi.

Miranda secouait la tête lorsque la marchande essayait de lui expliquer ces choses étranges. Tout était tellement nouveau, tellement démoniaque selon les critères normaliens qu'elle avait du mal à croire que cela allait de soi pour ces gens.

- Et tous les Anirés et leurs Aniraliés se rendent dans une des écoles dont tu m'as parlées ?

- Non plus, répondit Graziella avec un petit rire. Ceux qui le désirent et ceux qui se lient à un Aniré particulier.

- Particulier comment ?

- Les Anirés féroces ou les Anirés extraordinaires. Un de nos plus fameux dirigeants s'était lié à un grand ver par exemple. Dans les anciens temps, il arrivait qu'un enfant se lie à un pégase ou à un griffon. Ce n'est pas arrivé depuis plus d'un siècle. Cependant, il arrive encore que certains se lient à des tigres à dents de sabre ou à des ours-hiboux. On leur apprend alors à maîtriser les instincts sauvages de leur compagnon.

Décidément ce pays était étrange et ne cessait de surprendre Miranda. L'ignorance de la jeune femme faisait prendre conscience à Graziella de l'isolement et de l'endoctrinement des Normaliens. Combien d'Aniraliés en puissance étaient restés sur l'archipel de Normalie, résistant à leur envie de venir jusqu'à la forêt de l'Épreuve ?

Miranda eut beaucoup de choses à assimiler pendant ce voyage. La magie qui régnait ici était tellement extraordinaire. Elle avait eu un chien quand elle était enfant. Elle se souvenait de son affection, des jeux qu'ils avaient partagés. Pouvoir parler et vieillir avec un tel compagnon lui paraissait tellement merveilleux qu'elle refusait de croire que cette magie puisse être aussi mauvaise que le serinaient les prêtres de Géorgus.

Et Arthus, Arthus qui était un Aniralié... Arthus avait été un homme tellement merveilleux qu'il ne pouvait pas être mauvais. Malgré sa peur, Miranda était heureuse d'avoir quitté le carcan de la Normalie et d'avoir émigré ici.

Un matin, Graziella surprit une de ses nausées de Miranda, et même si elle n'avait jamais eu d'enfant, elle comprit tout de suite que la jeune femme n'avait pas le mal du voyage. Miranda hésita puis se décida à lui confier son histoire, sa fuite, la mort d'Arthus et l'enfant qu'elle attendait. Graziella était la seule personne à lui avoir montré de l'affection depuis Arthus, la jeune femme désirait pouvoir lui faire confiance.

- Pauvre enfant ! la plaignit Graziella après avoir écouté son histoire. Et tu penses que la famille d'Arthus va t'accueillir ?

Miranda s'assit, nerveuse à cette question.

- Je ne sais pas. Arthus refusait de parler de sa famille me disant qu'il n'y avait rien à en dire. Après sa mort, je me suis dit que c'était peut-être parce qu'ils étaient déviants. Pardon ! Mages, se reprit-elle avec un pâle sourire. Mais aujourd'hui j'ai de plus en plus de doute. S'ils me rejettent, je ne sais pas ce que je ferai.

Elle retint un sanglot.

- Je continuerais à me battre pour offrir à mon enfant une vie correcte.

Graziella se rapprocha de Miranda et la prit dans ses bras. Cette soirée scella leur amitié.

De Fontange. Tel était le nom de famille d'Arthus. Graziella les connaissait de nom et ne semblait pas heureuse d'apprendre qu'Arthus venait de cette famille. Les Fontange étaient une vieille famille de la petite aristocratie faunienne et possédaient un domaine près d'Aniralia. Ils avaient la réputation d'être des gens hautains et imbus d'eux-mêmes. Plutôt que de laisser la jeune femme les affronter seule, Graziella quitta la caravane en cours de route et décida d'amener Miranda au manoir des Fontange.

- Graziella, tu n'as aucune raison de modifier ta route. Tu vas louper le prochain marché !

- C'est pas grave, j'irai au suivant.

- Mais...

- Il n'y a pas de mais qui tienne. Je viens avec toi et je t'attendrai dehors ! Un point c'est tout !

- Graziella...

- Oui ?

- Merci.

Elles s'arrêtèrent dans une auberge sur le chemin du manoir des Fontange. Miranda en profita pour se rendre présentable. Graziella lui prêta une robe plus convenable que les quelques vêtements qu'elle faisait durer depuis qu'elle avait fui le domicile parental. De plus, la robe avait une coupe qui lui permettait de cacher son ventre désormais arrondi par sa grossesse. Le jour où Miranda allait rencontrer la famille de son aimé était arrivé trop tôt. Elle n'était pas prête. Elle ne serait jamais prête. Il fallait qu'elle y aille maintenant ou elle n'irait jamais !

Graziella l'accompagna avec sa carriole jusqu'à l'entrée du parc qui entourait le manoir. Miranda insista pour finir le trajet à pied. Elle avait besoin de se retrouver seule pour se préparer. La région devait être paisible et sans risque, personne ne vint l'interroger sur les raisons de sa présence dans le parc qu'elle le traversa sans rencontrer âme qui vive.

Le manoir était immense. Haut de trois étages, tout en pierre grise, il possédait tellement de fenêtres que Miranda doutait de savoir compter jusque là. Tous les rebords des fenêtres étaient sculptés d'entrelacs, et de nombreuses statues la regardaient du haut de leurs niches encastrées dans les murs. L'architecture et la grandeur des lieux rendaient Miranda nerveuse. Seul le chant des oiseaux venait perturber le silence et l'empêchait de penser que le temps s'était arrêté. Elle arriva enfin devant la grande porte munie d'une cloche d'argent finement ciselée d'animaux. Prenant une grande

respiration, et essayant de calmer son cœur qui battait à tout rompre, Miranda se saisit de l'abattant et fit chanter la cloche.

Elle attendit plusieurs minutes que quelqu'un vienne lui ouvrir. Un homme bien habillé à l'allure altière ouvrit la porte. Il toisa Miranda puis se pencha pour essayer d'apercevoir son équipage. Etonné de ne rien voir à l'extérieur, son regard revint sur Miranda encore plus hautain. Il finit par daigner lui adresser la parole.

- Vous désirez ?

- Je désire voir Monsieur et Madame de Fontange, s'il vous plaît.

- Je crains qu'ils ne puissent vous recevoir.

- Excusez-moi d'insister, mais veuillez leur dire que je désire m'entretenir avec eux à propos de leur fils Arthus. Je viens de très loin pour les voir.

- Bien, répondit-il d'un air guindé. Je vais prévenir Madame.

Il fit entrer Miranda dans le hall d'entrée. Il était tel qu'elle avait imaginé la grande église du Doigt de Géorgus. La lumière, qui rentrait par de petits vitraux, jouait avec le marbre gris et les grandes tentures magnifiquement travaillées, semblant donner vie aux animaux brodés, dans un silence uniquement troublé par le bruit de leurs pas. Le majordome la conduisit dans une petite salle d'attente donnant sur le hall. Bien que plus discrète, la salle d'attente laissait une agréable impression d'harmonie bleutée, le tissu des meubles et des tentures et la couleur des murs avaient été admirablement assortis. L'ensemble était si beau que Miranda hésitait à s'asseoir sur le canapé. Lorsqu'elle se décida à s'asseoir juste au bord, elle s'aperçut que le majordome était parti. Poussant un soupir, elle se prépara mentalement à rencontrer les parents d'Arthus.

Une heure passa avant que le majordome ne revienne la chercher, une heure qui lui parut aussi longue que son voyage à bord de l'Ecume Agile. Son imagination l'empêcha de rester calme, jouant et rejouant des scènes de sa rencontre avec les parents d'Arthus. Leur attitude variait au gré de son inquiétude : ils l'accueillaient à bras ouverts, la traitaient comme une simple nourrice pour son enfant en lui donnant une simple petite chambre et un travail de femme de ménage, lui enlevaient son enfant après la naissance ... Le majordome interrompit sa rêverie en toussant poliment et la précéda jusqu'à un boudoir au premier étage.

Rien de ce que Miranda avait vu jusqu'ici dans le manoir ne l'avait préparée à cette pièce. Autant le hall et la salle d'attente avaient été d'une beauté sans pareil, autant cette pièce était saugrenue et agressive. Les couleurs criardes se suivaient sans aucun respect, et la surcharge de bibelots et de décorations empêchait le visiteur d'apprécier la beauté d'un seul d'entre eux, ne laissant qu'une désagréable impression de fouillis. Miranda soupira et s'installa sur un canapé. Elle attendit encore dix minutes avant que deux servantes ne viennent apporter une collation.

- Madame va arriver, dit la plus âgée des deux.

Miranda hocha la tête et se prépara à attendre en se demandant si elle pouvait se servir un verre de jus de fruit sans être impolie. Avant qu'elle ne puisse apporter une réponse à cette question, Madame de Fontange arriva.

La porte s'ouvrit et un petit page accourtu de vêtements grotesques entra, suivi de près par une femme de quarante ans passés. Ses vêtements et son maquillage ne laissaient aucun doute quant à la décoratrice de cette pièce. Miranda se mordit les lèvres pour ne pas sourire tant cette femme était ridicule.

Elle se leva et exécuta une petite révérence. Madame de Fontange hocha la tête, appréciant ce geste. Souriant à sa visiteuse, elle l'invita à s'asseoir d'un geste, signe pour le page de servir un verre à sa maîtresse et à Miranda. Une fois son service terminé, il se plaça debout à côté de la mère d'Arthus.

- Je suis Madame de Fontange. Vous désiriez me voir ?

- Oui. Je m'appelle Miranda.

- Miranda, Miranda ? Miranda de Belmont ?

- Non Madame. Je suis Normalienne et c'est là-bas que j'ai connu...

- Vous êtes quoi ? la coupable la mère d'Arthus.

- Je suis Normalienne, Madame.

- Dehors ! cria Madame de Fontange en se levant précipitamment.

- Mais je...

- DEHORS ! DEHORS ! DEHORS ! Je ne veux pas vous voir.

Miranda se leva pour retenir la mère d'Arthus. Elle devait lui dire, lui expliquer qu'elle avait aimé son fils et qu'elle avait fui la Normalie parce qu'elle n'acceptait pas ce qu'ils avaient fait à Arthus. Elles devraient partager leur douleur au lieu de se quereller. La mère d'Arthus bouillonnait de colère. Tentant le tout pour le tout, Miranda se jeta à l'eau.

- Madame, arrêtez s'il vous plaît ! J'aimais votre fils et j'attends son enfant !

La mère d'Arthus s'arrêta immédiatement de crier mais son calme soudain rappelait celui qui précède la tempête. Elle s'approcha de Miranda et sans lui laisser le temps de réagir, la gifla.

- Petite intrigante, profiter de notre douleur ainsi. Vous devriez avoir honte !

Ce geste étonna tellement Miranda qu'elle se rassit, choquée, une main sur sa joue endolorie. Ce n'est pas ainsi que cette rencontre aurait dû se dérouler. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, la mère d'Arthus était sortie du boudoir. Elle se précipita pour la suivre mais elle buta sur un homme qui lui bloquait le passage dans le couloir. Miranda le regarda, prête à l'invectiver mais cet homme était Arthus, un Arthus plus vieux, plus sec dans le regard, mais Arthus.

- Oh ! Très cher, cria Madame de Fontange. Jetez cette aventurière dehors, et si elle refuse de s'en aller, lâchez les chiens, je vous en supplie ! Tant pis s'ils la mangent !

Puis elle se retourna dans un froufrouement de couleurs discordantes et s'éloigna.

- Vous feriez mieux de partir sans histoire, mademoiselle, dit le père d'Arthus en la toisant.

Sur un geste de sa main, deux serviteurs encadrèrent prestement Miranda et commencèrent à lui prendre chacun un bras. Miranda se dégagea et regarda fièrement le maître de maison.

- Je peux marcher seule, je vous remercie.

Elle dépassa le père d'Arthus d'un pas qu'elle voulait fier et assuré. Juste avant de s'engager dans l'escalier, elle se retourna vers lui.

- Juste une chose ! Quand je vois sa famille, je comprends mieux pourquoi Arthus refusait de m'en parler.

Puis elle dévala les escaliers sans se retourner. Les serviteurs la raccompagnèrent jusqu'à l'entrée du parc. Elle ne cessait de leur lancer un regard assassin qu'ils évitaient de rencontrer. Graziella l'attendait toujours et se leva à la vue de son amie ainsi entourée. Miranda monta silencieusement dans la carriole, suivie par la marchande qui ramena la voiture vers le village où elles s'étaient arrêtées. Miranda ne prononça pas un mot pendant le trajet, les yeux fermés, laissant seulement les larmes couler une à une.

Graziella l'aida à descendre en respectant le silence de son amie. Pas besoin d'explication pour comprendre que cela s'était mal passé. Une fois dans leur chambre, Miranda éclata en sanglots.

- Une aventurière, une intrigante. Voilà ce que je suis pour eux... Ils ne m'ont même pas écoutée. Ils m'ont mise à la porte comme une malpropre... Comme mes parents l'auraient fait s'ils avaient su que j'aimais un déviant...

Miranda poussa un cri de colère, puis s'effondra sur le lit, laissant libre cours à ses larmes. Graziella s'assit près d'elle et la prit dans ses bras, la berçant et lui caressant les cheveux pour l'apaiser. Elle la laissa pleurer jusqu'à ce que la fatigue l'emporte sur la peine.

Le réveil de Miranda fut marqué par l'impression que sa tête allait exploser. Le moindre mouvement lui donnait le tournis. Graziella veillait sur elle et lui fit boire une tisane de mille fleurs.

- Bois ça, c'est un remède souverain pour le mal de tête !

Miranda but la tasse d'une seule traite, et se rendormit immédiatement pour ne se réveiller que le lendemain matin, vidée de toute énergie. Sans Graziella pour la forcer à se lever, et à manger, elle serait sûrement restée prostrée sous les couvertures.

« Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? » furent les premières paroles de Miranda. Elle n'avait pas envisagé une telle réaction des parents d'Arthus. Elle s'était préparée à des débuts difficiles, mais pas à un rejet aussi total. Graziella l'observait, songeuse.

- Je possède une petite maison. Mais comme je suis toujours en voyage, elle est généralement vide. Je pourrais te la louer, contre un entretien et l'assurance que je pourrais toujours m'y arrêter. Le temps que tu te retournes... Miranda ?

Miranda la regardait avec une expression totalement apathique, recommençant à pleurer de plus belle. Graziella lui prit une main.

- Chut ! Calme-toi, tu vas finir par te faire du mal. Pense à ton enfant !

Miranda se mordit les lèvres, et ravala ses sanglots. Elle hocha la tête, et dit dans une supplication :

- Allons chez toi. Je verrais après. Mais emmène-moi loin d'ici s'il te plaît.

Graziella amena Miranda à Briselune, un village au sud-est de la capitale. Une fois sur place, Miranda s'occupa en nettoyant la chaumine qui était restée inoccupée pendant plusieurs mois. La chaumine était simple, mais possédait tout de même deux petites pièces en plus de la pièce principale. Miranda aménagea une des deux pièces pour en faire sa chambre et celle du bébé. Un voisin, qui connaissait Graziella, leur amena un berceau qu'il avait sculpté pour ses enfants désormais adultes. Miranda remercia le paysan avec un sourire qui faisait peine à voir et contrastait avec la jeune femme enjouée et résolue qui avait débarqué sur l'archipel.

Graziella avait décidé de rester, son amie était tellement amorphe qu'elle craignait de la laisser seule. Miranda ne parlait plus, ne bougeait presque plus. Faire le ménage et la cuisine étaient ses seules activités. En dehors de ces quelques moments de vivacité apparente, elle restait assise sur une vieille chaise à bascule, les deux mains posées sur son ventre à penser à ce que seules les déités savent. Peut-être à essayer de ne pas penser. La jeune femme souriante et curieuse avait laissé place à une femme morose. Graziella essayait de l'égayer en lui montrant les vêtements qu'elle avait cousus, achetés ou récupérés pour le bébé. Elle essayait également de faire rire son amie en lui racontant des légendes joyeuses ou en lui contant des anecdotes de son enfance. Miranda se contentait de faire un petit sourire, puis retombait dans le silence.

Miranda perdit les eaux un matin d'été. Graziella se précipita pour aller chercher la sage-femme. La nuit arriva bien avant l'enfant, seul le soleil levant sembla le décider à naître. Miranda était épuisée par l'accouchement.

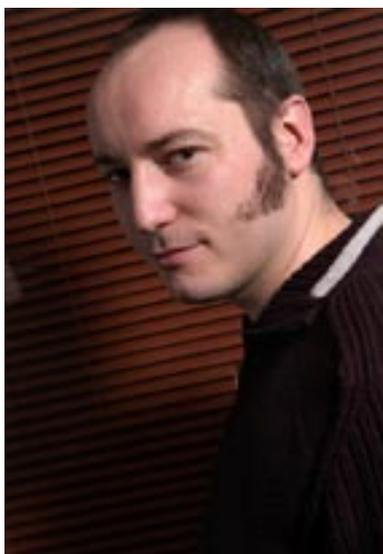
- C'est un garçon, annonça sombrement la sage-femme lorsque l'enfant se mit à crier.

Son ton inquiet affola Miranda qui réclama de voir son fils. La sage-femme lui présenta l'enfant, un petit bonhomme rougeaud qui hurlait, agressé par la lumière du jour. Le garçon avait un pied bot. Miranda tendit les bras, et serra contre elle son enfant, son amour, avec un sourire qui illuminait son visage.

- Cyrille. Mon doux Cyrille. Tu seras la lumière de ma vie.

Graziella regarda la sage-femme qui restait pensive. Visiblement le garçon ne marcherait jamais normalement, mais elle se dit que ce n'était pas si important que ça.

La joie était revenue dans la vie de Miranda.



## L'illustrateur : SEBASTIEN LHOTEL

Sébastien Lhotel a toujours été attiré par les mondes imaginaires et une évidente culture de l'image. Il tombe très tôt dans le jeu de rôle et le dessin. Diplômé en publicité, ses compétences de maquettiste lui ont permis de participer à des magazines associatifs (Vision Ka, dans l'univers de Nephilim). Récemment, il a unis ses 2 passions, délaissant la maquette au profit de l'illustration de jeux de rôles.

## JOËL VERBAUWHEDA

Fantastique

Halloween  
chez Audrey 2

Né en 1974, Joël Verbauwbede commence à dévorer les livres dès l'école primaire. Passionné de romans policiers, fantastiques et de science-fiction, il passera sa jeunesse à écumer les bibliothèques et les bouquinistes. Parallèlement, les films de Bruce Lee développent chez lui une autre passion pour les arts martiaux. Il les pratique et les étudie avec autant d'acharnement qu'il met à compléter sa collection de romans de science-fiction ! A l'université, il réunit ses deux passions en se lançant dans l'écriture de ses premiers textes. S'il s'essaie à différents genres, ses préférences vont au fantastique et à la SF. Il s'oblige à deux impératifs : chaque histoire doit être romantique et un personnage doit porter un nom commençant par J ! Professeur de mathématiques, il obtient une demi-douzaine de prix littéraires pour ses écrits et sa nouvelle « Le secret de l'échiquier » est publiée dans le recueil « Les nouveaux Arsène Lupin ». Une autre nouvelle sera publiée dans Phénix Mag. Son roman de science-fiction « Le pouvoir de Flamen » est disponible par souscription aux éditions du Masque d'Or.

## 1

C'était le 31 octobre. Se promenant seul dans la forêt, Jack s'ennuyait. L'automne ne le déprimait pas tant d'habitude, mais ce soir c'était la nuit d'Halloween. Une occasion de faire la fête.

Il avait bien songé à inviter son amie Audrey, mais il n'avait pas osé. Après ce qui s'était passé l'an dernier, il était certain qu'elle refuserait.

La sonnerie de son téléphone portable le tira de ses réflexions.

- « Allô ? »

- « Jack ? C'est Audrey. »

La voix mélodieuse de son amie lui réchauffa le cœur.

- « Salut Audrey. Comment va ma jolie muse ? »

- « Ta muse, je ne sais pas. » répondit la jeune fille. « Mais moi, ça va, sauf que je m'ennuyais un peu. Tu as prévu quelque chose pour ce soir ? »

- « Heu... J'attends que la lune se lève pour me transformer en panthère, puis je passerai la nuit à rôder dans les rues, dévorant les jolies filles assez inconscientes pour sortir de chez elles le soir d'Halloween ! »

- « Je pensais t'inviter ce soir, mais ce n'est peut-être pas une si bonne idée à la réflexion... »

- « Hé ! Je plaisantais, Audrey ! De toute façon, tu ne risques rien. Je te promets que je ne te mangerais pas. »

- « Mouais... Ce n'est pas très flatteur pour moi. Je suis trop laide pour que tu me dévorent ? »

- « Je pense que je pourrais faire un effort. J'en ai mangé de plus moches ! »

- « Je dois prendre ça comme un compliment ? » demanda Audrey avec un rire amusé.

- « C'était l'idée, oui. Alors, cette soirée d'Halloween ? Tu veux qu'on aille voir un film d'horreur au ciné ? »

- « Non, j'ai loué un DVD. Je t'invite à dîner, puis canapé, pop-corn et télé, rien que toi et moi... »

Poussant un hurlement de loup-garou, Jack signala son accord. Malgré elle, Audrey ne put s'empêcher de rire.

- « Jack, je te rappelle que je n'aime pas les hommes poilus. Tu peux venir vers huit heures, mais je te préviens : si je vois des poils, je ne t'ouvre pas ! »

- « D'accord, Audrey. » s'écria Jack avec enthousiasme. »

Un peu trop d'enthousiasme au gré de son amie qui exigea :

- « Promets-moi que tu ne te transformeras pas non plus quand tu seras chez moi. »

Un silence ennuyé confirma les soupçons de la jeune fille qui insista :

- « Jack ? »

- « C'est promis. » répondit-il, la mort dans l'âme. « Quel est le titre du film ? »

- « L'attaque du monstre gluant... »

## 2

Après avoir coupé la communication, Jack se hâta de rentrer chez lui. Il prit une douche et se rasa soigneusement, réfléchissant au titre du film. Il eut beau fouiller dans sa mémoire, cela ne lui disait rien du tout. Il haussa finalement les épaules. Peu lui importait le film, l'essentiel était de passer une bonne soirée avec son amie Audrey.

Il songea un moment à se déguiser en monstre pour surprendre la jeune fille, mais sa mésaventure de l'an passé(1) l'en dissuada. Il pensa également à prendre son sabre, mais y renonça : Audrey n'apprécierait peut-être pas qu'il apporte une arme aussi dangereuse chez elle. En ouvrant son armoire, son regard tomba sur sa tenue de kung fu et il sourit.

Il mit son tee-shirt noir avec un dragon d'argent, son ample pantalon noir et ses espadrilles. Il attacha sa large ceinture de soie jaune à sa taille, laissant pendre les extrémités le long de sa jambe gauche. En glissant ses saï(2) à sa ceinture, il était confiant : il avait recouvert la pointe de ses tridents d'une fine pellicule d'argent et ne craignait plus les loups-garous ni les autres créatures d'Halloween. Pas même les monstres gluants !

## 3

A huit heures pile, Jack sonnait à la porte du petit appartement d'Audrey. En lui ouvrant, la jeune fille sourit et remarqua :

- « Jack ! Ce n'était pas une soirée costumée ! En plus ton habit japonais n'a rien à voir avec Halloween ! »

- « Mais je ne suis pas déguisé ! » protesta-t-il. « J'aurais pu mettre un costume et une cravate, mais je me sens mieux dans mes vêtements habituels. Et ce n'est pas japonais mais chinois. »

- « Et tes espèces de fourchettes à barbecue, c'est chinois aussi ? Que comptes-tu en faire ? »

1. Note de l'auteur : lire Halloween chez Audrey in Phénix Mag Nouvelles n°3.

2. Note de l'auteur : arme d'Okinawa, sorte de trident de métal formé d'une lame conique encadrée par les deux branches d'une large garde.

- « Non, les saï, c'est japonais. D'Okinawa plus exactement. C'était l'arme de prédilection des anciens maîtres. Avec ça, je pourrai te protéger des monstres d'Halloween. »

Audrey hésita.

- « Jack, si tu lances un de tes machins dans ma télé en regardant le film, je t'étrangle ! »

- « Ne t'en fais pas, Audrey. Pour moi les saï ont surtout une valeur symbolique. Mais après ce que nous avons vécu l'an dernier, j'ai tout de même fait fondre de l'argent sur leurs pointes, juste au cas où... »

Agitant soudain sa main droite devant elle, il murmura :

- « Regarde, je vais te montrer quelque chose... »

Observant la main qu'il lui présentait, Audrey ne vit pas le vif déplacement de son autre main qui lui tendait maintenant un bouquet d'œillets blancs. Les fleurs semblaient avoir surgi de nulle part.

- « Tu fais de la magie ! » s'étonna la jeune fille.

Jack sourit.

- « J'ai de nombreux petits talents. J'avais pensé à me transformer en panthère noire et à tenir le bouquet entre mes crocs, mais j'ai eu peur que tu ne m'ouvres pas. »

Audrey se mit à rire en prenant les œillets et en invitant son ami à entrer.

- « Tu as bien fait de t'abstenir, parce que bouquet de fleurs ou pas, tu serais resté dehors ! »

## 4

Après un excellent dîner, Jack et Audrey s'installèrent au salon. Nora, la chatte de la jeune fille, dormait déjà sur un fauteuil. Les deux jeunes gens s'installèrent sur le canapé avec un grand bol de pop-corn. Audrey tendit une paire de lunettes en carton à son ami qui poussa un sifflement en reconnaissant les filtres rouge et bleu.

- « Ton film d'horreur est en 3D ! Génial ! Si tu as peur, tu peux te serrer contre moi, je te protégerai... »

- « Jack, si c'est toi qui as peur... »

- « Oui ? »

- « ... tu peux fermer les yeux ou te cacher derrière le canapé ! »

Audrey mit le lecteur DVD en marche et éteignit la lampe placée à côté d'elle. Ils mirent leurs lunettes et le titre du film sembla sortir de l'écran pour s'inscrire en relief au milieu du salon.

Au bout d'une dizaine de minutes, Jack comprit que *L'attaque du monstre gluant* était en fait un remake d'un autre film d'horreur.

- « C'est copié sur *Le Blob* ! » protesta-t-il. « Cette espèce de gros chewing-gum rosâtre va grossir au fur et à mesure qu'il dévorera tous les habitants de la ville. »

- « Peut-être, mais reconnais que les effets spéciaux sont superbes ! »

Le jeune homme hocha la tête. Sur l'écran, une fille se dirigeait vers sa salle de bains pour prendre une douche, ignorant que le monstre gluant était entré dans sa maison. Il rampa lentement vers la salle de bains en laissant derrière lui une trace baveuse de limace. Une grosse limace rose de la taille d'un chien – il venait en effet d'en dévorer un, ne laissant que les poils et les os – avec une dizaine de petits yeux jaunes globuleux qui se déplaçaient dans sa masse gélatineuse.

Jack murmura :

- « La fille toute nue qui se fait tuer bêtement en sortant de la douche, c'est vraiment un cliché commun à tous les films d'horreur ! »

Quelques instants plus tard, le film confirmait ses dires : la blonde sortit de la douche, voulut prendre une serviette et marcha malencontreusement sur le monstre gluant qui entreprit de la dévorer.

- « Il faut admettre qu'avec la 3D, c'est génial ! On croirait presque pouvoir la toucher en tendant la main ! »

- « Jack ! Tu me déçois. Les garçons sont vraiment tous les mêmes ! »

- « Hé ! Ne te fâche pas, je parlais de la chose rose, pas de la fille. D'ailleurs elle est beaucoup moins jolie que toi... surtout maintenant ! »

Jack déglutit en voyant le monstre arracher la chair des os de sa victime avec d'écœurants bruits de succion presque couverts par les hurlements de la fille. La scène semblait se dérouler sur le tapis du salon d'Audrey qui pâlit en murmurant :

- « Beurk ! C'est dégoûtant ! Finalement, un film d'horreur en relief, ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça... »

Elle n'ôta pas ses lunettes mais prit le bras de Jack pour se rassurer. Sentant la douce main de son amie sur sa peau, le jeune homme décida alors que c'était le meilleur film qu'il ait vu... après *Titanic* et les six épisodes de *Star Wars*.

Soudain l'image sembla s'être arrêtée. A l'arrière plan, il y avait le squelette parfaitement nettoyé de la fille dans sa salle de bains. La créature n'avait laissé que les os et la longue chevelure blonde. Et devant, semblant fixer les spectateurs de ses yeux méchants, le monstre gluant grossissait lentement...

Voyant le tentacule rosâtre qui s'allongeait dans sa direction, Audrey frissonna et serra davantage le bras de son ami.

- « Jack, j'ai... j'ai peur... Ce n'est pas réel, hein ? Le... blob n'est pas vraiment là ? »

Elle craignait un peu qu'il se moque d'elle, mais Jack répondit d'une voix hésitante, comme pour se rassurer lui-même :

- « Non, ne t'inquiète pas, le blob n'existe pas. Les effets spéciaux de ce film sont impressionnants, c'est vrai. Avec le relief, on y croirait pres... »

Il s'interrompit brutalement, le cœur glacé. En tendant le bras vers le tentacule du monstre, il pensait passer au travers de l'image, mais sa main venait de toucher quelque chose de tiède et de visqueux. Le blob était réellement là, dans le salon d'Audrey !

5

Retirant vivement sa main, Jack poussa un cri de surprise. Il enleva ses lunettes en même temps qu'Audrey et tous deux constatèrent que la créature n'avait rien d'une illusion. Sortie du téléviseur, elle s'était matérialisée sur le tapis et dardait sur eux ses nombreux petits yeux méchants. Nora s'était réveillée et regardait elle aussi la chose avec inquiétude.

Réagissant par réflexe, Jack saisit le saï à sa ceinture, retourna habilement celui de sa main droite pour le prendre par la pointe et s'apprêta à le lancer. Cependant la promesse faite à son amie le retint.

- « Qu'est-ce que tu attends ? » s'alarma Audrey. « Lance-le ! »

- « Mais ta télé... » hésita Jack.

- « Si ce truc ne laisse que mes os comme pour la fille du film, je n'aurais plus besoin de ma télé ! » cria-t-elle au bord de la panique, le tentacule visqueux se rapprochant d'eux en ondulant.

Visant le centre de la télévision d'où sortait le blob, le jeune homme lança son arme avec force. Le saï tournoya, passa au-dessus de la masse rosâtre du monstre gluant pour frapper de sa pointe le centre de l'écran qui implosa. N'étant plus éclairé par le téléviseur, le salon fut alors plongé dans l'obscurité. Jack et Audrey sentirent aussitôt leur angoisse s'accroître.

Saisissant vivement l'interrupteur de sa lampe, Audrey ralluma, constatant avec soulagement que les plombs n'avaient pas sauté. Pour rien au monde elle n'aurait voulu se retrouver dans le noir après avoir vu cette chose.

Malheureusement, si la lumière dissipa les ténèbres, elle révéla également que le cauchemar ne faisait que commencer. Le saï profondément enfoncé dans le téléviseur avait stoppé la croissance du blob, l'implosion l'avait un peu déchiqueté, mais la créature ne semblait pas vraiment affectée. Elle rétractait tranquillement les parties de gelée translucide qui avaient été à moitié arrachées, recouvrant lentement le saï.

- « Incroyable ! » s'exclama Audrey, partagée entre l'horreur et la curiosité. « On dirait qu'il examine ton arme ! »

- « Non. » devina Jack avec inquiétude. « Il est en train de manger la bande de cuir qui entoure la poignée du saï. Et je doute que ça suffise à le rassasier. Peut-être qu'en débranchant la télé et le lecteur DVD... »

Il lança son second saï avec précision. L'une des branches de la garde du trident métallique crocheta les fils. Le saï rebondit sur le mur et arracha les deux prises. Mais cela ne fit qu'éteindre le lecteur DVD. Le monstre gluant était toujours là !

Deux yeux pédonculés se tendirent vers les deux amis. Le blob venait de repérer de la nourriture !

- « Tu t'imaginais vraiment qu'il allait disparaître comme ça ? Maintenant tu n'as plus d'arme ! » fulmina la jeune fille.

- « C'est la seule idée que j'aie eue. De toute façon, mon saï ne lui aurait sans doute pas fait grand mal. Si tu as mieux à me proposer, n'hésite pas ! »

- « Tu prétends être un expert en arts martiaux. C'est le moment de le prouver ! »

Se mettant en garde entre son amie et la chose, Jack grommela :

- « Je peux combattre à mains nues un samouraï armé de son sabre, je peux tenir tête à un tigre et peut-être même vaincre un requin... mais mon maître d'Okinawa ne m'a pas appris comment affronter un gros chewing-gum à la fraise ! A mon avis, il vaut mieux éviter tout contact avec lui. Audrey... »

- « Oui ? »

- « Attrape ton chat ! »

Comme le blob avançait vers eux, Jack lui lança le bol de pop-corn tandis qu'Audrey prenait son chat dans ses bras. Ils reculèrent lentement jusqu'à la porte la plus proche, constatant avec inquiétude que le monstre gluant n'aimait pas le pop-corn. Il devait préférer la viande...

Réfugiés dans la cuisine, les deux amis poussèrent un soupir de soulagement lorsque Jack referma la porte. Il réalisa alors que la seule issue de la pièce était celle donnant sur le salon où se trouvait le blob.

- « Nous sommes pris au piège ! » s'inquiéta Audrey. « J'aurais dû t'entraîner vers la porte d'entrée, je ne comprends pas ce qui m'a pris... »

- « C'est la peur, Audrey. Tu voulais mettre au plus vite une porte entre toi et cette chose. J'ai eu la même réaction que toi. Mais on doit pouvoir sortir par la fenêtre. »

- « Tu peux peut-être sauter du troisième étage sans te blesser, mais moi et Nora, nous ne le pouvons pas ! »

- « Du calme ! Ce monstre n'a pas de pattes. Je ne pense pas qu'il soit capable d'ouvrir la porte. Ça nous laisse un peu de temps pour réfléchir et trouver une idée... »

- « Alors réfléchis vite, Jack. Le blob est en train de passer sous la porte ! »

6

Effectivement une flaque visqueuse rose coulait sous la porte, s'infiltrant dans la cuisine. Saisissant une chaise, le jeune homme tenta d'écraser le blob avec les pieds métalliques, mais il dut abandonner : cela ne ralentissait même pas la progression du monstre.

Il se précipita à la fenêtre, l'ouvrit et se pencha.

- « Tu penses vraiment pouvoir descendre par là ? Tu ne vas pas m'abandonner avec cette chose ? » s'inquiéta Audrey.

- « Non, voyons ! Comment peux-tu imaginer que je fasse une chose pareille ? Il y a quelques prises aux étages inférieurs. Tu vas t'accrocher à mon cou, je pense pouvoir nous faire descendre tous les deux. »

- « Et Nora ? Je ne peux pas laisser mon chat à la merci du monstre ! » s'exclama la jeune fille.

Embarrassé, Jack argumenta :

- « Le blob ne le dévorera peut-être pas. Dans le film, il a laissé les cheveux de la fille. Il ne doit pas aimer les poils. »

- « Il a pourtant bien mangé le chien dans le film ! » protesta Audrey.

- « Oui, mais c'était un caniche tondu. Si tu te rappelles bien, il a d'abord mangé les parties dépourvues de poils. De toute façon, il faut penser aux humains d'abord, Audrey. Ton chat arrivera peut-être à s'en sortir tout seul... »

Tremblante de colère, la jeune fille fixa son ami droit dans les yeux.

- « Va-t'en si tu veux, mais je n'abandonnerai pas mon chat ! »

- « Audrey... »

Jack se tut, ne sachant que dire, d'autant qu'il aurait réagi comme elle. Une lueur venant de derrière lui le fit se retourner vers la fenêtre et il



sourit en voyant la pleine lune émerger des nuages.

- « Heureusement, la lune est toujours pleine pour Halloween. J'ai une idée... »

Comprenant à quoi il faisait allusion, Audrey protesta :

- « Jack ! Tu m'avais promis de ne pas te transformer chez moi ! »

- « Désolé Audrey, j'ai vu la lune. Je ne peux plus empêcher la transformation. »

Déjà ses bras et son visage se couvraient de poils noirs. Il se dépêcha d'enlever ses vêtements et Audrey se tourna vers le blob, serrant son chat dans ses bras. Elle était coincée dans sa cuisine entre deux monstres. Encore une soirée d'Halloween qui promettait !

Un sourd grondement la fit sursauter. Elle se retourna pour voir la panthère noire la fixer de ses yeux brûlants. Terrorisée, Nora planta ses griffes dans sa peau à travers son pull.

- « Jack ! Tu essaies de me faire mourir de peur ? »

La panthère noire baissa la tête d'un air contrit avant de parler d'une voix rauque, en articulant avec difficulté :

- « Excuse-moi, Audrey. Voilà ce qu'on va faire : j'ouvre la porte et je retiens le blob, toi tu en profites pour sortir avec Nora. »

- « Mais... et toi ? »

- « Je pense que mes poils l'empêcheront de me dévorer. Je te rejoindrai, d'accord ? »

- « O.K. » répondit Audrey sans enthousiasme, inquiète pour son ami.

Appuyant ses pattes avant sur la poignée, Jack tenta d'ouvrir la porte de la cuisine. Malheureusement le monstre gluant qui était à moitié en dessous la bloquait.

La porte ayant l'air assez fragile, la panthère noire recula en grondant :

- « Je vais devoir arracher la porte, Audrey. Dès qu'elle est ouverte, tu fonces ! »

Avant que la jeune fille puisse protester, Jack avait bondi, se jetant de tout son poids contre la porte qui fut arrachée de ses gonds. Emportée par son élan, la panthère noire roula dans le salon, se remettant doucement sur ses pattes.

Audrey s'élança à son tour, sautant par-dessus la partie du blob qui dépassait de la porte couchée dans le salon. Elle trébucha alors et tomba en avant, lâchant son chat.

Tandis que Nora s'enfuyait, elle se retourna pour découvrir avec horreur le tentacule rose qui retenait sa jambe.

Un rugissement furieux couvrit son propre cri et elle vit la panthère noire se jeter sur elle. D'un coup de patte aux griffes tranchantes comme des rasoirs, l'animal sectionna le tentacule. Puis il planta ses crocs dans la jambe de son pantalon, arrachant la gelée rosâtre qui l'entravait en même temps qu'un large pan de tissu.

Il recracha la substance du monstre avec dégoût, puis ordonna à la jeune fille :

- « Sauve-toi ! »

Audrey se releva en tremblant et se dirigea vers la porte, mais se retourna pour vérifier que son ami la suivait. Hélas Jack avait des problèmes. Le blob avait lancé plusieurs tentacules qui maintenaient le fauve par les pattes arrière. Malgré ses crocs et ses griffes qui les déchiquetaient, les flagelles de gelée rose repoussaient toujours, le recouvrant peu à peu.

Le contact du monstre gluant brûlait la panthère noire comme de l'acide. Folle de douleur, elle se jeta rageusement sur le blob, tentant de le détruire en dispersant ses morceaux gélatineux.

Pendant un moment, Audrey crut que son ami allait avoir le dessus. Mais les morceaux arrachés au monstre se regroupaient inlassablement pour le reformer et Jack s'épuisait en vain. A moitié recouvert par le fluide rosâtre où nageaient les yeux de la chose, Jack tentait vainement de le décrocher de ses poils en se griffant. Roulant vers le téléviseur, il croisa le regard de la jeune fille et gronda :

- « Va-t'en, Audrey. Je ne pourrai pas le retenir très longtemps ! »

Mais elle le regardait sans bouger, ne pouvant se résoudre à abandonner son ami. Jack sentait le fluide visqueux se glisser entre ses poils pour pouvoir s'attaquer à sa peau. S'il ne trouvait pas une idée très vite, il serait mangé par le blob et Audrey risquait de subir le même sort.

N'ayant plus rien à perdre, il rampa vers le mur en tirant le monstre gluant collé à lui. Il sortit deux des griffes de sa patte avant droite et les enfonça résolument dans la prise électrique.

La douleur de la décharge de 220 V le tétanisa. Il poussa un long gémissement, puis perdit connaissance au moment où les lumières s'éteignaient...

## 7

Se retrouvant plongée dans le noir, Audrey résista à l'impulsion qui la poussait vers son ami. Bouleversée par le cri d'agonie que l'animal avait poussé, elle tentait de distinguer la panthère, mais les nuages avaient de nouveau caché la lune et la faible lueur qui filtrait de l'extérieur par la cuisine était insuffisante. Elle se précipita alors vers le compteur électrique et rétablit le courant.

Elle se rua ensuite dans le salon, constatant avec soulagement que le blob ne recouvrait plus la panthère noire. D'ailleurs elle ne le vit nulle part. La décharge électrique avait dressé tous les poils de Jack, il ne bougeait plus. Pourvu que...

Elle posa sa main tremblante sur le ventre de l'animal, poussant un soupir de soulagement en constatant que le cœur de Jack battait toujours. Mais elle s'aperçut alors qu'il ne respirait plus et que les battements de son cœur s'affaiblissaient peu à peu...

- « Jack... Jack, ne meurs pas... » sanglota-t-elle, les mains dans sa fourrure.

Il n'était pas encore mort puisque son cœur battait. Mais il fallait qu'il respire, sinon... Elle n'allait tout de même pas devoir... D'ailleurs on ne pouvait pas faire du bouche-à-bouche à une panthère, ça ne s'était jamais vu !

La jeune fille souleva la tête du fauve en hésitant. Si elle bouchait les narines d'une main et si elle maintenait la gueule entrouverte, elle pourrait souffler. Mais oserait-elle faire une chose aussi répugnante ? Les crocs avaient vraiment l'air dangereux...

Songeant que Jack s'était électrocuté pour la protéger du blob, elle se décida. Elle ne pouvait pas laisser mourir son ami sans avoir essayé de le sauver. Alors elle commença à souffler de l'air dans la gueule de l'animal. Elle tenta tout d'abord de le faire sans poser ses lèvres sur le museau de la panthère, mais se rendit rapidement compte qu'elle y était obligée.

Surmontant sa répulsion, elle le fit, collant sa bouche au museau humide de l'animal pour insuffler de l'air dans ses poumons, encore et encore...

Au bout d'un long moment, la panthère noire frémit, puis réagit si vite que la jeune fille n'eut pas le temps de bouger : une patte armée de griffes pointues venait de se poser sur sa gorge. Les lèvres collées à la gueule du fauve, elle n'osa pas bouger, levant des yeux affolés sur le regard jaune de Jack. Ses oreilles étaient couchées en arrière, signe de colère chez les félins. S'il ne la reconnaissait pas, si la décharge lui avait fait perdre

sa conscience humaine...

Mais elle sentit les griffes piquant sa peau se rétracter doucement tandis que les oreilles pointues se redressaient. La panthère lui fit un clin d'œil, alors seulement la jeune fille osa décoller ses lèvres de la redoutable gueule.

- « Audrey... » grogna Jack avec difficulté.

- « Jack, ça va ? »

- « Aussi bien qu'une tartine dans un grille-pain ! » plaisanta-t-il en se remettant péniblement sur ses pattes, balançant sa longue queue noire pour garder l'équilibre. « Mais je n'aurais jamais cru ça de toi, Audrey... »

- « Quoi donc ? » demanda-t-elle en rougissant.

- « Que tu profites que je sois évanoui pour embrasser une panthère noire, c'est dégoûtant ! »

Le regard de la jeune fille le transperça comme un rayon laser. Faussement effrayé, il posa sa tête au sol et la cacha sous ses deux pattes avant.

- « Ne me frappe pas, Audrey, je plaisantais ! »

Puis il se redressa et la fixa droit dans les yeux.

- « Merci, Audrey. Je sais ce que je te dois et ce que ça t'a coûté... »

Plus embarrassée encore par son sérieux que par ses plaisanteries, la jeune fille s'inquiéta alors du monstre :

- « Où est passé le blob ? Il est mort ? »

- « Ça métonnerait. » grogna Jack. « Mais en tout cas il n'aime pas l'électricité. Il m'a lâché et doit se cacher dans un coin. »

Avec circonspection, ils fouillèrent l'appartement. Mais le monstre gluant semblait s'être volatilisé. Reniflant avec attention, la panthère noire tentait de le retrouver à l'odeur, mais la décharge qu'elle avait reçue avait perturbé ses sens. Par moments, sa vision devenait floue, et elle heurta plusieurs meubles.

- « Jack, tu ne te sens pas bien ? » s'inquiéta son amie.

Avant de pouvoir lui répondre, l'animal sentit l'odeur de la peur. Elle provenait du fauteuil où s'était réfugié le chat d'Audrey. Mais le blob était invisible. Agitant ses longues moustaches, Jack le repéra enfin : il était collé au plafond, prêt à se laisser tomber sur Nora !

La panthère bondit sur le fauteuil, saisit le chat entre ses crocs et s'écarta juste à temps pour éviter la masse rosâtre. En constatant que la tête de son chat disparaissait dans la gueule du fauve, Audrey s'inquiéta :

- « Nora ! »

Posant délicatement l'animal par terre, Jack la rassura :

- « Elle va bien, ne t'en fais pas. »

Effectivement la chatte était effrayée, sa tête était couverte de la bave du fauve, mais elle n'était pas blessée. La jeune fille la serra affectueusement contre sa poitrine et regarda avec inquiétude le blob se diriger vers eux.

- « Tu as un briquet ? » lui demanda alors Jack.

- « Pas sur moi, tu sais bien que je ne fume pas. Il doit y en avoir un dans la cuisine, mais nous serons pris au piège, et il n'y a plus de porte... »

- « Où est la salle de bains ? » demanda alors la panthère.

Audrey la lui indiqua sans comprendre, notant que le monstre gluant s'était déplacé de manière à leur interdire l'accès au vestibule. Cette chose était assez intelligente pour les bloquer dans l'appartement !

- « Va chercher ton briquet, je te rejoins ! » grogna Jack.

La jeune fille obéit, faisant confiance à son ami qui se dirigeait vers la salle de bains lentement. Comme elle le craignait, le blob la suivit, estimant qu'elle serait plus facile à dévorer que la panthère noire.

Audrey posa son chat sur la table de la cuisine, puis fouilla dans les placards à la recherche de son briquet. Quand elle le trouva et se retourna, le cri de satisfaction qu'elle voulait pousser mourut sur ses lèvres. Le monstre gluant bloquait la porte de la cuisine et s'avavançait lentement, fixant sa proie de ses cinq petits yeux jaunes remplis de méchanceté.

Elle ne pouvait plus sortir et doutait que la flamme de son briquet suffise à effrayer le blob. Pourquoi Jack ne revenait-il pas ? L'avait-il abandonnée pour s'échapper ?

## 8

Voyant que le monstre suivait son amie, la panthère noire fila jusqu'à la salle de bains. Elle eut un peu de mal à ouvrir la porte avec ses pattes, puis perdit du temps à fouiller dans les affaires de toilette d'Audrey. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait : une bombe de déodorant portant le symbole inflammable.

La saisissant entre ses crocs, Jack se hâta de rejoindre son amie dans la cuisine, sautant par-dessus le blob pour lui tendre le cylindre métallique. Audrey le prit avec une moue d'incompréhension.

- « Mon déodorant ? Pourquoi ? Tu trouves que je sens mauvais ? Ou tu veux que j'en asperge le blob ? Tu aurais pu me ramener l'aspirateur, ça aurait été plus utile ! Tu pourrais aussi aller me chercher ma brosse, que je me recoiffe pour être présentable avant de mourir ! »

- « Le gaz qu'il y a dedans est inflammable ! » grogna le fauve. « Sers-t'en comme d'un lance-flammes avec le briquet ! »

- « Ça marche vraiment ? » s'inquiéta Audrey. « Tu es sûr que je ne risque pas de me brûler ? »

- « Je n'en sais rien, je l'ai vu faire dans un vieil épisode de Mac Gyver. Mais nous n'avons pas vraiment le choix... »

Constatant que deux tentacules visqueux se tendaient vers ses chevilles, la jeune fille alluma son briquet et pressa le vaporisateur. Le jet de parfum se transforma en une langue de feu qui brûla les tentacules roses du blob. Audrey avança, et le monstre tenta de fuir vers le salon. Il craignait visiblement le feu.

D'un bond souple, Jack lui bloqua l'issue. Les oreilles couchées en arrière, la fourrure hérissée, la queue battant l'air avec furie, il gronda féroce-ment. Comme il l'espérait, le blob avait assimilé la décharge électrique à la panthère noire et s'écarta du fauve.

Un nouvel essai sur Audrey lui valut une autre giclée de flammes et il grimpa le long de l'évier. La jeune fille poussa un soupir de soulagement. Le monstre gluant passait de l'état de prédateur à celui de proie.

- « Audrey, attention ! Il va s'échapper par les canalisations ! »

En effet le blob commençait déjà à faire couler sa substance rosâtre dans l'évier. La jeune fille utilisa son lance-flammes improvisé, poussant

un cri de triomphe en voyant le monstre s'embraser. Mais une partie coulait déjà dans le tuyau d'évacuation.

Voyant que leur ennemi risquait de s'échapper, Jack planta ses crocs dans le siphon et tira de toute sa force d'animal, les griffes plantées dans le plancher. Le siphon s'arracha, laissant couler de l'eau et de la gélatine rose. Audrey brûla le blob jusqu'à ce qu'elle ait complètement vidé son vaporisateur de déodorant.

Les flammes se reflétaient dans les yeux de la panthère noire qui poussa un rugissement de triomphe. Le blob était vaincu. Audrey se hâta de mouiller une serpillière pour stopper le début d'incendie, les flammes commençant à lécher les placards.

Du monstre gluant, il ne restait plus qu'un petit tas brunâtre inerte. En le reniflant avec dégoût, la panthère assura :

- « C'est mort. Nous sommes débarrassés de ce chewing-gum à la fraise, et je n'ai même pas pu y goûter ! »

- « Ce n'est pas que je manque d'humour, Jack, mais regarde dans quel état est ma maison ! Mes vêtements empestent le déodorant et le brûlé.

Quant à mes cheveux... »

Elle poussa un cri horrifié en contemplant son reflet dans la vitre de la fenêtre. Jack la consola :

- « Tu n'auras qu'à prendre une douche et laver tes vêtements. Pour l'accroc que j'ai fait à ton pantalon, tu dois pouvoir le recoudre, sinon je t'en achèterai un autre. Mais de toute façon, même sale et décoiffée, tu restes très jolie. Regarde un peu ma fourrure ! Elle est tout ébouriffée et elle est couverte de la bave visqueuse et nauséabonde du monstre. Je n'ose même pas me nettoyer avec ma langue de peur de m'empoisonner ! »

Une lueur amusée pétilla dans les yeux de la jeune fille.

- « Jack... »

- « Audrey, je n'aime pas du tout ton regard... »

- « Viens dans la salle de bains, je vais te laver ! »

Le fauve déglutit.

- « N'y pense même pas ! Je n'aime pas l'eau... »

Mais la jeune fille fut inflexible et le traîna presque de force jusqu'à la baignoire.

Dans la cuisine restée vide, un faible mouvement agita le tuyau d'écoulement arraché. A l'intérieur, de la gélatine rose où nageaient trois petits yeux jaunes coulait lentement dans la tuyauterie...

## 9

Dans la baignoire d'Audrey, Jack gémissait tandis que son amie savonnait consciencieusement sa fourrure.

- « J'ai du savon dans les yeux. Ça pique ! » se plaignit-il.

Rinçant la panthère avec la pomme de la douche, elle s'attira de nouveaux reproches :

- « Tu m'as mis de l'eau dans les oreilles ! Et vas-y doucement avec ma queue, les vertèbres sont fragiles ! Je t'ai pourtant dit que je détestais l'eau ! »

Excédée, la jeune fille appuya ses deux mains sur la tête du fauve, l'enfonçant dans l'eau savonneuse pour le faire taire.

- « Gloub ! Je me plaindrai à la SPA ! »

Quand elle passa à la brosse et au sèche-cheveux pour sécher et broser sa fourrure, elle s'attendait à de nouvelles doléances, mais Jack resta silencieux. Elle s'inquiéta :

- « Ça va, Jack ? Le bruit du sèche-cheveux n'est pas douloureux pour tes oreilles sensibles ? »

- « Un peu, mais la brosse, c'est plutôt agréable. »

Il se mit à ronronner tandis que la jeune fille lustrait son pelage, admirant les taches noires sur fond noir qu'on ne peut distinguer que de près. A moitié endormi, le fauve protesta cependant quand elle lui attacha un ruban de soie rose autour du cou :

- « Hé ! Ça va pas ? Je suis un redoutable fauve, comment veux-tu que j'aie l'air crédible avec ce truc autour du cou ? »

Audrey haussa les épaules.

- « Moi, je te trouve très mignon comme ça... »

Jack grommela pour la forme. Il se retint d'arracher le ruban avec ses griffes pour ne pas peiner son amie. Elle le poussa alors hors de la salle de bains en disant :

- « A mon tour de prendre un bain. Et je te défends de regarder par le trou de la serrure ! »

- « Pour qui me prends-tu ? » rétorqua la panthère noire d'un air outragé. « Ta peau sans poils ne m'attire pas du tout ! »

Il se dirigeait vers le canapé avec manifestement l'intention de s'y allonger quand la jeune fille le rappela :

- « Jack... tu pourrais rester près de la porte ? Après ce que j'ai vu dans le film, j'ai un peu peur... »

La panthère se mit alors devant la porte et s'assit sur son arrière-train, la regardant avec une expression angélique.

- « Je te protégerais plus efficacement si je me couchais au pied de la baignoire... »

- « Jack... »

- « Oui ? »

- « N'y pense même pas ! »

Elle ferma la porte et tira le verrou, puis se déshabilla et prit une douche chaude avant de s'allonger voluptueusement dans la baignoire en fermant les yeux. Elle comptait se détendre ainsi pendant une bonne demi-heure, mais réalisa soudain que le niveau d'eau baissait. Elle récupéra la bonde, essayant de comprendre comment elle avait pu s'enlever.

Sentant une chaleur inhabituelle sur sa poitrine, elle se redressa en baissant les yeux, croisant avec horreur le regard de deux yeux jaunes, petits et ronds, luisants de méchanceté, flottant dans la gelée rosâtre qui commençait à s'enrouler autour de son corps...

## 10

Le hurlement d'Audrey alerta Jack. Il tenta d'ouvrir la porte, mais le verrou était mis. Il recula pour prendre son élan et bondit, percutant la porte de tout son poids.

Le verrou céda avec un craquement et la panthère noire entra dans la salle de bains. Jack constata avec horreur que son amie tentait vaine-

ment d'ôter le monstre gluant qui lui couvrait la poitrine, ne faisant qu'étaler davantage la substance visqueuse sur sa peau.

Il se jeta sur la jeune fille, la faisant tomber à la renverse dans la baignoire qui se vidait rapidement.

Audrey s'était cogné la tête contre le rebord de la baignoire. A moitié assommée, elle sentit le doux contact de la fourrure de l'animal sur sa peau nue, puis les griffes et les crocs qui lui raclaient la poitrine. Lorsque la panthère se mit à la lécher de sa langue râpeuse, elle frissonna de dégoût et voulut la repousser mais n'en eut pas la force et se mit à pleurer.

Après quelques minutes, elle reprit ses esprits et voulut se relever. Elle constata alors que la panthère noire était toujours allongée sur elle, haletante, sa gueule posée sur sa poitrine.

- « Jack ! Qu'est-ce que tu m'as fait ? Où est le blob ? »

Le fauve voulut se relever mais retomba lourdement sur la jeune fille. Levant vers elle un regard vitreux, il murmura d'une voix éteinte :

- « Je n'avais pas d'autre moyen de l'enlever de ton corps... J'ai... mangé le blob ! »

## 11

Repoussant la panthère noire, Audrey se releva avec difficulté. Elle eut un réflexe pour cacher sa nudité puis réalisa que son ami était trop mal en point pour y prêter attention. Lui soulevant la tête, elle s'écria :

- « Jack ! Recrache cette saleté tout de suite ! »

L'animal secoua faiblement la tête.

- « Pas question. Tu n'as plus de lance-flammes. Je ne dois pas libérer le blob. Ton réfrigérateur... »

- « Quoi ? » s'étonna Audrey, craignant que son ami se mette à délirer.

- « Le blob est liquide, comme le méchant de *Terminator 2*. Si on ne peut pas le brûler, il faut le geler. A l'arrière de ton frigo, il y a un réservoir de fréon. Démonte-le et sers-t'en pour geler le monstre quand je le recracherai. »

- « Laisse-moi deviner, tu as vu faire ça dans *Mac Gyver* ? »

Jack grimaça un sourire.

- « Oui. Je... je ne me suis jamais senti aussi malade. Avec cette chose dans l'estomac, je joue à quel monstre réussira à digérer l'autre. Dépêche-toi, je crois que le blob est en train de gagner... »

La jeune fille courut à la cuisine, débrancha le réfrigérateur et entreprit de le démonter avec un tournevis. Elle trouva le réservoir de fréon et l'arracha, l'enveloppant dans des torchons pour se protéger du froid.

Elle rejoignit son ami qui respirait avec peine en bavant abondamment.

- « Jack ! Recrache-le ! J'ai le fréon ! »

- « Je... je n'y arrive pas... » haleta le fauve à bout de forces.

Audrey souleva alors la tête de la panthère noire et lui ouvrit résolument la gueule pour lui plonger deux doigts dans la gorge. Secoué d'un haut-le-cœur, Jack se mit à vomir, recrachant le monstre gluant. Une grande partie de sa substance ayant brûlé dans la cuisine, la boule rosâtre était maintenant plus petite que son chat, mais la jeune fille la savait encore dangereuse.

Elle se hâta de redresser le tuyau du réservoir qu'elle avait tordu, libérant le fréon qui recouvrit rapidement le blob d'une pellicule blanche qui se solidifiait peu à peu au contact de l'air. La créature tenta de fuir, mais le froid ralentissait ses mouvements et elle finit par s'immobiliser, complètement gelée.

Audrey se permit un soupir de soulagement. Le monstre gluant était neutralisé, au moins pour un moment. En revanche l'état de la panthère noire semblait préoccupant. La jeune fille mit rapidement son peignoir de bain et se pencha sur Jack. L'animal remua faiblement la queue en la reconnaissant.

- « Dommage, je te préférerais sans le peignoir... »

- « Obsédé ! Et moi qui m'inquiète pour toi ! »

- « Ça a marché ? » demanda Jack en tentant de se relever.

Mais ses pattes se dérobaient et il sécroula à nouveau.

- « Oui, il est gelé. Mais toi, ça va aller ? »

- « Je survivrai, mais détruis-le, Audrey. Je n'ai pas envie de recommencer à me battre contre ce machin rose. Je suis trop fatigué... »

La jeune fille enveloppa le blob gelé dans des torchons et l'emporta dans la cuisine. Elle songea un instant à le mettre dans le compartiment congélateur de son frigo, puis réalisa que celui-ci ne marchait plus. Il faudrait le brûler, mais sans qu'il puisse s'échapper...

Son regard tomba sur le four à micro-ondes, et elle sourit largement. Le monstre gluant était juste de la bonne taille. Elle mit le minuteur au maximum et regarda avec intérêt à travers la vitre. Sitôt décongelée, la masse rosâtre visqueuse commença à s'agiter avec frénésie, cherchant à sortir du four. Des flammes s'élevèrent du blob qui devint marron, puis noir, avant d'exploser, arrachant la porte du four.

Audrey s'approcha avec méfiance, débrancha le four et examina les résidus gluants avec une cuillère en bois. Mais la chose était bien morte. Ils avaient gagné !

Elle se précipita alors dans la salle de bains pour s'occuper de Jack.

## 12

Non sans mal, Audrey porta la panthère noire dans sa chambre et l'allongea sur son lit. Les larmes aux yeux, elle caressa doucement l'animal en murmurant :

- « Le blob est mort, Jack. Je vais appeler un vétérinaire, on te soignera. »

Elle voulut se lever, mais Jack la retint en plantant ses griffes dans son peignoir.

- « Non, Audrey. Ce n'est pas la peine, je vais mieux. Je suis simplement épuisé. »

- « Ce que tu as fait était complètement dingue, Jack. Tu aurais pu mourir en mangeant ce monstre. »

- « Oui, mais toi, tu as osé mettre ta main dans ma gueule pour me faire vomir. J'aurais pu te sectionner le poignet, Audrey... »

- « Mais ce n'est pas arrivé et nous nous en sommes sortis tous les deux. Je vais t'enlever ce ruban rose, ça doit t'ennuyer. »

- « Non, laisse-le, il ne me gêne pas. Mais ne va pas t'imaginer que j'accepterais de porter un collier avec une clochette ! »  
 La jeune fille sourit.  
 - « Je vais te laisser dormir, Jack. »  
 - « Non, Audrey. Reste, s'il te plaît. »  
 - « Mais demain matin, quand tu seras redevenu un garçon, tu seras tout nu. Ce ne serait pas convenable que je dorme dans la même chambre que toi. »  
 - « Ah... Et embrasser une panthère et te faire lécher quand tu étais toute nue dans ta baignoire, ça ne te gênait pas ? »  
 La jeune fille rougit violemment et foudroya l'animal du regard.  
 - « Jack, tu sais que ta peau ferait un magnifique couvre-lit ? »  
 La panthère noire déglutit et baissa la tête.  
 - « Excuse-moi, Audrey. Je... j'ai simplement peur de dormir tout seul. Dans les films d'horreur, le monstre revient toujours, même quand on le croit mort. »  
 Se levant avec un sourire moqueur, la jeune fille borda les couvertures sur son ami animal et lui fit un clin d'œil.  
 - « Si le blob revient pour te manger, appelle au secours, je viendrai peut-être te sauver ! »  
 Audrey prit son pyjama et alla dans le salon avec l'intention de dormir dans le canapé. Elle ôta son peignoir, mit son pyjama, éteignit la lumière et se coucha. Mais sitôt qu'elle ferma les yeux, elle revit le monstre gluant sur sa poitrine et se releva aussitôt pour rallumer la lumière, le cœur battant.  
 Prenant une couverture, elle retourna dans sa chambre et s'allongea à côté du fauve, par-dessus le couvre-lit. Sous son regard moqueur, elle maugréa :  
 - « D'accord, j'ai peur de faire des cauchemars moi aussi. Mais c'est mon lit, alors si tu fais la moindre remarque, tu dors par terre ! »  
 - « Finalement, cette soirée d'Halloween était plus réussie que l'année dernière. Cette fois, ta maison n'est pas pleine de sang et de cadavres ! »  
 - « Ah bon, tu trouves ! Tu as lancé un de tes saï dans ma télé alors que je te l'avais interdit, tu as arraché deux portes et le siphon de mon évier, mon frigo et mon four à micro-ondes sont foutus, il y a eu un incendie dans ma cuisine, il y a de la bave de monstre plein mes tapis et jusqu'au plafond du salon, tu nous as à moitié mangés moi et mon chat, tu as déchiré mon pantalon, tu installes ta grande carcasse poilue dans mon lit et je n'ai plus de déodorant ! »  
 Si tu trouves que la soirée était réussie, l'année prochaine, ce sera chez toi que nous fêterons Halloween ! »  
 Jack la regarda de ses yeux jaunes de fauve et lui fit un clin d'œil.  
 - « C'est promis, Audrey. L'année prochaine, c'est moi qui t'invite ! »  
 En regardant le nœud rose attaché au cou de la panthère noire allongée sur le flanc sous les couvertures, Audrey songea qu'elle avait vraiment l'air ridicule avec ce ruban. Pourtant Jack l'avait gardé pour lui faire plaisir. Poussant un soupir, elle se pencha sur lui et l'embrassa sur le museau.  
 - « Bonne nuit, gros chat. »  
 Avant qu'elle puisse l'en empêcher, la panthère lui lécha la joue et grogna :  
 - « Bonne nuit, Audrey. »  
 Essuyant la bave de sa joue avec sa couverture, la jeune fille grommela :  
 - « Jack, si tu me refais ça, je te garde chez moi jusqu'à ce que tu aies tout remis en état dans mon appartement ! »  
 La seconde suivante, l'animal lui léchait de nouveau le visage. Malgré elle, Audrey ne put s'empêcher de sourire...

## 13

Jack et Audrey dormaient depuis longtemps quand un refoulement fit remonter une eau sale et nauséabonde dans la baignoire de la salle de bains. Une mouche tourna un moment au-dessus d'une tache rosâtre, puis se posa dessus. Malgré ses battements d'ailes désespérés, elle s'enfonça dans le fluide visqueux où émergeait un petit œil jaune.

Le monstre gluant ne faisait plus que quelques centimètres de diamètre, mais sa faim n'en était que plus intense. Ayant digéré la mouche, il se glissa à nouveau dans le trou d'évacuation de la baignoire et se perdit dans les profondeurs des canalisations.

Mais il reviendrait... et il se vengerait !

*Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «La Gare qui n'existait pas» in n°2, «Halloween chez Audrey» in n°3.*

## L'illustratrice : ANNICK de CLERCQ



J'ai fait mes études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique.

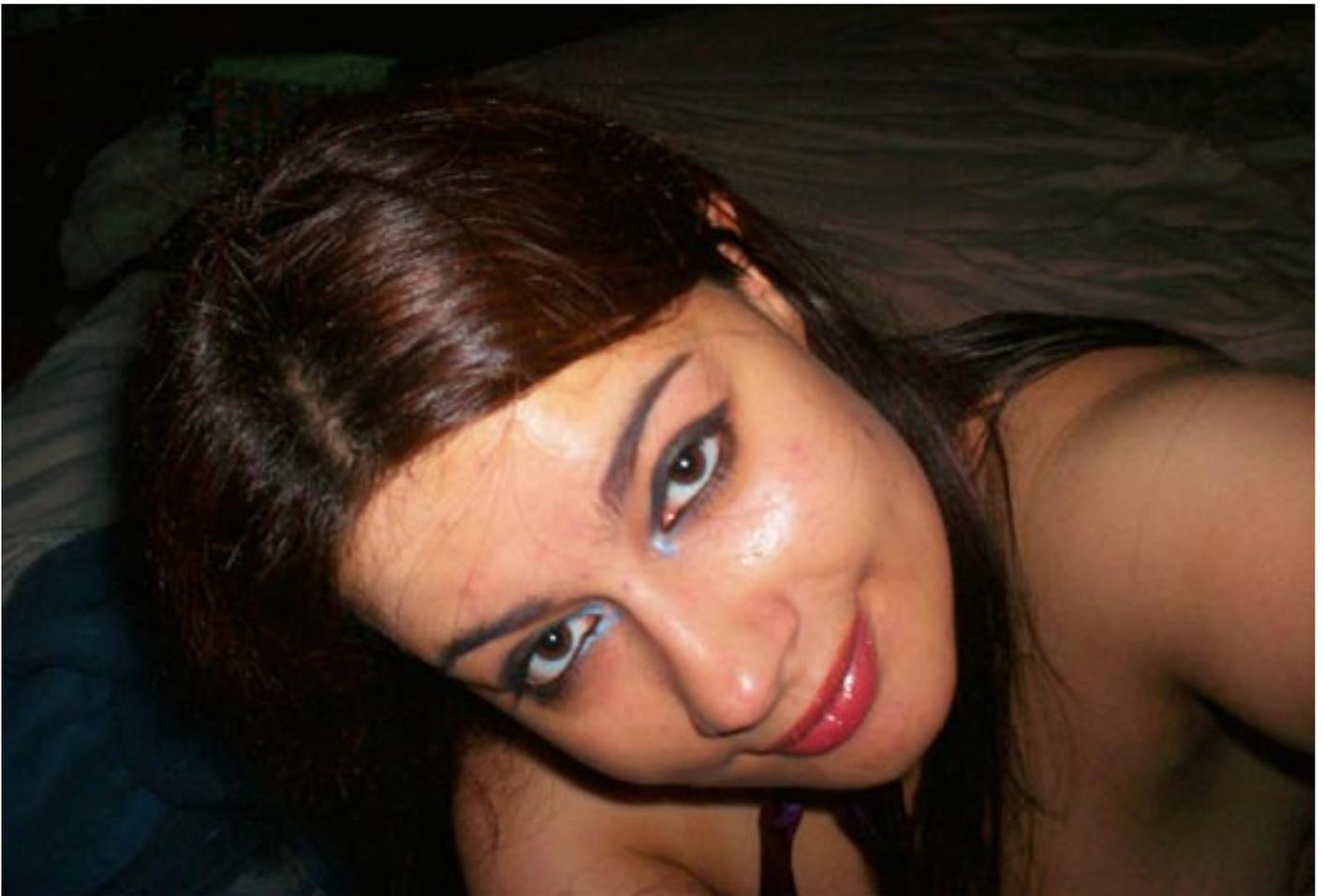
En fait, je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi l'illustration, c'est venu naturellement, j'ai toujours dessiné et petit à petit je me suis de plus en plus orientée dans ce sens, ça m'a paru logique.

J'ai participé à quelques expos et depuis quelques années, je suis régulièrement publiée dans le magazine Khimaira. J'ai participé et participe à divers projets allant de l'illustration de livres à celle de jeux vidéo, en passant par le fanzinat pour lequel je fais aussi bien du dessin que des articles et de la mise en page. Je fais aussi du webdesign à l'occasion.

# VIRGINIA SCHILLI

Fantastique

## Bilirubine



*Virginia est née en 1984 à Woippy (France). Titulaire d'une Licence d'Anglais et étudiante en Master de Traduction littéraire, elle est passionnée par l'univers fantastique depuis l'âge de quatorze ans. Son premier roman, Par le Sang du Démon, une réécriture gothique et charnelle du mythe du vampire, est paru en février 2006 aux Editions Nuit d'Avril. La suite de ce conte autoproclamé "glam'gore" s'intitule Délivre-nous du Mal est sorti tout récemment chez le même éditeur. Parallèlement, Virginia a fait paraître quelques nouvelles fantastiques dans les numéros 4, 5 et 6 (à venir) de la revue La Salamandre. Au menu de ses projets figurent un recueil de nouvelles, une épopée dark fantasy, un steampunk et un troisième volume des infortunes du vampire Anders Sorsele.*

*Son site : <http://thewreckageofmysoul.free.fr>*

« In my broken sleep  
The scars they cut so deep  
Please ease my burden  
Please ease my pain »  
Anathema, " Sleepless ".

*Encore une autre rave party entre jeunes, de cette génération aisée et désœuvrée, où Bilirubine, vingt ans, perdait consciemment son temps et ses neurones. Bien sûr que Bilirubine n'était pas le prénom usuel de cette jolie brune aux yeux bleus, fille de médecins biens sous tous rapports. Parmi la bande de ses amis, de ses compagnons de biture, on l'avait surnommée ainsi en raison du nombre impressionnant de fois où pareille « fête » s'était achevée pour elle par un séjour prolongé dans les toilettes. Sans compter le record au moins aussi important des occasions en lesquelles elle s'était délestée de son fiel alcoolisé sur une table, de la moquette ou même un tee-shirt qui avait eu le malheur de lui faire face au moment fatidique.*

En cette fin de nuit sans grand relief, parmi une foule hétéroclite qui n'avait de point commun avec elle que le sybaritisme qui l'animait, Bilirubine faisait de nouveau honneur à son surnom. Elle accourait malgré son mal de tête jusqu'à la porte graisseuse et défoncée, en évitant du mieux qu'elle pouvait les collisions avec des corps crasseux. Toutes les carcasses étaient en équilibre précaire. Le sol lui faisait l'effet de gondoler, comme ces attractions de fêtes foraines à deux sous, augmentant le caractère périlleux de l'entreprise. Mais elle était encore assez lucide pour pouvoir se convaincre que cela n'était qu'une illusion. Le contact de ses jambes contre le plancher était tour à tour rude ou imperceptible, ce qui, ajouté aux crampes qui la tenaillaient, lui donna l'impression inquiétante d'évoluer en plein cauchemar. En était-elle si loin d'ailleurs, dans cette semi-réalité qui carburait à l'acide ?

En jeune fille parfois capable d'une étonnante clairvoyance, Bilirubine ne s'était jamais leurrée sur son destin. Au cours de ces derniers mois, elle avait même souvent fait le rêve de sa propre mort. Et le plus étrange, c'est qu'elle n'en avait éprouvé ni frayeur, ni affliction. Alors à présent que cela tournait effectivement pire qu'à l'accoutumée, elle ne céderait pas à la panique. Il lui restait au moins une certaine force de caractère face au sort qu'elle avait provoqué.

Quand elle arriva enfin à la porte battante et qu'elle poussa son revêtement collant, la lueur crue des néons lui transperça les pupilles et l'immobilisa à la manière d'une bonne gifle. La jeune femme se mit à chanceler sur ses talons aiguilles qui la meurtrissaient sans qu'elle y soit sensible. Bilirubine resta un moment hébétée dans le passage, oubliant l'urgence pour laquelle elle avait pénétré en ces lieux de décadence ostentatoire.

Assez incroyablement, tout lui indiquait qu'elle venait de mettre les pieds en Enfer, tant la pièce exsudait la crasse et le sordide dans sa plus pure représentation. Et dire qu'elle avait fait diverses choses ici, sans jamais se rendre compte de la saleté de l'endroit !

Le carrelage n'avait assurément jamais vu une serpillière, aussi bien au sol que sur les murs. L'odeur d'urine et de vomis était si puissante qu'elle la prit à la gorge, lui coupant la respiration comme l'aurait fait un coup de pied dans l'estomac. Puis, elle fut interrompue dans le flot de sa consternation et bousculée sans ambages par quelqu'un de pressé. La jeune fille fut alors bien obligée d'emplir ses poumons de cet air vicié, lourd de tous les miasmes. La musique tonitruante revint faire vibrer son pauvre crâne avec encore plus de force malsaine, elle en était sûre. La nausée ne tarda pas non plus à l'assaillir, à se rappeler à elle au moyen d'une crampe abdominale qui brisa en deux son corps svelte.

Bilirubine passa les quelques lavabos crasseux en s'appuyant sur la porcelaine maculée, d'une démarche de prostituée malmenée. Elle était à la recherche d'une denrée rare, de cabinets qui ne seraient pas déjà occupés par des gens en plein coit sauvage. Elle les maudit au passage pour ne pas faire cela ailleurs. Le dernier emplacement fut le bon. Heureusement, car ses jambes ne la porteraient pas plus loin, jugea-t-elle tout en ouvrant la porte à la volée, d'un coup d'épaule.

À la vue du carrelage gris badigeonné d'excréments et de la cuvette remplie d'eau sale où baignait un préservatif usagé, tel un poisson mort pris dans une flaque de pétrole brut, elle sentit son abdomen se contracter douloureusement. C'était comme accoucher par le haut de tous les poisons que la fétarde invétérée ingérait avec complaisance. Cela devenait toujours plus éprouvant et malgré tout, aucune prise de conscience ne l'empêchait de recommencer plus d'un soir sur deux, désormais.

Alors que les bruits de la célébration sans joie continuaient, Bilirubine eut juste le temps de tendre le bras par derrière elle pour fermer le loquet sur sa misère intime. Elle se pencha en urgence au-dessus du réceptacle nauséabond et sentit remonter le long de son œsophage le flot de gerbe amère qui la taraudait tant. Le liquide brûla au passage ses organes à la manière d'une langue de feu.

Tandis qu'elle vomissait tripes et boyaux, la jeune fille n'essayait même pas de réprimer ses râles d'agonie. La musique hypnotique sur laquelle elle se balançait dans une attitude aguicheuse, quelques minutes auparavant, était encore étourdissante malgré les cloisons. Ajoutés à ce tumulte, les grognements porcins et les insultes emplissaient ces lieux glauques d'un vacarme qui rendait ses plaintes solitaires inaudibles. Elle avait beau être entourée de dizaines de personnes, dont plusieurs qui se prétendaient des amis, Bilirubine savait que sa disparition ce soir même n'aurait pas alerté un chat.

Par trois fois, elle rendit de longs jets de bouillie putride et rougeâtre, qui allèrent éclabousser les WC ainsi que la cabine exigüe dans ses plus petits recoins. Quand elle eut fini, c'est en proie à des vertiges et des sueurs froides de la mort qu'elle tomba à genoux devant la cuvette infecte. Indifférente à l'insalubrité de l'endroit, elle s'écrouta en position assise contre la porte couverte de messages douteux. Ses bras tombèrent à ses côtés. Son cœur battait plus vite car, avant de s'éfondrer sur son séant, il lui était nettement apparu que des filaments rouge vif striaient les écoulements grumeaux qu'elle venait de rendre. Le goût métallique et pimenté qui s'ajoutait à celui de la bile lui confirmait que quelque-chose, cette fois, tournait encore moins rond que d'habitude.

Sa tête tournait tant qu'elle ferma les yeux, impuissante, et pria pour pouvoir se reposer ne serait-ce qu'une poignée de minutes, à même le sol aux joints moisissés, couvert de déjections, de sperme et de poussière d'ange. Ainsi, c'était à partir de ce soir que prenait effet ce ticket pour les Limbes ? Un aller-simple pour le Parc à Os, gratuit pour ceux qui, comme elle, étaient devenus de bons consommateurs de substances prohibées ! pensa Bilirubine. Elle ressentait non tant de l'appréhension qu'un certain étonnement. Elle attendait la suite.

Cependant ses muscles avaient été drainés de toute étincelle d'énergie et des douleurs comme des décharges électriques secouaient son corps amorphe. Laminée, elle se laissa glisser dans l'inconscience avec la félicité du martyr sentant approcher la délivrance. Ses suppliques avaient-elles été entendues, elle, pourtant une impie ayant craché sur toute forme de croyance et qui s'était toujours ri de la foi des autres ?

Il n'y avait jamais eu aucun démon grimaçant à ses côtés pour la tenter. Pas plus qu'elle n'avait un jour fait la rencontre d'un dangereux Prométhée aux allures de dandy torturé. Le seul moteur de son autodestruction avait été l'indifférence de ses propres parents, ces gens si biens ! Leurs « super boulots », leurs agendas blindés contre toute vie de famille traditionnelle, leurs vies parfaites, quoi ! Excluant totalement le mal-être d'une

filles forcément aussi parfaite et sans préoccupations d'aucune sorte.

\*  
\* \*

Lorsque Bilirubine revint à l'orée de la conscience, son corps n'était plus qu'un foyer de souffrance. Il n'avait pas profité de ce repos, bien précieuse il était vrai. Il lui fallut d'abord un temps considérable pour parvenir à ouvrir les paupières. Elles étaient encore scellées par des larmes séchées qu'elle ne se rappelait pas avoir pleurées.

La moindre parcelle de son corps était un brasier glacial où son âme ne trouvait nul soulagement. La raveuse aguerrie qu'était Bilirubine avait déjà connu des bad trips, mais ce qui lui arrivait à présent dépassait en intensité tout ce qu'elle avait pu expérimenter. Elle s'aperçut graduellement que les sons étouffés provenant de la salle avaient disparu. La musique avait cessé, ou plutôt la cacophonie dont elle s'enivrait encore avec un mépris évident pour le bon goût quelques instants auparavant. Cela la frappa et l'aïda à reprendre pied dans la réalité, lasse de végéter dans une torpeur bourbeuse.

Était-il possible qu'elle soit restée inconsciente assez longtemps pour que la boîte ait fermé ses portes, effrayée par l'aube ? N'y avait-il personne dans ce bouge fréquenté par la lie de la société pour vérifier que les lieux étaient bien déserts avant la fermeture ? Elle avait peine à croire que l'on puisse faire preuve d'une telle indifférence, mais à voir dans quel état d'insalubrité et de délabrement ils faisaient évoluer leur établissement, les gérants devaient encore moins se préoccuper de la faune qui le hantait. Mais ses amis, où étaient-ils donc passés ? La panique la submergea pour la première fois.

Toujours dans le brouillard, elle fut soudainement prise d'une impérieuse envie de pleurer. Quel besoin avait-elle de prendre toutes ces substances qui la rongeaient et lui faisaient perdre le peu d'ancrage qu'elle avait dans la vie réelle ? Pourquoi avoir perdu toutes ces heures dans des lieux aussi mal famés que celui-ci, à mêler sa sueur et son mal-être à d'autres âmes débiles en mal d'un but dans la vie ? Voilà qu'à présent elle se trouvait seule, entre la vie et la mort, dans les cabinets putrides d'une sordide boîte de nuit, à un âge où d'autres sortent à peine de l'Université. La révolte solitaire qu'elle avait menée depuis des mois contre l'embourgeoisement de ses parents n'avait abouti à rien. La seule personne que ce comportement avait changée, c'était elle. Bilirubine avait troqué son véritable prénom contre ce sobriquet. Et au final, c'était bien ainsi qu'elle allait finir, à crever dans sa gerbe. Elle s'était creusé une belle tombe, large et profonde ! La jeune fille ne verrait jamais si son trépas les ferait enfin sortir de leur bulle de perfection, ces vieux schnoques. Pas grave. Qu'importe leur sort !

Elle ne sentait plus rien. Son corps était tellement insensible qu'elle aurait aussi bien pu être devenue une âme errante. Rien ne lui donnait d'ailleurs l'assurance que ça n'était pas déjà le cas. Il ne s'agissait que d'une espérance.

Il lui fallut encore un bon moment pour remarquer que son crâne ne reposait plus à la verticale contre la porte gravée de messages obscènes. Avait-elle glissé ? Elle sentait contre sa nuque le contact froid et encore plus dur du carrelage et un frisson de dégoût la parcourut. Ses cheveux poisseux étaient collés contre son visage. Comme elle voulait trouver la volonté de s'en aller de ce cloaque ! Elle ne s'y était sûrement pas pris de la meilleure manière pour faire passer son message de rébellion. A présent que Bilirubine en prenait conscience, il était un peu trop tard pour faire marche arrière. Juste assez pour marquer son visage livide d'un sourire ironique. Au moins aurait-elle droit à savoir ses photos d'enfance exposées sur le manteau de la cheminée. Un ruban noir dans le coin du cadre.

Avec une lenteur abyssale, elle remua laborieusement des bras pour trouver le mur sur lequel s'appuyer. Une douleur latente se réveilla un peu partout en elle quand elle entreprit de se redresser. Les os de son bassin craquèrent les uns à la suite des autres alors qu'elle parvenait enfin à atteindre une position assise. Elle ne s'entendait pas, mais la fêtarde repentie supposait qu'elle devait être en train d'ahaner et de geindre comme une âme damnée. Exténuée et répugnée par les odeurs qui l'assaillaient de nouveau, elle accueillit avec un soulagement prématuré le retour de sa vue.

Devant elle, pauvre loque en décomposition, se trouvaient les horribles portes en PVC d'un vert bouteille douteux. Toutes ouvertes. A l'évidence, tout le monde était parti, les exhibis, les ivrognes, les gens qui avaient simplement envie de pisser et les junkies plus chanceux qu'elle, pour cette nuit encore. Les néons au-dessus d'elle clignotèrent ensemble à plusieurs reprises, comme dans ces films d'horreur pour adolescents. Cette horrible pièce fut brièvement plongée dans les ténèbres. Paniquée, Bilirubine pria n'importe quelle déité au hasard pour ne pas se retrouver dans le noir, pour couronner le tout. La lueur blafarde se rétablit heureusement et elle se demanda soudain comment son corps apathique pouvait se retrouver sur le sol à côté d'un lavabo bouché. Elle était pourtant persuadée d'avoir perdu connaissance dans une des cabines. Elle n'aimait pas le tour que prenaient les choses ce soir, décidément.

C'est alors seulement qu'elle fut à même de regarder attentivement le sol. Des toilettes qui lui faisaient face partait une traînée écarlate et grumeleuse, jusqu'à son corps débile. Du haut de son cou bien à la verticale, elle ne pouvait faire qu'un constat : tout son être était réduit à un tas de viande morte qui gisait dans une mare de sang épais. Étrangement calme malgré tout, Bilirubine baissa les yeux sur sa poitrine. Des flots d'hémoglobine, à présent taris, avaient poissé son tee-shirt de coton bon marché et ses jeans de créateur branché, par ailleurs déboutonnés. La vision était trop spectaculaire pour qu'elle pense à s'affoler. De toute manière, elle n'avait même pas vraiment mal. Elle n'éprouvait qu'une douleur sourde et diffuse comme elle en avait déjà eu après pareille crise. Elle ne comprenait pas en premier lieu d'où provenait cette rivière écarlate. Avait-elle trucidé quelqu'un dans un état second ?

« Tu te souviens d'Étienne, le frère de ta meilleure amie, celui avec un pseudo ridicule et un piercing dans la bite ? Un peu avant l'extinction des feux, on est venu lui dire que tu étais là, certainement en train de comater. Que tu avais peut-être besoin d'aide. Mais il a gardé l'info pour lui, depuis le temps qu'il attendait pareille occasion. A la fermeture, il s'est glissé ici. Il sait que le propriétaire de ce coupe-gorge ne se soucie pas de vérifier si un soulard cuve encore son alcool dans les toilettes. Le type a attendu d'être seul, tout frétilant d'anticipation, pour défoncer la porte du WC. Ensuite, je n'ai pas besoin de te faire un dessin, je pense. Il t'a violée, a tranché ta gorge avec l'application d'un boucher sous influence et il a embarqué ton portefeuille et les ecstasy qu'il te restait. Il s'est barré en pétant le carreau de la lucarne. Ouais, on en est là. La marre de sang sur, la douleur si diffuse qu'elle en devient naturelle et le rythme cardiaque qui ralentit de plus en plus, c'est à cause de lui. »

Bilirubine avait sursauté en entendant cette voix narquoise qui provenait de nulle part, mais elle n'avait pas perdu un mot de ce qu'il lui racontait. Le plus étrange était qu'elle n'avait formulé aucune parole à voix haute. Si elle n'était pas en plein *delirium tremens*, la jeune femme avait en face d'elle une personne capable de sonder les pensées. Bref, ça n'était pas le genre de rencontre qu'elle s'attendait à faire, moribonde, dans les latrines d'une boîte miteuse.

Elle avait accepté d'emblée l'atroce résumé des événements qu'elle tenait pour véridique et voulut demander qui se trouvait là. Mais ses cordes vocales gisaient quelque part sur le sol, entre un emballage de seringue et une blatte crevée.

A quoi bon se désoler, puisqu'elle avait toujours su, au fond, que sa vie s'achèverait ainsi ? Cela n'était pas uniquement de la faute d'Étienne, qui l'avait violée et blessée à mort. Elle avait creusé sa propre tombe pour cheminer jusqu'ici. Le glorieux terminus de sa vie...

Elle avait pensé maintes fois à décrocher en apprenant la déchéance de tel ou tel ancien camarade de son quartier, tombé comme elle dans le piège des paradis artificiels. Elle ne tenait plus le compte des promesses solennelles de sobriété et de nouveau départ qu'elle s'était faites un matin, pour les briser sitôt le soir venu. Elle acceptait le châtement, cela faisait partie des règles du jeu idiot auquel elle avait pris part. Elle souffrait

seulement de partir ainsi. La solitude était une chose, tout comme la pauvreté intellectuelle dans laquelle elle s'était complue. En revanche, le viol et le meurtre étaient une autre histoire !

Encroûtée dans son sang, mourante sans doute possible, Bilirubine était de moins en moins capable de se concentrer. Il était déjà loin, le temps des danses frénétiques sous les éclairages fluos et les stroboscopes ! Un long moment elle resta là, le menton presque sur la poitrine, la bouche bée, clignant des yeux bêtement. Son esprit était encore alerte mais son enveloppe charnelle n'était que charpie, presque cadavre. Elle se faisait l'effet d'un poisson rouge ayant sauté hors de cette horrible petite prison ronde à laquelle on les condamne le plus souvent, étouffant et se voyant lentement mourir.

Nonobstant cette imbécile attente, sa fin n'était pas l'agonie qu'elle avait parfois crainte. Des enfants expiraient chaque jour, après des années de lutte dérisoire contre le cancer. D'autres âmes avaient été emportées à la guerre ou en sautant sur des mines, s'étaient fait écraser par des voitures folles ou encore avaient péri dans des incendies. Autant d'horribles et douloureuses façons de partir auxquelles Bilirubine avait désormais l'assurance d'avoir échappé. La souffrance, voilà bien ce qu'elle avait toujours redouté le plus au monde ! Ce contre quoi d'ailleurs elle s'était anesthésiée avec de l'herbe bleue par poignées et des seringues magiques. La boucle semblait être bouclée. Le pire était derrière elle. Elle en était presque reconnaissante à l'entité qui avait peut-être veillé sur elle tout ce temps. S'en aller rapidement, sans douleur ni personne autour d'elle pour feindre de se lamenter, un luxe aujourd'hui à sa portée.

Son soulagement paradoxal l'amena à trouver assez de volonté pour se demander quelle était cette voix, qui, en fin de compte, semblait avoir assisté à son meurtre. L'individu pouvait se montrer, à présent. La jeune mourante était loin de lui en vouloir pour n'être pas intervenu. Bien sûr, elle ne pouvait plus parler. Alors, comme lisant dans ses pensées, la porte des cabinets devant elle, jusque là laissée à peine entrouverte, s'ouvrit vers l'intérieur, mue par une poussée invisible.

Au sein de cet espace exigu, infecté par tous les miasmes, y compris ceux de ses propres sécrétions, se tenait une personne. Bilirubine savait qu'elle mettait un temps fou pour arriver à la regarder attentivement, mais l'autre usa de patience et se laissa scruter par la moribonde sans remuer une narine.

Un jeune homme androgyne était assis sur le bloc de la chasse d'eau, indifférent au contact de la crasse avec son costume sombre impeccablement taillé. Une création italienne très certainement, ne put-elle s'empêcher de remarquer. Ses longues jambes minces étaient écartées, ses élégantes chaussures d'un noir mat immaculé posées de chaque côté du rebord de la cuvette, qui devait être encore parsemée de ses vomissures. Pourquoi cet inconnu, à la mise atypiquement élégante pour l'endroit, trônait-il sur un WC, le plus tranquillement du monde ? D'autant plus que les remugles des immondices devaient s'y conjuguer avec une intensité accrue !

Son visage avait une perfection assez malsaine, de sa symétrie douteuse à la pâleur presque incolore de ses grands yeux alertes, plus larges que la normale. Un dégradé géométrique scindait son épaisse masse de cheveux châtain en deux rideaux soyeux. Sans oublier le sourire figé qu'il arborait avec discrétion. Se moquait-il d'elle ? Se trouvait-il vraiment des gens pour en regarder d'autres agoniser dans de telles circonstances ? Était-ce un ange ?

L'impression de propreté, voire de pureté qui émanait de lui tranchait avec le cadre dans lequel il se tenait. Bilirubine savait qu'elle ne l'avait jamais aperçu en ces lieux. Il était trop raffiné pour ne pas détonner avec le reste de la faune des habitués.

La jeune femme fut interrompue dans ses pensées léthargiques par un grand éclat de rire, glacial et d'une tonalité sadique. L'inconnu n'avait pas bougé et n'était visiblement pas résolu à s'approcher d'elle. Ses lèvres pâles étaient seulement étirées en un sourire qui lui mangeait tout le bas du visage, dévoilant d'énormes dents ivoirines. Assez incroyablement, cet homme étrange paraissait réagir à des propos auxquels Bilirubine avait seulement *songé* :

- Moi, un mortel venu te prêter secours ? Moi, un ange ? Mais que sais-tu des anges, dis-moi ? Toi qui n'as jamais cru en rien, qui n'as jamais voulu aider personne, même quand cela ne te coûtait rien ! Et tu trouves encore la force d'espérer que quelqu'un te porte secours ? Crois-moi, il vaut mieux que nous restions seuls encore un peu. Je suis celui qui se déplace lorsque la situation est désespérée. Ta vie n'attend que mon souffle pour s'achever, *Bilirubine*. Sa voix onctueuse n'était pas dénuée d'une certaine acidité.

Ce jeune homme connaissait son surnom ? Il lisait dans son esprit ? Ainsi, il ne pouvait être que la Mort, ne tarda-t-elle pas à comprendre. C'était merveilleux... Il y avait finalement une entité personnifiant le passage de vie à trépas ! Et cet être se montrait à elle, une mécréante, une intolérante... Bah, elle espérait au moins que cela n'était pas pour l'extrême onction. Elle n'avait rien demandé et ne voulait surtout pas de préchi-précha en ses derniers instants.

- Vois-tu, le problème avec toi, c'est que tu n'en as rien à faire. Ton départ me pose un sérieux cas de conscience. J'aime à me dire que tous ceux que j'ai achevés se sont amendés avant de faire leurs adieux à la lumière. Toi, tu ne ressens rien. C'est comme si tu avais eu conscience de tout depuis le départ, que tu savais que ta vie allait prendre fin, que tu t'étais dit : « à quoi bon ? » et que tu avais préféré gâcher le peu de temps que tu avais à fouler ce sol, pressée d'en finir avec cette mascarade qu'est l'existence. Mais la vie *n'est* qu'une mascarade, pourquoi ne l'as-tu jamais admis ? D'autres ont accompli de grandes choses à partir des mêmes donnes ! Tu n'étais pas plus mal partie que quiconque !

Elle écoutait cette étrange apparition, cette Camarde incarnée en un homme séduisant. Ses cheveux souples coupés en un dégradé élégant. Le seul mouvement dans sa silhouette provenait de leur ondulation, sous l'effet d'un courant d'air invisible. Les longues mèches de devant encadraient avec finesse un visage guère plus foncé que le reste, rendu sans doute encore plus pâle par contraste avec ses vêtements noirs. Sa fatuité ne lui plaisait guère. Que savait-il d'elle ? Il tournait en dérision le peu d'intérêt qu'elle avait porté à sa misérable vie, mais qu'avait-il fait, lui, pour la rendre un peu moins monotone et sombre à se pendre ? D'ailleurs, n'avait-il *qu'elle* à importuner, dans le vaste monde ?

- Je sais ce que tu te dis en ce moment. On pense décidément beaucoup, aux portes de la mort physique. Je ne peux rien faire, pour aucun mortel. Je suis un psychopompe parmi d'autres. Mon rôle est de faire passer les âmes d'un état de conscience terrestre à celui de conscience éthérée. Cela n'est pas ma faute, si tu es devant moi en cette aube claire, mourante avant même d'avoir atteint vingt ans. Que la vie de mon client ait été heureuse ou tragique, quand vient mon tour d'intervenir, il est systématiquement trop tard, asséna-t-il, plus grave.

Bien, pensa-t-elle, amère mais lucide. Sa faiblesse croissante la forçait à relativiser. Pouvait-on alors en finir, s'il n'était qu'un pantin ? Un vulgaire chauffeur de bus de banlieue blasé, malgré les vêtements de prix ! Quel était pour elle l'arrêt où elle devait descendre, Pandémonium ? Eden ? Purgatoire ? Toute cette attitude pompeuse pour lui signifier son impuissance ne serait-ce qu'à compatir, était d'un surfait...

- Tu ne t'en laisses décidément pas compter. Le fait est justement, jeune demoiselle, que j'ai bien envie de faire une entorse au protocole, pour une fois dans toute l'éternité. Après m'avoir accompagné quelques siècles auprès des mourants de tous acabits, dans des charniers et sur des champs de bataille, tu serais sans doute plus apte à comprendre la préciosité de la vie. D'autant plus qu'elle ne te sera jamais rendue.

Une mèche de fins cheveux plus clairs tomba sur un œil, pupille dilatée et étirée anormalement. Iris opalescent de toutes les nuances que brassait le néant qui l'habitait. Pour la punir de n'avoir pas assez tenu à la vie, la Mort voulait à présent la prendre pour compagne ! Une telle perspective ne fit que l'affoler en premier lieu. Pourquoi cet étranger voulait-il d'elle ? Il ne la connaissait même pas ! Était-ce pour faire d'elle un objet ? Une esclave ? D'un autre côté, qu'avait-elle à redouter ? se reprit Bilirubine devant l'expression toujours impassible de l'Esprit de la Mort. Si ses intentions étaient crapuleuses, il ne pouvait de toute manière rien lui faire de pire que ce qu'elle s'était infligé...



Le jeune homme en face d'elle ne changea pas de position et pourtant elle sentit qu'il se mit à la fixer plus intensément avant de dire :  
- Tu es droguée jusqu'à la pointe des cheveux, mais moi, je suis bien réel. Ta mort physique est bien en train d'avoir lieu. Désires-tu vraiment laisser Etienne vivre jusqu'à quatre-vingt-trois ans ? Désires-tu le laisser oublier ce qu'il t'a fait subir aussi facilement ? Désormais, nous ferons un bout de chemin ensemble.

Sans crier gare, il se mit à rire à gorge déployée et sans comprendre pourquoi, elle l'imita. Il lui sembla bien que son rire résonnait de nouveau à ses oreilles, non plus en pensées, comme la conversation qu'elle avait eue jusqu'alors. Sa voix ricocha contre les quatre murs gris qui entouraient son cadavre brisé, ayant libéré son jus écarlate, et la Mort riait avec elle, c'était déjà cela.

Bilirubine eut alors envie de se relever, d'abandonner cette posture languide et passive. Elle ne s'y était que trop complu. Elle retrouva graduellement assez d'énergie pour s'arracher du sol poisseux. Lorsqu'elle fut debout, son esprit se perdit un moment dans un dédale de sensations, inconnues ou trop longtemps refoulées. L'épuisement permanent qui l'avait rongée depuis des semaines avait été brutalement balayé. Les picotements de spasmophilie dans ses membres s'en étaient allés. Sa vue avait récupéré sa netteté. Tout son corps était réparé !

Doucereuse et métallique, l'odeur du sang répandu lui parvenait avec une égale puissance. En emplir ses poumons ne lui causait plus de haut-le-cœur. Cela éveillait au contraire en elle des désirs nouveaux, étrangers à la condition humaine.

- Est-ce toi qui as fait tout cela ? s'émerveilla Bilirubine, en tournant ses avant-bras à la recherche de ses *brandings* disgracieux.

Pour la première fois, la Mort daigna se mouvoir. Il déplaça sa longue silhouette sombre et sortit de la cabine de WC, sans faire aucun bruit. Autour de son visage fin et blanc, aux yeux d'obsidienne insondables, ses cheveux donnaient l'impression de se gonfler au contact d'un filet d'air inexistant.

- Je t'ai seulement libérée de l'entrave de cinquante-cinq kilos de chair morte.

Son regard singulier se porta par-delà l'épaule de la jeune fille et Bilirubine fit volte-face. Là, dans le coin de la pièce misérable, gisait une charogne répugnante. La dépouille ravagée d'une femme qui avait dû être jolie avant que la drogue et l'alcool ne rendent son visage bouffi, couperosé et strié de cernes violacés. Avant que ces poisons n'investissent son enveloppe charnelle et ne la creusent de l'intérieur jusqu'à ce que, cette nuit, elle s'effrite et se désagrège comme une statue d'argile.

Découvrant ce triste tableau, Bilirubine reporta son regard sur le reflet qu'elle occupait désormais dans le miroir. Le violent éclairage dispensé par les néons suspendus juste au-dessus lui fit diablement mal. Puis, petit à petit, elle put observer que son enveloppe était redevenue ainsi qu'elle avait été un an plus tôt. Les cheveux étaient épais, longs et brillants. Les yeux vifs et non pas injectés de sang. La peau était éclatante, lisse et dorée comme à un retour de vacances... Mais son cou portait toujours la trace de ce qu'il lui était arrivé cette nuit. La plaie avait tari ses flots de sang et pourtant, deux rebords de peau déchiquetée traversaient sa gorge en totalité, s'ouvrant sur du vide.

- Nous avons tous nos stigmates, Bilirubine. Le baiser de la Mort est parfois si profond qu'une éternité de Purgatoire ne suffit pas à en atténuer l'empreinte, intervint le jeune homme dans son dos.

Elle pivota de nouveau vers lui et l'observa remonter calmement les manches de son costume élégant. Il exposa à la lumière et à sa vue deux poignets blancs où cheminait une ligne régulière, d'un rouge foncé presque noir. Deux fins lisérés boursoufflés s'enroulaient autour de ses avant-bras. On aurait pu croire qu'il les avait seulement ornés de bracelets sobres. Pour lui montrer qu'il s'agissait bien de ce à quoi elle pensait, il bougea ses mains devant Bilirubine, de façon à ce que ses plaies s'élargissent également sur l'obscurité, là où aurait dû se trouver un réseau de veines sectionnées. Le contraste de ces blessures béantes avec son apparence extrêmement lisse le rendit à la fois crédible, attirant et captivant.

Bilirubine commençait à comprendre qu'il n'existait désormais plus de lien entre ce qu'elle incarnait et l'enveloppe avachie dans le coin. Elle n'était plus qu'un esprit morbide qui prendrait apparence humaine quand elle le jugerait bon. La drogue, la solitude et l'amertume n'étaient plus que de lointains échos. Les gens qu'elle visiterait aux côtés de son compagnon l'observeraient avec la crainte mêlée de révérence qu'elle avait elle-même éprouvée. Cependant, si elle ne tardait pas trop, elle connaissait une personne qui comprendrait parfaitement ce qu'elle était devenue et *pourquoi*...

- Tu n'es pas censée provoquer la mort de quiconque. Notre rôle se borne à souffler une flamme vacillante, mit en garde la Camarde d'une voix ferme.

Ses pensées mortifères devaient s'évaporer d'elle en épaisses fumerolles pour qu'il la devine si bien. Empêche-m'en si tu peux ! le défia-t-elle alors sans parler, tout en se dirigeant vers la porte des toilettes. Ce portail infernal, franchi en ignorant quelle allait expirer ce soir-là des mains de ce salaud d'Etienne qui se disait son ami. Il allait être content de la revoir si tôt ! Et elle alors... Sa joie était sans bornes.

Heureuses retrouvailles...

Bande-son : The Cure ° Charlotte sometimes °  
Radiohead ° High and dry °

---

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag «Death in the Box» in n°2.



## L'illustratrice : ISABELLE KLANCAR

Pour me présenter en quelques mots, je m'appelle Isabelle Klancar, j'ai 23 ans et je suis en maîtrise d'Arts Plastiques à Metz. J'ai déjà fait quelques expositions et aujourd'hui j'ai créé un site où vous pourrez juger mes dessins sans difficultés : [www.klankart.skyblog.com](http://www.klankart.skyblog.com). Je suis fan de films d'horreur et fantastiques et mon rêve serait un jour de faire la couverture d'un livre de Stephen King.



# APPEL A TEXTES

## Super Pouvoirs ? A quoi ça sert ?

Une tentative de thème humoristique, pourquoi pas ? Les BD, les comics, les salles de cinéma et les romans sont pleins de super-héros dont la force tranquille leur permet de sauver le monde. Et si, un jour, des « mutants » étaient frappés de pouvoirs plus stupides les uns que les autres ? Qui ne peut plus approcher d'une surface en verre sans la réduire en miettes ? Qui déclenche toutes les alarmes dans les grands magasins ? Qui voit son pied droit doubler de volume dès que la température dépasse 12 degrés ? Une manière totalement décalée d'aborder le thème des super pouvoirs.

Date de réception des textes : 31 août 2007.

## La Puce

Au commencement, la Puce était une créature ennuyeuse, accrochée aux poils des animaux et parfois réfugiée dans les cheveux des pauvres êtres vivants dans des conditions d'hygiène déplorable... Puis vint le silicone... Le silicone qui, loin de seulement augmenter le tour de poitrine moyen des sauveteuses des bords du Pacifique, permit de créer l'autre Puce. Celles qui, cachées dans les entrailles de nos machines, de nos ordis, de nos cartes de banques, permirent de réinventer le monde à la sauce digitale... Ode à une puce ! C'est là que nous vous attendons. Que la Puce, dans toutes ses déclinaisons, soit au cœur de vos textes. Sortez vos loupes... et vos plumes !

Date de réception des textes : 30 octobre 2007.

## Eros dans tous ses états

Laissez libre cours à vos fantasmes, dans une explosion d'imaginaire et de stupre ! Renvoyez Clive Barker à ses études et tentez de faire rougir Graham Masterton. Le sexe et l'imaginaire ont toujours fait bon ménage... à trois, voire à quatre, à cinq ou à dix ! Que la fête commence, que les corps exultent et que votre plume trempe dans le souffre le plus piquant !

Date de réception des textes : 31 décembre 2007.

## Nos amis les bêtes

Ah les animaux de compagnie... Qu'ils fassent partie de la vague classique des chiens, chats, canaris, poissons rouges ou des nouvelles créatures de maison, araignées, serpents, lézards, rats, les animaux de compagnie prennent une place parfois étonnante dans notre quotidien. Des rats de laboratoires au chien-chien qui trônent comme des rois au milieu d'un salon tout entier dédié à sa gloire, nous vous proposons de rendre hommage/remettre à leur place ces bestioles de tout poil et de toutes plumes. Appel à texte donc, sur le thème de ces 30 millions d'amis que l'on adore... mais qui parfois nous dévorent !

Date de réception des textes : 31 mars 2008.

## A vos plumes... de phénix !

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante :

[bailly.phenix@skynet.be](mailto:bailly.phenix@skynet.be)